

## **Varia**



## Quelle est l'origine des Sicules ?

Au centre de la Roumanie, la région sud-est de la Hongrie historique, vit une population d'environ un million d'individus, qui parle hongrois, s'appelle elle-même *Sicule*, et dont le monde des légendes présente d'étroites relations avec les Huns, en particulier avec le fils du roi hun Attila qui porte le nom de Csaba mais ne figure pas dans les sources historiques. On peut dire qu'on a pratiquement sans exception évoqué comme ancêtres des Sicules tous les peuples dont c'était envisageable. Outre l'origine hunnique qu'on peut considérer comme la plus ancienne, il a également été question d'une origine hongroise primitive, puis bulgare volgaïque, onogoure, kavare (c'est-à-dire khazare), petchenègue, gépide, avare ou romaine des Sicules. La plupart de ces hypothèses ne sont plus aujourd'hui que des curiosités historiques, car les chercheurs qui étudient ce problème tendent de plus en plus à se regrouper selon deux axes. Selon les uns, les Sicules étaient à l'origine un peuple de langue turke, et ils sont devenus hungarophones par un changement de langue, tandis que selon les autres, ils ont toujours parlé hongrois, et ont toujours constitué une partie du peuple hongrois. Aujourd'hui, plus personne ne défend la conception qui voit dans les Sicules des descendants directs des Huns.<sup>1</sup>

Pour ma part, je pense que les sources dont nous disposons nous permettent de prendre une position claire dans la question de l'origine des Sicules. La solution se trouve en définitive dans la réponse à la question suivante : devons-nous considérer comme facteur déterminant le fait que les Sicules parlent hongrois, ou bien leur situation sociale résultant de leurs liens avec le peuple hongrois ? En ce qui concerne la langue des Sicules, plusieurs exemples nous permettent d'affirmer sans équivoque qu'elle *n'est pas un point de vue déterminant* dans la question de leur origine. Nous savons qu'au IX<sup>e</sup> siècle un peuple appelé Kabar (*kabaroï*) a été rattaché aux Khazars.<sup>2</sup> Ils ne parlaient certainement pas le hongrois, mais une langue turke. Du point de vue linguistique, ils se sont à présent (mais ils l'étaient dès le haut Moyen Âge) parfaitement intégrés au monde hongrois, c'est-à-dire qu'ils ont repris la langue hongroise, si bien que nous ne pouvons plus déterminer avec exactitude surtout en l'absence de faits linguistiques où vivaient les Kavars dans le bassin des Carpates après la conquête hongroise. Nous disposons dès le milieu du X<sup>e</sup> siècle de sources écrites absolument fiables qui témoignent de

---

<sup>1</sup> Au sujet de l'histoire de la recherche, voir Zoltán Kordé : « Le problème de l'origine des Sicules dans l'historiographie roumaine », *Acta Universitatis Szegediensis de Attila József nominatae. Acta Romanica*, 1988/13, 131-147 ; Zoltán Kordé, « A székelykérdés története » (Histoire de la question sicule), *Múzeumi Füzetek*, 4, Székelyudvarhely 1991.

<sup>2</sup> Gyula Kristó, *Hungarian History in the Ninth Century*, Szeged 1996, 149-458.

la perte linguistique des Kavars. Dans son œuvre intitulée *De Administrando Imperio* (vers 950), l'empereur de Byzance Constantin Porphyrogénète écrit : les Kavars enseignèrent aux Hongrois leur propre langue, c'est-à-dire la langue khazare (puisque les Kavars étaient également khazars), « et jusqu'à présent ils utilisent cette langue, mais ils connaissent aussi l'autre langue des Turks [= Hongrois] ». <sup>3</sup> Donc vers 950, les Khazars parlaient *encore* une langue bulgare-turque de type tchouvache mais ils avaient également *déjà* appris la langue hongroise d'origine finno-ougrienne. C'est un état typique de bilinguisme qui précède généralement la perte d'une langue. Dans le cas des Kavars, nous devons envisager que l'échange des langues a dû se produire au plus tard au XI<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire qu'ils ont abandonné leurs langues turques et sont devenus hungarophones. Ils se sont intégrés au peuple hongrois sans qu'il reste une seule trace linguistique ou ethnique de leur ancienne indépendance. C'est également le cas des Avars. Il est pratiquement certain qu'un grand nombre d'Avars ont vécu la conquête du bassin des Carpates par les Hongrois en 895–900. Il est également sûr que les Avars ne parlaient pas hongrois. Malgré la différence de langues, ils se sont intégrés « sans se faire remarquer » au peuple hongrois, c'est pourquoi nous ne savons pas quelle était leur langue d'origine, ni dans quelles parties du bassin des Carpates ils habitaient. L'exemple des Kavars, ou des Avars, démontre d'une manière concluante qu'au cours de ces siècles du Moyen Âge, des ethnies ont pu changer de langue en quelques générations, et ce faisant, elles se sont assimilées aux peuples dont elles reprenaient la langue à un point tel qu'il n'est resté aucune trace de leur identité ethnique précédente (de leur langue et de leurs anciens habitats). La source écrite la plus ancienne dont nous disposons à propos des Sicules qui vivaient avec les Hongrois date du début du XII<sup>e</sup> siècle, de l'année 1116, <sup>4</sup> époque à laquelle aussi bien les Kavars que les Avars avaient déjà changé de langue. Si d'autres sources ne nous avaient pas documentés sur la différence des Kavars (et des Avars), sur leur langue différente de celle des Hongrois à l'origine, nous ne serions plus en mesure de déduire ces faits des sources plus tardives, postérieures à l'assimilation linguistique qui s'est produite par la suite. Ce tout ceci, il ressort clairement que le fait que les Sicules parlent hongrois (ce qui n'est attesté qu'à fin du Moyen Âge) ne prouve pas qu'ils aient parlé hongrois dès les temps les plus anciens, c'est-à-dire qu'on ne peut pas prouver que le fait d'être hungarophone puisse être considéré comme l'indicateur le plus sûr de l'ethnie sicule. Au cours des siècles qui nous occupent (du IX<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle), la langue est en effet une catégorie instable qui change rapidement.

En était-il de même pour la situation sociale des Sicules soumis aux Hongrois ? A-t-elle changé aussi rapidement que la langue ? Le point de

<sup>3</sup> Constantine Porphyrogenitus, *De Administrando Imperio* I ; Greek Text ed. by Gy. Moravcsik, English Translation by R. J. H. Jenkins, Dumbarton Oaks, Washington 1967, 174–175.

<sup>4</sup> *Scriptores rerum Hungaricarum*. I. Edendo operi praeftuit Emericus Szentpétery, Budapestini 1937, 436.

départ de notre examen est un diplôme de l'année 1499 (fin du Moyen Âge) dans lequel Ladislas II le Magnanime, roi de Hongrie, statue sur la liberté des Sicules. Nous y lisons ceci : « tous les Sicules (*universi Siculi*) sont tenus de précéder (*praecedere*) l'armée de sa Majesté, d'attendre la bataille quinze jours à leurs frais au-delà des frontières du pays de sa Majesté, et enfin de suivre l'armée sur le chemin du retour (*in reditu sequi*) » ; vers le sud, au cours de la campagne de Havasasföld, la moitié du peuple sicule fut tenue de faire la même chose, c'est-à-dire « attendre quinze jours avant le début des combats au-delà des frontières du pays de sa Majesté, précédant l'armée de sa Majesté et la suivant sur le chemin du retour (*praecedendo exercitum suae Maiestatis in eundo et sequi in redeundo*). »<sup>5</sup> Si nous examinons les premiers documents où figurent les Sicules, nous obtenons des résultats surprenants (mais qui en fin de compte ne sont peut-être pas si surprenants). Selon la chronique d'Anonymus datant du début du XIII<sup>e</sup> siècle, l'un des premiers documents qui évoquent les Sicules, ceux qui vivaient déjà dans le bassin des Carpates sont allés au devant des Hongrois (conquérants) à leur arrivée, ils se sont ralliés à eux et « se sont postés en première ligne (*in prima acie*) » d'une de leurs troupes armées, si bien que le corps de l'armée hongroise marcha au combat « derrière les Sicules qui les précédaient (*precedentibus Siculis*) ». <sup>6</sup> Il est bien connu qu'Anonymus a écrit sa geste romanesque au sujet de la conquête hongroise du IX<sup>e</sup> siècle, par conséquent, ce qui nous importe en premier lieu dans sa chronique n'est pas le fait que les Sicules aient ou non précédé les Hongrois dans le bassin des Carpates, mais le rôle que le notaire anonyme leur attribue. Ce dernier élément concorde parfaitement avec les tâches qui leur incombaient encore en 1499. Outre la concordance de contenu, la présence dans les deux sources du verbe *praecedere* en est une preuve flagrante. Il en résulte qu'aussi bien au début du XIII<sup>e</sup> siècle (à l'époque d'Anonymus) que tout à la fin du XV<sup>e</sup> siècle (dans le diplôme du roi Ladislas le Magnifique), le devoir des Sicules était le même : ils remplissaient le rôle d'avant-garde et d'arrière-garde. Cela signifie que nous pouvons définir la situation sociale des Sicules soumis aux Hongrois au cours d'une période de près de 300 ans (à ses deux points extrêmes), cette position particulière peut donc être considérée comme un élément bien plus déterminant que la langue en ce qui concerne leur origine.

Cette thèse est encore mieux justifiée par le fait que les sources permettent l'élargissement de cette période en en situant la limite antérieure avant le début du XIII<sup>e</sup> siècle. En remontant dans le temps, nous trouvons parmi les événements de l'année 1146 la donnée relative aux Sicules la plus proche d'Anonymus. Cette année-là eut lieu un conflit entre Géza II, roi de Hongrie et Heinrich Jasomirgott, duc de Bavière, dont la chronique hongroise et le

<sup>5</sup> *Székely oklevéltár* (Archives sicules) III, sous la direction de Károly Szabó, Kolozsvár 1890, 139.

<sup>6</sup> *Die « Gesta Hungarorum » des anonymen Notars. Die älteste Darstellung der ungarischen Geschichte*, Unter Mitarbeit von László Veszprémy herausgegeben von Gabriel Silagi, Ungarns Geschichtsschreiber, 4, Sigmaringen 1991, 116–117.

contemporain Otto Freisingi ont fait un récit intéressant en ce qui concerne les Sicules. D'après la chronique hongroise, au début de la bataille, « ces misérables (*pessimi*) Petchenègues et ces très vils (*vilissimi*) Sicules qui marchaient selon l'habitude devant (*preibant*) les troupes hongroises, prirent ensemble la fuite comme des moutons devant les loups ».<sup>7</sup> Ces lignes montrent clairement que les Petchenègues et les Sicules assuraient l'avant-garde et l'arrière-garde. Le verbe *praeire* synonyme de *praecedere* en est aussi une preuve linguistique. Il est particulièrement intéressant de noter que le texte présente cette pratique comme *habituelle*, ce qui revient à dire qu'elle était déjà ancienne à cette époque. Ces éléments nous permettent d'expliquer avec exactitude les lignes d'Otto Freisingi relatives aux Sicules, bien que leur nom n'y figure pas. Selon cette source allemande, Géza II, roi de Hongrie avait placé des archers (*sagittarii*) en tête (*in capite*) de deux ailes de son armée afin qu'ils repoussent (*repellerent*), ou interceptent l'attaque ennemie. Nous apprenons donc que l'avant-garde petchenègue et sicule était constituée d'archers, c'est-à-dire de cavaliers légers. Enfin, selon le récit de l'évêque Otto l'armée allemande écrasa les archers qui constituaient l'avant-garde des deux ailes et leurs deux chefs.<sup>8</sup> Le verbe *praecedere* figurant dans plusieurs autres sources antérieures à propos des Sicules revient ici pour désigner la mission des deux ailes d'avant-garde (composées de Sicules et de Petchenègues, comme nous le savons d'après la chronique hongroise). Les qualificatifs appliqués aux Petchenègues et aux Sicules dans la chronique hongroise renvoient certainement au mépris qu'on avait de leur mission, de la légèreté de leur équipement, et en dernier ressort au fait qu'ils étaient des peuples étrangers, différents des Hongrois. En tout état de cause, selon ces deux sources concordantes, nous pouvons tenir pour certain qu'en 1146 (voire à des époques antérieures) les Sicules assuraient une fonction d'avant-garde et d'arrière-garde.

Nous n'avons pas encore épuisé les sources relatives aux Sicules. Deux sources donnent de précieux renseignements sur une bataille qui opposé les Hongrois aux Tchèques en 1116. Selon la chronique hongroise, lorsque les Tchèques « attaquèrent les archers (*super sagittarios*), les très vils (*vilissimi*) Petchenègues et Sicules s'enfuirent sains et saufs jusqu'au camp du roi [hongrois] ».<sup>9</sup> Selon la chronique du Tchèque Cosmas, les Hongrois « ordonnèrent que trois légions armées qu'ils appelaient les légions étrangères (*hospitum*) sortent du camp et prennent position sur l'autre rive du torrent pour assurer la défense ». Mais après que l'armée tchèque eut dispersé le camp du roi de Hongrie, les légions *hospes* revenant d'un combat victorieux prirent également la fuite.<sup>10</sup> Il ressort clairement de cette description que des

<sup>7</sup> *op.cit* note 4, 456.

<sup>8</sup> *Monumenta Germaniae historica. Scriptores XX*, Hannoverae 1868, 369–370.

<sup>9</sup> *op.cit.* note 4, 436.

<sup>10</sup> *op.cit.* note 8, I, Hannoverae 1851, 123. Au sujet de ces sources, voir Zoltán Kordé, « Székelyek a XII. századi elbeszélő forrásokban » (Les Sicules dans les

Petchenègues et des Sicules, dont le nom n'est pas cité, constituaient ces légions *hospes* jouant le rôle d'avant-garde et d'arrière-garde ; le chroniqueur tchèque fait allusion par le terme *hospes* à leur caractère d'étrangers. Cela revient à dire qu'en 1116, les Sicules (et les Petchenègues) étaient considérés comme étrangers aux Hongrois, et permet de prouver qu'au début du XII<sup>e</sup> siècle, les Sicules remplissaient dans les batailles du roi de Hongrie les mêmes fonctions que celles que le roi Ladislas le Magnifique leur assigna en 1499. Ainsi, le rôle d'avant-garde et d'arrière-garde des Sicules dans les batailles des souverains hongrois se trouve attesté pour une période de 400 ans (entre 1116 et 1499). Il est de plus en plus manifeste que dans la question de l'origine des Sicules, ce n'est pas à la langue (le fait qu'ils soient hungarophones) que nous devons attribuer le rôle *déterminant*, mais à leur situation sociale dans le peuple hongrois, puisque les sources en témoignent clairement pour plusieurs siècles ; il semble donc que la position d'avant-garde et d'arrière-garde des Sicules soit plus durable, se rapporte davantage à leur situation d'origine, soit plus caractéristique des Sicules que leur langue.

Et nous n'avons pas encore épuisé nos sources ! Vers 950, Constantin Porphyrogénète écrit au sujet des Kavars ralliés aux Hongrois : « à la guerre, ils marchaient en tête ».<sup>11</sup> Cela indique à l'évidence que les Kavars remplissaient auprès des Hongrois le rôle d'avant-garde et d'arrière-garde. Il me semble qu'en remontant de 1449 jusqu'au début du X<sup>e</sup> siècle, nous pouvons trouver, en passant par le début du XIII<sup>e</sup> siècle et les années 1146 et 1116, une série de données qui représentent la clé de l'origine des Sicules. Comme chaque peuple ne dispose que d'un seul corps d'avant-garde et d'arrière-garde (lequel peut comprendre des éléments de plusieurs ethnies), les Sicules figurent vers 950 sous le nom générique de Kavars. Vers 950, les Sicules constituaient le corps en question avec des Kavars d'origine khazare, en 1116 et 1146 avec les Petchenègues.

Mais à quand remonte l'institution de ce corps, ou l'organisation qui consistait à traiter à part les peuples constituant l'avant-garde et l'arrière-garde ? C'est Gyula Németh, éminent turcologue hongrois, qui fournit la réponse : un facteur déterminant dans la vie des ethnies turques est « l'annexion volontaire ou forcée de peuples ou de populations... Les tribus dont le rattachement est le plus récent n'obtiennent jamais une position égale à celle des membres de la fédération. Elles s'acquittent des tâches les plus lourdes, défendent les frontières, et sont en première ligne des combats. Les Ouïgours employaient les tribus soumises de *Basmiles* et de *Qarlouqs* comme avant-garde, aussi bien en temps de guerre qu'en temps de paix... Le prince avar Baïan ordonna aux Koutrigours annexés tardivement de traverser la Save et de dévaster la Dalmatie, et il dit même qu'il les envoyait parce qu'il ne regretterait guère leur perte éventuelle. Thomas, évêque spalatin, dit à propos des Mongols qu'ils recrutaient de nombreux soldats parmi des peuples

---

sources narratives du XII<sup>e</sup> siècle), *Acta Universitatis Szegediensis de Attila József nominatae, Acta Historica*, 1997/92, 17–24.

<sup>11</sup> *op.cit* note 3, 174–175.

qu'ils avaient asservis en particulier des Comans et qu'ils les envoyaient impitoyablement au combat ».<sup>12</sup> Il ressort clairement des exemples cités par Gyula Németh, parmi lesquels figure aussi la source de Constantin concernant le rattachement des Kavars dont il a été question plus haut, que la pratique qui consiste à traiter à part les peuples constituant l'avant-garde et l'arrière-garde, est caractéristique des peuples de la steppe, qui parlent des langues différentes mais suivent le même mode de vie nomade. Les Hongrois n'ont donc pas découvert ce modèle d'organisation dans le bassin des Carpates, c'est-à-dire qu'il ne faut pas en chercher l'origine au X<sup>e</sup> siècle, mais dans la steppe où cette pratique était en vigueur et particulièrement bien connue des Hongrois. En effet, avant de constituer leur corps d'avant-garde et d'arrière-garde avec des peuples annexés, ils avaient rempli cette fonction pour le compte d'autres peuples dominants de l'empire nomade. Au sujet des Hongrois assujettis aux Khazars et commandés par Levedi (probablement au milieu du IX<sup>e</sup> siècle), Constantin Porphyrogénète nota qu'« ils vécurent trois ans avec les Khazars, et combattirent avec eux dans toutes leurs guerres ».<sup>13</sup> Les Hongrois ont donc bien pris part à tous les combats des Khazars au titre de peuple auxiliaire. Nous en avons des preuves concrètes en 860/861. Tandis que le chef khazar assiégeait une ville chrétienne de Crimée, Constantin Cyrille évangéliste slave en mission à ce moment-là intervint auprès de lui en faveur de la population de la ville, puis sur le chemin du retour, il se heurta aux Hongrois qui l'assaillirent et voulurent le tuer en hurlant comme des loups.<sup>14</sup> Les Hongrois ont manifestement constitué une partie (l'avant-garde et l'arrière-garde) de l'armée khazare en Crimée.

À la même époque, vers le milieu du IX<sup>e</sup> siècle, deux groupes ethniques ont été rattachés au peuple hongrois, d'abord les Sicules, et peu de temps après les Kavars. La fédération tribale hongroise dont l'effectif et la puissance se trouvèrent ainsi accrus, devint elle-même un empire (nomade), s'affranchit des Khazars et disposa désormais de peuples auxiliaires « en droit propre » pour former son avant-garde et son arrière-garde. Mais elle ne constitua qu'un seul corps désigné sous le nom générique de Kavars. C'est cet état que décrit l'empereur Constantin au milieu du X<sup>e</sup> siècle, les Kavars se composant de trois tribus, mais sous le commandement d'un seul prince, ce qui était encore vrai à l'époque où il l'a noté.<sup>15</sup> Son témoignage montre avec la plus grande clarté que le corps des Kavars comprenait trois tribus d'origine différente (avec un chef à la tête de chacune), et que selon l'organisation instituée par les Hongrois, un seul prince en relation avec eux se trouvait à la tête de ces trois tribus. Les Kavars dissidents des Khazars devaient être majoritaires parmi les peuples annexés (c'est pour cette raison que le peuple constitué des

---

<sup>12</sup> Gyula Németh, *A honfoglaló magyarság kialakulása* (Naissance du peuple hongrois de la conquête), publié par Árpád Berta, Budapest 1991<sup>2</sup> 30, 37, 38.

<sup>13</sup> *op.cit.* note 3, 170–171.

<sup>14</sup> B. Angelov Ch. Kodov, « Kliment Ohridski », *S brani s inenija* III, Sofija 1973, 96, 191.

<sup>15</sup> *op.cit.* note 3, 174–175.

trois tribus était désigné comme kavar), mais il est très vraisemblable que l'une de ces tribus (ou la moitié de l'effectif total) était sicule. En revanche, comme le peuple dominant ne prenait pas ses ressortissants, mais des étrangers, comme auxiliaires, le fait que les Hongrois qui avaient pratiqué le nomadisme emploient des Sicules dans leur avant-garde et leur arrière-garde est en même temps la preuve de ce qu'à l'origine, les Sicules n'étaient pas hongrois, mais étrangers.

Pendant que je rédigeais cette étude est parue une monographie d'András Róna-Tas sur le peuple hongrois de la conquête. Nous pouvons y lire : « La langue des Sicules ne présente aucune trace d'origine turke. Ses propriétés linguistiques ont conservé exclusivement certains traits anciens de la langue hongroise. Le seul argument qu'on avait coutume d'invoquer en faveur de leur origine étrangère est que dans l'ancien régime nomade, les étrangers, ceux dont le rattachement était le plus récent, se retrouvaient à la défense des frontières et dans les corps d'avant-garde. Mais ce n'est pas un argument suffisant. L'affectation des peuples annexés en dernier à des tâches difficiles et dangereuses est effectivement une pratique des nomades, mais on ne peut pas établir que ceux qui étaient envoyés à la frontière ou chargés des missions les plus dangereuses étaient toujours des peuples étrangers, récemment annexés. »<sup>16</sup>

Certains éléments de cette affirmation suscitent le doute en plusieurs points. Avant tout, il faut avancer des preuves de ce que dans le régime nomade, le peuple dominant employait ses *propres* ressortissants dans l'avant-garde et l'arrière-garde. Mais dans le cas des Sicules, d'éventuels exemples supplémentaires ne prouveraient rien, en effet depuis sa première apparition en 1146, la dénomination de ce groupe auxiliaire des Hongrois (le nom de *székely* [= sicule]) est un ethnonyme encore en usage aujourd'hui. Il est d'une importance primordiale que dans tout le Moyen Âge, ce nom n'ait été utilisé *que* comme nom de peuple, en même temps que d'autres ethnonymes indiscutables comme *magyar*, *beseny* (Petchenègue), *német* (Allemand), *szász* (Saxon), *oláh* (Valaque) etc. Ce nom, tout comme d'autres ethnonymes, est devenu un nom de famille et figure pour la première fois à ce titre dans des documents de 1131–1141<sup>17</sup> ; il est également devenu toponyme, et apparaît en tant que tel pour la première fois au début du XIII<sup>e</sup> siècle.<sup>18</sup>

---

<sup>16</sup> András Róna-Tas, *A honfoglaló magyar nép. Bevezetés a korai lagyar történelem ismertébe*, (Le peuple hongrois conquérant. Introduction à l'histoire hongroise ancienne), Budapest 1996, 340–341.

<sup>17</sup> *Diplomata Hungariae Antiquissima* I, Edendo operi praefuit Georgius Györffy, Budapestini, 1992 ; Pongrác Sörös « A bakonybéli apátság története » (Histoire de l'abbaye de Bakonybél), *A Pannonhalmi Szent Benedek Rend Története* (Histoire de l'ordre bénédictin de Pannonhalma) VIII, sous la direction de László Erdélyi, Budapest 1903, 272.

<sup>18</sup> Gyula Kristó – Ferenc Makk – László Szegfű , « Adatok „korai” helyneveink ismeretéhez » (Toponymes hongrois anciens), *Acta Universitatis Szegediensis de Attila József nominatae, Acta Historica*, 1973/44, 16.

L'étymologie du nom de *székely* contribuerait grandement à résoudre la question de l'origine des Sicules. Mais jusqu'à une époque récente, elle semblait insoluble. Avant d'aborder ce point, il convient d'évoquer une donnée qu'on a depuis longtemps déjà tenté de rapprocher de l'ethnonyme *székely*. Dans le texte d'Ibn Rusteh qui remonte à la tradition de Djajhani, nous trouvons la phrase suivante : « Entre le pays des Petchenègues et la région d'Iskil, qui appartient aux Bulgares, se trouve la frontière des Magyars ». <sup>19</sup> Selon toute vraisemblance, cette situation n'est pas postérieure à la fin du IX<sup>e</sup> siècle. La restitution du nom *Iskil* dans la traduction française pose problème, puisqu'il s'agit d'un original arabe. Dans le texte d'Ibn Rusteh, ce nom est écrit une fois en caractères *kef*, une fois en caractères *gain*, si bien qu'on peut le transcrire soit en *Ask.l.*, soit en *Asgh.l.* En tenant compte de ses occurrences dans d'autres sources, István Zimonyi a retenu une restitution *k* (*äskäl*), <sup>20</sup> András Róna-Tas une restitution *g* (*äsegel*). <sup>21</sup> Ces différences de lecture ne sont pas déterminantes pour l'étymologie, puisque il ne s'agit que d'orthographe concernant la transcription d'une langue étrangère. Mais dans la mesure où ce nom peut être rapproché de ceux de deux chefs de tribus turkes occidentales notés dans une source chinoise de l'an 651, que Lajos Ligeti a déchiffrés comme \**Äskäl*, et comme celui-ci pense avoir découvert ce nom dans celui d'un prince *hermikhion* (turk), *Askhel* figurant dans un texte grec vers 565, <sup>22</sup> nous pouvons penser à un mot de deux syllabes à voyelles aigües et contenant un *k* (*äskäl*), mais nous ne devons pas non plus exclure une variante à trois syllabes et voyelles aigües (*äsekel*). Il résulte des premières propositions que la forme *székely* (sicule) est le résultat d'une métathèse, et des dernières que cette forme résulte d'une aphérèse, selon l'histoire phonétique *hongroise*, bien sûr. <sup>23</sup> En effet, toutes les tentatives de dérivation du nom *székely* des formes citées ci-dessus selon l'histoire des langues turkes sont autant d'erreurs. Il est facile de reconnaître que dans la mesure où un nom de peuple (ou de tribu) est parvenu dans la langue hongroise sous la forme *äskäl*, *äsekel* (*äsegel*) ou sous une forme analogue, il a continué d'évoluer selon les lois du hongrois et non du turk. L'étymologie témoigne donc en faveur du fait que les Sicules étaient différents des Hongrois du point de vue ethnique, qu'ils devaient appartenir à l'origine à l'empire turk d'occident, et qu'ils ont été ensuite rattachés aux Bulgares de la Volga. Vivant dans cet environnement aux VI<sup>e</sup>–IX<sup>e</sup> siècles, les Sicules

<sup>19</sup> Ibn Rusteh, *Les atours précieux*, traduction de Gaston Wiet, Le Caire 1955, 160.

<sup>20</sup> István Zimonyi, « The Origins of the Volga Bulgars », *Studia Uralo-Altaica*, Szeged 1990/32, 48–49.

<sup>21</sup> András Róna-Tas, *op.cit.* note 16, 186–187.

<sup>22</sup> Lajos Ligeti, *A magyar nyelv török kapcsolatai a honfoglalás előtt és az Árpád-korban* (Les contacts du hongrois et du turk avant la conquête et à l'époque arpadienne), Budapest, 1986, 330 ; voir aussi Gyula Moravcsik, *Byzantinoturcica II. Sprachreste des Türkvölker in den byzantinischen Quellen*, Berlin 1983<sup>3</sup> 75.

<sup>23</sup> Voir pour les exemples Gyula Kristó, « A székelyek eredetéről » (L'origine des Sicules), *Szegedi Középkortörténeti Könyvtár* 10, Szeged 1996, 13–17.

parlaient sans aucun doute une langue turke. En se séparant des Bulgares, *une partie* d'entre eux est tombée sous la coupe des Hongrois dans la première moitié du IX<sup>e</sup> siècle,<sup>24</sup> tandis que *l'autre partie* (*äskl*) restait auprès des Bulgares de la Volga, comme l'indique Ibn Fadlan dans son récit de 921–922.<sup>25</sup>

On peut se demander si le fait que la langue du peuple sicule « ne présente aucune trace d'une éventuelle origine turke » est d'une quelconque conséquence. Ce n'est absolument pas le cas. Le peuple sicule fut rattaché aux Hongrois à une époque si ancienne (première moitié du IX<sup>e</sup> siècle), il a perdu si tôt sa langue d'origine turke (au plus tard au cours du XI<sup>e</sup> siècle), qu'en changeant de langue, il est passé à un hongrois archaïque, et ceci en reprenant en bloc l'état de langue caractéristique du hongrois ancien (avec son vocabulaire de base d'origine ouralienne, ses emprunts à l'iranien, au turk, au slave etc. et son système grammatical) ; par la suite, la langue des Sicules a évolué en même temps que le hongrois et si elle contient certains archaïsmes (comme l'écrivit Róna-Tas : « certains traits anciens de la langue hongroise »), ce n'est que parce qu'à partir du XIII<sup>e</sup> siècle, le peuple sicule a vécu au sud de la Transylvanie dans un relatif isolement, de plus en plus séparé de la communauté des langues étrangères. De ce point de vue, il est intéressant de faire référence aux Iazyges dont la situation est comparable à celle des Sicules, bien qu'elle concerne une période beaucoup plus tardive. La langue des Sicules actuels assimilés linguistiquement aux Hongrois ne permet pas de prouver qu'ils aient autrefois appartenu à une ethnie turke, c'est également le cas de ceux qui se reconnaissent comme Iazyges : il est impossible de déduire *seulement* de leur langue hongroise que leurs ancêtres aient parlé une langue (alaine) d'origine iranienne, et pourtant les Iazyges sont venus en Hongrie plusieurs siècles après le rattachement des Sicules aux Hongrois. Comme l'a établi László Szabó, dans le milieu iazyge, « de leur origine étrangère, il ne reste aujourd'hui que le souvenir. Les habitants de la région iazyge se sont magyarisés au fil du temps par leur langue et leur mode de vie, et leurs coutumes se sont rapprochées de celles de leurs voisins hongrois ou leur sont devenues comparables », alors que chez les Iazyges établis en Hongrie (dans la région de Pilicsaba) selon un lexique iazyge de 1422, la langue ossète était encore vivante et en usage dans les premières décennies du XV<sup>e</sup> siècle. Selon Szabó, les Iazyges riverains de la Zagyva ont conservé leur langue jusqu'à l'époque du roi Mathias, à la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle, mais en 1550, après l'avoir perdue en l'espace de 70 ou 80 ans par un changement de langue extrêmement rapide, ils étaient hungarophones.<sup>26</sup> Il reste cependant une trace fiable du fait que les Sicules aient parlé à l'origine

<sup>24</sup> Gyula Kristó, *op.cit.* note 2, 90–92.

<sup>25</sup> A. Zeki Validi Togan, « Ibn Fadlan's Reisebericht », *Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes* XXVI 3, Leipzig 1939, 75–76.

<sup>26</sup> László Szabó, *A jáász etnikai csoport (A jáász etnikum és a jáászági műveltségi egység néprajza)* (L'ethnie iazyge et son ethnographie culturelle) I, Szolnok 1979, 5, 55 ; László Szabó, *Jáászág* (Les Iazyges), Budapest 1982, 15.

une langue turke, toutefois elle ne se trouve pas dans leur langue actuelle, mais dans l'histoire. Simon Kézai, chroniqueur hongrois de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, nous apprend qu'avant la conquête hongroise, les Sicules ont séjourné dans le champ de *Chigle*. Ce détail doit renvoyer à une ancienne tradition sicule,<sup>27</sup> et ce qui y est le plus crédible n'est pas l'époque à laquelle cela s'est produit, mais le seul élément concret de cette information succincte, le nom de *Chigle* (ou *Chigla* dans une source ultérieure).<sup>28</sup> Ce nom d'origine turke signifie "barrière, marche, digue, rempart",<sup>29</sup> et indique que les Sicules, en tant que peuple annexé, avaient pour mission de garder les frontières.

Quant au lieu où les Sicules ont appris la langue hongroise, leurs dialectes sont de bons indicateurs. La langue sicule n'est pas uniforme, mais se compose de trois types linguistiques, chacun présentant des rapports étroits avec le hongrois de l'ouest, mais aussi avec des groupes qui s'en distinguent, comme le dialecte de Baranya-Valkó, ceux du Burgenland (örség, örvidék), ou des éléments de la langue hongroise de la région de Bratislava.<sup>30</sup> Les Sicules sont donc parvenus plus tard en Transylvanie, au XIII<sup>e</sup> siècle, alors qu'ils étaient déjà devenus hungarophones au cours des siècles de cohabitation avec les Hongrois de l'ouest, et au moment où, à l'exception de quelques éléments linguistiques turks ayant perdu leur signification d'origine (comme *chigle*, *chigla*), plus rien ne rappelait qu'ils eussent autrefois parlé une langue turke. Mais ces rares éléments encore vivants du XIII<sup>e</sup> siècle ne sont pas mentionnés par les chroniques, ils ont disparu au fil du temps. C'est ce qui explique que dans le pays où les Sicules se sont établis au XIII<sup>e</sup> siècle, il n'y ait pas de toponymes d'origine turke. Le peuple sicule totalement magyarisé et ayant abandonné sa langue turke d'origine n'a pas pu laisser derrière lui de vestiges toponymiques turkes. En revanche, les emprunts au slave *de l'ouest* qui n'apparaissent plus nulle part ailleurs dans la langue hongroise, sinon « en petit nombre dans le dialecte hongrois de la région de Bratislava, et dans une plus large mesure dans le Burgenland et le pays Sicule »,<sup>31</sup> sont la preuve que les Sicules avaient autrefois vécu dans l'ouest de la Hongrie.

Trois éléments témoignent encore en faveur de l'origine turke des Sicules (ou du fait qu'avant leur rattachement aux Hongrois, ils aient vécu sur une assez longue période en compagnie de peuples de langue turke). Le premier

---

<sup>27</sup> Gyula Németh, *op.cit.* note 12, 291.

<sup>28</sup> *op.cit.* note 4, 162, 279.

<sup>29</sup> Johannes de Thurocz, « Chronica Hungarorum. II. Commentarii I. Ab initiis usque ad annum 1301 », Composuit Elemér Mályusz, adiuvente Julio Kristó, *Bibliotheca scriptorum medii recentisque aevorum. Series nova VIII*, Budapest 1988, 132–133.

<sup>30</sup> Loránd Benk , « Nyelvészeti adalékok a magyarság erdélyi megtelepedéséhez » (Données linguistiques de l'établissement des Hongrois en Transylvanie), *Magyar Múzeum*, 1990/1, 115.

<sup>31</sup> Loránd Benk , « Adalékok a székelyek korai történetéhez » (Données de l'histoire ancienne des Sicules), *Új Erdélyi Múzeum*, 1990/1, 115.

est l'écriture runique à encoches. Ce n'est pas par hasard que dans la première moitié des années 1280, Simon Kézai évoque à propos des Sicules une forme particulière d'écriture.<sup>32</sup> Il s'agissait de l'écriture runique à encoches. Au cours des années précédentes, de nombreuses inscriptions avaient été retrouvées en pays sicule, ce qui prouve que les premiers monuments de cette écriture sont apparus dans cette partie de la Transylvanie au début du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>33</sup> (c'est-à-dire à l'époque où les Sicules s'établirent en Transylvanie). Même les plus sceptiques quant à l'origine turke de l'écriture sicule reconnaissent que deux de ses signes concordent indiscutablement avec l'écriture à encoches turke occidentale, et que quatre ou six autres signes « peuvent remonter à l'alphabet grec par l'intermédiaire slave ».<sup>34</sup> Nous devons considérer cela comme naturel, puisque cette écriture a dû être créée à partir d'éléments turks, et les Sicules, à mesure qu'ils entraient en contact avec l'écriture d'autres peuples (Grecs, Slaves), ont pu enrichir leur alphabet. Pour l'instant, il nous manque les données qui nous permettraient d'établir que cette écriture était conjointement employée par le peuple hongrois de la conquête, c'est pourquoi il convient de la qualifier de *sicule* et de l'appeler ainsi. Par ailleurs, nous ne disposons pas non plus de données attestant la présence de cette écriture dans l'ancien habitat des Sicules (l'ouest et le sud-ouest de la Hongrie). Les racines turkes de l'écriture sicule peuvent également prouver qu'à l'origine, les Sicules appartenaient à l'empire turk (avec lequel les Hongrois de souche d'après ce qu'on sait aujourd'hui n'avaient jamais eu de relations étroites), et qu'au cours de la longue migration qui les a conduits des Bulgares de la Volga aux Hongrois, ils ont conservé cette écriture et l'ont enrichie de nouveaux éléments. Ils l'ont encore conservée avec persévérance dans le bassin des Carpates, puisque les monuments de cette écriture apparus dans le pays sicule ne datent pas que du XIII<sup>e</sup> siècle, mais aussi des siècles ultérieurs. János Thuróczy, historiographe hongrois de la fin du XV<sup>e</sup> siècle, témoigne de la vivacité de l'écriture sicule : selon lui, les Sicules « n'ont pas encore oublié les lettres scythes, toutefois ils ne les emploient pas avec de l'encre et du papier, mais comme des encoches (*dicarum adinstar*) en les gravant sur des bâtons ».<sup>35</sup> Ce n'est certainement pas par hasard que comme Simon Kézai, Thuróczy n'a évoqué cette écriture particulière qu'à propos des Sicules.

Une autre preuve de l'origine turke des Sicules (de leurs relations anciennes avec des peuples turks) est notre tradition relative à Attila. Le peuple sicule est le seul composant du peuple hongrois (devenu hongrois, rattaché aux Hongrois), la seule ethnie dont les sources attestent la conscience de son origine en rapport avec Attila. Anonymus, l'auteur de la

<sup>32</sup> *op.cit.* note 4, 162–163.

<sup>33</sup> Elek Benk, « székely rovásírás korai emlékei » (Monuments anciens d'écriture à encoches des Sicules), *Magyar Nyelv*, 1996/92, 75–80.

<sup>34</sup> András Róna-Tas, *op.cit.* note 16, 338.

<sup>35</sup> Johannes de Thurocz, « Chronica Hungarorum. I. Textus », Ediderunt Elisabeth Galántai Julius Kristó, *Bibliotheca scriptorum medii recentisque aevorum. Series nova VII*, Budapest 1985, 57.

geste du début du XIII<sup>e</sup> siècle, souligne certes à plusieurs reprises qu'Árpád, le prince des Hongrois conquérants, était un descendant du roi hun (ce qui est l'expression d'une théorie répandue depuis longtemps en Europe occidentale, la parenté ou l'identité des Huns et des Hongrois<sup>36</sup>), mais il est le seul à établir en lien *direct* entre les Sicules et Attila. Il note que les Sicules « étaient au début (*primo*) le peuple du roi Attila ». <sup>37</sup> Comme il est prouvé qu'Anonymus et Kézai ont tiré leurs informations au sujet des Sicules de sources indépendantes, <sup>38</sup> la remarque suivante de Simon Kézai qui concorde pour l'essentiel avec l'information donnée par Anonymus, possède une valeur documentaire autonome : il dit que les Sicules sont « les descendants des Huns ». <sup>39</sup> Le fait que cette croyance figure au XIII<sup>e</sup> siècle dans le monument le plus ancien de la tradition sicule relative à Attila ou aux Huns, ou encore qu'elle ait survécu avec ténacité jusqu'à nos jours, est la preuve de ce que ce ne sont pas les chroniqueurs qui ont attribué ces ancêtres aux Sicules, mais que ceux-ci se considéraient eux-mêmes comme leurs descendants. Parmi les peuples d'Europe orientale, il est *prouvé* que les Onogours (Bulgares) *avaient* une tradition relative à Attila, comme en témoignent les noms d'Avitochol et d'Irnik qui figurent dans la liste des princes bulgares. <sup>40</sup> Comme les Bulgares de la Volga appartenaient également à ce groupe, nous pouvons penser à juste titre bien qu'aucune source écrite ne l'atteste qu'ils avaient aussi une tradition relative à Attila, comme les Bulgares du Danube qui avaient auparavant vécu avec eux. Mais comme après la chute de l'empire turk d'occident, les Sicules ont cohabité avec les Bulgares de la Volga, ils leur ont emprunté cette conscience de leur descendance d'Attila bien sûr fictive et non réelle alors que nous ne trouvons pas cette tradition de l'origine hunnique dans le milieu des Hongrois de souche.

De la même manière, un impôt archaïque des Sicules, qui a subsisté quelque temps après leur rattachement aux Hongrois, provient des Bulgares de la Volga. Ainsi que György Györffy l'a fait remarquer, le système des impôts des Bulgares de la Volga et celui des Sicules du bassin des Carpates concordent fondamentalement. Selon Ibn Rusteh, les Bulgares de la Volga payaient un tribut en chevaux, et plusieurs données démontrent également que les Sicules rattachés aux Hongrois faisaient de même. La remarque de Györffy selon laquelle le peuple sicule est « la seule ethnie de Hongrie dont on a noté qu'elle payait un tribut de chevaux au roi ou à l'*ispan*, et que ceci se produisait déjà à l'époque où le peuple sicule n'élevait pas principalement des

---

<sup>36</sup> Gyula Kristó, « Über die Hunnentradition der Ungarn », *Varia Eurasiatrica. Festschrift für Professor András Róna-Tas*, Szeged 1991, 117–125.

<sup>37</sup> *op.cit.* note 6, 116–117.

<sup>38</sup> Gyula Kristó, *op.cit.* note 23, 24–25.

<sup>39</sup> *op.cit.* note 4, 162.

<sup>40</sup> Omelian Pritsak, *Die bulgarische Fürstenliste und die Sprache der Protobulgaren*, Wiesbaden 1955, 35-70.

chevaux mais des bœufs d'attelage », <sup>41</sup> revêt une importance toute particulière. Cela revient à dire que l'obligation de payer un tribut en chevaux remonte à une période ancienne de l'histoire des Sicules, dont on peut penser qu'il s'agit de l'époque de leur cohabitation avec les Bulgares de la Volga.

Après avoir étudié conjointement plusieurs circonstances, nous pouvons apporter une réponse assez catégorique à la question posée en titre de la présente étude : les Sicules, dont l'histoire remonte à l'époque de l'Empire turk d'occident (VI<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècle), et qui ont cohabité avec les Bulgares de la Volga avant d'être rattachés aux Hongrois au IX<sup>e</sup> siècle, sont d'origine turke. Au moment de leur rattachement, ils se distinguaient nettement des Hongrois par leurs caractéristiques les plus importantes (les Hongrois parlaient une langue finno-ougrienne d'origine ouralienne, les Sicules une langue turke ; les Hongrois n'utilisaient pas, comme les Sicules, une écriture à encoches remontant à une époque turke ; les Hongrois ne reliaient pas leur origine à Attila ou aux Huns, alors que les Sicules se considéraient comme le peuple d'Attila, selon une tradition héritée des Bulgares de la Volga ; dans leurs relations, les Hongrois étaient le facteur intégrant, les Sicules ont été rattachés aux Hongrois comme peuple subordonné d'auxiliaires militaires). Bien qu'au IX<sup>e</sup> siècle, les Hongrois comme les Sicules fussent des peuples de cavaliers, ils présentaient à cette époque bien plus de différences que de ressemblances. Ils se distinguaient par leur langue, leur milieu d'origine, leurs traditions et leur rang social. Mais tout ceci n'est valable qu'au IX<sup>e</sup> siècle, à l'époque du rattachement. Après que les Sicules (ou une partie des Sicules) eurent été rattachés aux Hongrois, les différences s'estompèrent rapidement ; l'indication la plus caractéristique en est le fait qu'ils ont changé de langue entre le IX<sup>e</sup> et le XI<sup>e</sup> siècle. Au IX<sup>e</sup> siècle s'achève l'histoire des Sicules *d'origine turke* et commence celle des Sicules *appartenant au peuple hongrois*. Par conséquent, quand nous disons que les Sicules sont d'origine turke, cela n'est valable qu'avant le IX<sup>e</sup> siècle. À partir du IX<sup>e</sup> siècle, la composante hongroise se renforce de plus en plus au sein du bloc sicule, tant par la magyarisation graduelle du peuple sicule *turk* que par l'association de Hongrois (populations hungarophones) aux Sicules appartenant au peuple hongrois. Cette convergence eut pour résultat que dès le XIV<sup>e</sup> siècle, les Sicules pouvaient être considérés comme hongrois pratiquement à tous points de vue (mais ils ont conservé les noms qui les distinguaient autrefois des Hongrois, ainsi que quelques vestiges révélant leur origine étrangère). Les Sicules rattachés aux Hongrois au IX<sup>e</sup> siècle pouvaient être considérés au XIV<sup>e</sup> siècle comme hongrois, de la même manière qu'on considère comme hongrois au XX<sup>e</sup> siècle les Iazyges qui ont perdu au XV<sup>e</sup> siècle leur langue d'origine iranienne. L'ethnogénèse sicule a donc eu une période *turke* (avant le IX<sup>e</sup> siècle) et une période *hongroise* (après le IX<sup>e</sup> siècle). C'est pourquoi la réponse que nous apportons à la question posée en titre de cette étude,

---

<sup>41</sup> György Györffy, *Tanulmányok a magyar állam eredetéről*, (Études sur l'origine de l'État hongrois), A Magyar Néprajzi Társaság Könyvtára, Budapest 1959, 66.

l'origine *turke* des Sicules, est limitée. Une considérable influence hongroise est venue s'ajouter à cette base turke, et s'étant produite en dernier et ayant duré plus longtemps, c'est elle qui a déterminé la physionomie actuelle du peuple sicule. « Les Sicules d'aujourd'hui ne sont donc pas d'origine exclusivement turke, mais ils ne sont pas non plus d'origine exclusivement hongroise ; ils relèvent en même temps, à titre égal, de ces deux origines, car celles-ci constituent *ensemble* le peuple sicule. *Sans origine turke, ils n'auraient pas été sicules, sans origine hongroise, ils ne seraient en aucune manière les Sicules d'aujourd'hui* ». <sup>42</sup>

(Traduit du hongrois par Chantal Philippe)

---

<sup>42</sup> Gyula Kristó, *op.cit.* note 23, 157.

## Un prétendant malgré lui au trône hongrois ou le rival français du dauphin Joseph en 1748

« Nous recourrons au Serenissime Dauphin de France qui a des droits assurément sur la Hongrie par rapport à la Princesse de Saxe, sa femme et peut être des candidats des Rois de Hongrie tout aussi bien que le fils de la Reine de Hongrie d'aujourd'hui, d'autant plus que depuis 7 à 8 ans la pragmatique sanction a été bien négligée pour ne point oublier, qu'il plaise à cet héritier présomptueux de la France d'engager le grand monarque son père de nous prendre sous sa protection, et nous procurer une libre élection dans la famille de la maison d'Autriche pour ne point déroger à la promesse et engagement que les Hongrois ont été obligés d'accepter. Sic volo, sic jubeo. »<sup>1</sup>

Ces phrases ont été prononcées le 3 décembre 1747 par Mihály Csáky<sup>2</sup>, le chef de l'émigration hongroise de Rodosto<sup>3</sup>, devant l'envoyé de Louis XV, un autre hongrois, András Tóth<sup>4</sup>, un ancien du prince Rákóczi, qui était alors brigadier du régiment de hussards hongrois « Berchény »<sup>5</sup> au service de la France. Tóth transmet le message de Csáky dans un mémoire diplomatique adressé au comte d'Argenson, ministre de la guerre. En ce qui concerne le dauphin, il s'agit bien entendu de Louis de France, le fils de Louis XV, âgé alors de vingt-huit ans. Mais comment aurait-il pu se mêler des affaires des Hongrois réfugiés en Turquie et en France ? Et quel était l'enjeu de sa participation ? Dans ma communication, j'essayerai de répondre à ces questions.

Pour la bonne compréhension des choses, il convient de rappeler les circonstances antérieures à cet événement. Tout d'abord, qu'est-ce qu'un officier de hussards hongrois au service de Sa Majesté Très Chrétienne pouvait chercher en Turquie vers la fin de la guerre de Succession d'Autriche ? Et qui était ce personnage ? Pour en savoir un peu plus, il suffit de consulter les correspondances antérieures des ambassadeurs français à Constantinople. On retrouve le nom d'András Tóth très fréquemment sur les

---

<sup>1</sup> Archives Diplomatiques de Nantes, Ambassade de Constantinople, série A, fonds Saint-Priest (dorénavant ADN, Saint-Priest) carton 158.

<sup>2</sup> Sur la vie de Mihály Csáky (1676–1757) voir : MIKES (K.), *Törökországi levelek és misszilis levelek* (Lettres de Turquie et lettres missives), Budapest, 1966, p. 795.

<sup>3</sup> Petite ville portuaire à proximité de Constantinople en Turquie. Aujourd'hui Tekirdag.

<sup>4</sup> Sur la vie d'András Tóth voir : ZACHAR (J.), *Idegen hadakban* (Dans des armées étrangères), Budapest, 1984, pp. 221–229.

<sup>5</sup> Le régiment Berchény fut fondé en 1720 par le comte László Bercsényi, fils de Miklós Bercsényi, ancien collaborateur du prince Rákóczi.

feuilles jaunies de ces documents dont le témoignage ne nous permet pas de supposer qu'il s'agit d'un agent chevronné de la diplomatie française contemporaine. Il commença sa carrière pendant la guerre d'indépendance hongroise menée par le prince Rákóczi au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Après l'échec de celle-ci, il se réfugia sur le territoire de l'Empire ottoman où il apprit les langues turque et tartare. En 1720, il passa au service de la France et devint officier du régiment de hussards de László Bercsényi. Sa carrière monta en flèche grâce à ses qualités militaires et diplomatiques exceptionnelles. Il effectua plusieurs voyages en Turquie afin de chercher des recrues hongroises pour les régiments de hussards français. Parlant bien les langues il fut également employé par les ambassadeurs pour des missions plus délicates<sup>6</sup>. En particulier, pendant la guerre austro-turque de 1737–1739, il se révéla l'un des meilleurs agents du marquis de Villeneuve qui, en tant que médiateur, dérouta les tentatives diplomatiques des impériaux durant les négociations de paix<sup>7</sup>. Tóth s'illustra comme le négociateur d'une éventuelle alliance entre la Russie et la France proposée par le maréchal de camp Münnich<sup>8</sup>.

Mais sa carrière diplomatique ne s'arrêta pas là. Après la mort du cardinal de Fleury, survenue en 1743, Louis XV décida de mener une diplomatie personnelle et secrète parallèlement à celle de son gouvernement et qui est demeurée dans l'histoire sous le nom de « Secret du Roi »<sup>9</sup>. Dans un premier temps, l'objectif de Louis XV était d'isoler l'Empire des Habsbourg de la Russie par un système d'alliances qui devait comprendre la Suède, la Prusse, la Pologne et l'Empire ottoman. Dans cette perspective, il s'intéressa particulièrement à la Pologne, le seul pays en Europe où la libre élection des rois existait. Le candidat de Louis XV au trône de Pologne fut le prince Conti qui pouvait compter sur les seigneurs francophiles polonais. Les ambassadeurs de France à Constantinople furent toujours initiés au secret, de même que leurs collaborateurs les plus proches. On peut présumer que Tóth qui accompagna le comte Désalleurs, le nouvel ambassadeur en 1747, depuis son départ de Paris jusqu'à son arrivée à Constantinople y fut aussi initié<sup>10</sup>. Après être arrivé à Constantinople le 28 octobre 1747, Tóth entreprit de

---

<sup>6</sup> VANDAL (A.) Une ambassade française en Orient sous Louis XV, La mission du marquis de Villeneuve 1728–1741, Paris, 1887, p. 197.

<sup>7</sup> BÉRENGER (J.) *Histoire de l'Empire des Habsbourg*, Paris, 1990, pp. 432–433.

<sup>8</sup> Archives du Ministère des Affaires Étrangères (Paris), série MD (Mémoires et documents) Russie Tome 30, fol. 21–24.

<sup>9</sup> Sur le « Secret du Roi » voir : ANTOINE (M.) et OZNAM (D.) éd., *Correspondance secrète du comte de Broglie avec Louis XV 1756–1774*, Paris, 1956.

<sup>10</sup> Dans sa lettre du 10 juillet 1747, Désalleurs proposa ainsi l'emploi de Tóth au comte de Puyzieulx, ministre des affaires étrangères : « *Quand a la personne de confiance à chercher pour le moment present, je crois l'avoir en main, le Roy ayant, comme vous scavez, permis à Mr. de Totte de venir avec moy. C'est un homme très intelligent, d'une discretion a toute Epreuve, accoutumé a negocier avec les Turcs et les Tartares, qui possede la langue Turque et a beaucoup de sang froid.* » ADN, Saint-Priest, vol. 19, p. 84.

préparer un traité d'amitié entre la France et la Turquie. L'affaire s'avança assez bien jusqu'à la fin du mois de novembre où le ministre turc qui jouait le rôle d'intermédiaire fut destitué<sup>11</sup> Ce fut alors que le comte Désalleurs l'envoya à Rodosto, à la petite colonie hongroise. Le but de son voyage consista à s'informer auprès de ses compatriotes sur tout ce qui regardait la Hongrie<sup>12</sup> Tóth y passa environ quinze jours et après être revenu à l'ambassade de France il remit au comte Désalleurs un mémoire comprenant le fruit de ses conversations avec le comte Mihály Csáky, le chef (basbug en turc) des réfugiés hongrois.

Le début du mémoire ne fait que mentionner l'arrivée et l'accueil de l'auteur. Aucun événement pendant les deux premiers jours. Puis, très rapidement la narration redémarre avec la conversation secrète avec le comte Csáky, survenue le troisième jour. Tóth lui demanda de la part du comte Berchény des nouvelles sur la Hongrie. Selon Csáky le mécontentement en Hongrie aurait pu favoriser un soulèvement s'il avait également été appuyé de l'extérieur. Ensuite, il insista à plusieurs reprises sur le fait que la libre élection des rois de Hongrie, c'est-à-dire le privilège de la noblesse d'élire les souverains, toujours en vigueur. Et soudainement, au nom de cette libre élection il proposa la candidature du dauphin de France à la couronne de Saint-Étienne afin d'empêcher l'élection du fils de Maris-Thérèse, le futur Joseph II. La capacité du dauphin résidait dans le fait que sa femme descendait aussi en quelque sorte de la maison d'Autriche. Il présenta ensuite un projet d'intervention, à commencer par celle des troupes françaises avec le comte Berchény à leur tête sur les côtes de l'Albanie actuelle, territoire de l'Empire ottoman à l'époque. L'étape suivante aurait été de s'emparer avec l'appui des Slaves du sud de la Hongrie des châteaux les plus importants de cette région comme Temesvár ou Szeged dépourvus de soldats à cause de la guerre en Flandre. Le projet supposait l'appui de l'Empire ottoman et de la Pologne. L'auteur envisagea également un éventuel refus :

*« Peut-être que la cour de France regarderoit ce projet comme éloigné à pouvoir mettre un prince de sa maison sur le trône de Hongrie, à cause qu'il n'y a ni prince ni princesse née de la Dauphine d'aujourd'hui qui donne le droit sur ce royaume par une libre élection. Sa M. T. Chrétienne jugera mieux que nous de la convenance, nous remettons toute nos volontés au pied de ce grand Monarque qui a toujours protégée nôtre nation opprimée sous le joug des Allemands. »<sup>13</sup>*

Dans ce cas, il envisage l'élection d'un des fils du roi de Pologne, électeur de Saxe qui est un allié de Louis XV. En examinant le projet de Csáky, il y a surtout deux idées divergentes sur lesquelles l'auteur a particulièrement insisté. D'une part, il souligna une large liberté de la noblesse hongroise en matière d'élection du souverain, d'autre part, il soumit sans condition le destin

<sup>11</sup> ADN, Saint-Priest, vol. 19, p. 214.

<sup>12</sup> ADN, Saint-Priest, vol. 19, p. 325.

<sup>13</sup> ADN, Saint Priest, carton 158.

de son pays aux intérêts de la France. L'éventuelle élection du dauphin aurait pu réconcilier les objectifs hétérogènes. Le projet supposait un parti politique favorable à la France, sur lequel on pouvait compter. Néanmoins, la faiblesse de cette théorie résidait dans le fait que le projet ne cite le nom d'aucun magnat hongrois capable d'organiser un éventuel soulèvement. Les propositions vagues ne sont soutenues que par la possibilité incertaine d'une diversion de l'extérieur.

Le personnage du dauphin qui devait marquer un changement de l'orientation politique en Hongrie mérite bien d'être examiné<sup>14</sup>. Louis de France, fils de Louis XV naquit le 24 septembre 1729. Il fut élevé par le duc de Châtillon et l'évêque de Mirepoix. Le jeune prince fit de rapides et prometteuses études. Il entra dans la vie publique en 1745, après la bataille victorieuse de Fontenoy à laquelle il participa personnellement et s'illustra par son courage. Grâce à cet événement, il devint très populaire en France. Aux qualités du jeune prince s'ajoutait un sentiment religieux catholique sans compromis alimentée par sa mère, Maris Leszczyńska, et ses confesseurs jésuites polonais. Leurs effets aboutirent à ce qu'il devienne bientôt un des principaux chefs du "parti dévot" de la cour<sup>15</sup>. Son mariage avec la fille du roi de Pologne était destiné à renforcer l'alliance des deux rois, conformément aux objectifs de la diplomatie secrète française. Le jeune prince se montra un mari fidèle et un père de famille sérieux. En cette qualité, la présence du dauphin devint de plus en plus gênante pour Louis XV dont il désapprouvait ouvertement la relation avec Madame de Pompadour. Le conflit entre le dauphin et la favorite du roi posait beaucoup de problèmes au sein de la cour et envenimait même les rapports de Louis XV avec son fils. Ainsi, l'éventuel départ du dauphin aurait pu en quelque sorte améliorer la situation de la famille royale. Nous présumons que le véritable auteur du mémoire était une

---

<sup>14</sup> Il existe plusieurs ouvrages remarquables sur la vie du dauphin : *Manuscrits* : Bibliothèque Nationale (Paris), série Ms. fr. 13784. *Essay sur la vie de Monseigneur Luis Dauphin mort à Fontainebleau le 20 de décembre en 1765*, par M. L'abbé Soldini confesseur de Mde. la Dauphine. Bibliothèque de l'Arsenal (Paris), Ms. 3894 mémoires pour servir à l'histoire de Louis dauphin de France mort Fontainebleau le vingt décembre 1765 âgé de 36 ans. *Ouvrages imprimés* : BONHOMME (H.) *Luis XV et sa famille d'après des lettres et documents inédits*, Paris, 1874., DECHENE (A.), *Le Dauphin, fils de Louis XV*, Paris 1931, PROYART, *Vie du Dauphin, père de Louis XVI*, Paris, 1819, DU ROZOIR, *Le Dauphin, fils de Louis XV*, Paris, 1815.

<sup>15</sup> Le thème du parti dévot, comme force opposée à la politique de Louis XV, fut développé par l'historien contemporain Jean-Louis Soulavie. Voir : SOULAVIE (J.-L.) *Mémoires historiques du règne de Louis XVI, depuis son mariage jusqu'à sa mort, tome I*, Paris, 1801, pp. 19-50. Toutefois les méthodes « scientifiques » de Soulavie ne permettent pas d'accepter la théorie tout entière. (cf. MAUREPAS (A.), *Les méthodes documentaires d'un historien méconnu : l'abbé Soulavie*, in *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, oct.-déc. 1991, pp. 626-648.) Voir aussi à ce sujet : HAGGARD (A.C.P.), *The real Louis the fifteenth (2 vol.)*, London, 1906.

personne assez proche de la famille royale et qui connaissait bien les intrigues de la cour.

La source possible de ces informations devait être le comte László Berchény qui entretenait une correspondance régulière avec son ami Stanislas Leszczynski, l'ancien roi de Pologne et duc de Lorraine (et du Barrois) qui était surtout le grand-père du dauphin<sup>16</sup>. Leur amitié assez bien connue semble bien confirmer la théorie que l'idée avait été préméditée par les deux hommes<sup>17</sup>. Mais, il n'existe aucun document susceptible de prouver la contribution du roi Stanislas.

En revanche, il y a une riche documentation concernant l'idée de la diversion en Hongrie en 1747 dans la correspondance du comte Berchény avec le comte d'Argenson<sup>18</sup>. À cette époque, Berchény se trouvait sous le feu croisé des intrigues de certains aristocrates de la cour<sup>19</sup> d'où l'amertume de sa lettre du 29 février 1747 dont voici un extrait :

*« Je me croirois alors plus utile à sa Majesté sur les frontières de Hongrie, que partout ailleurs. Le nom de mon père y est encore en vénération, et même j'ose dire le mien, soutenu par un aussi puissant Monarque que le Roi, aidé de vos conseils, Monseigneur, et de vos bontés, pourquoi ne pourrois-je pas espérer de marcher sur les traces de mes ancêtres et occasionner en Hongrie une diversion... »*<sup>20</sup>

Le comte Berchény pensait sérieusement à cette intervention. Il s'informa régulièrement sur la situation dans son pays natal. Au printemps de 1747, Sándor Nagy, un gentilhomme hongrois de l'armée impériale, passa à l'armée royale française. C'était lui qui rapporta le projet du couronnement du fils de Marie-Thérèse qui avait suscité des troubles en Hongrie<sup>21</sup>. Berchény proposa alors au comte d'Argenson d'employer son adjoint, Tóth, en Turquie. Ce dernier, comme on l'a déjà vu, fut effectivement envoyé à Constantinople avec le nouvel ambassadeur.

Le projet d'intervention attribué au comte Csáky avait donc au moins deux origines, les deux émigrations politiques hongroises : celle qui se trouvait en France et celle de Rodosto. L'enjeu de leur effort commun était la

---

<sup>16</sup> Une correspondance des deux personnages se trouve à la section des Manuscrits de la Bibliothèque « Nationale Széchenyi » à Budapest (Országos Széchenyi Könyvtár Kézirattára. OSZKK) Quart. Gall. 39 *Lettres du roy de Pologne et d'autres princes*.

<sup>17</sup> ZACHAR (J.), Leszczynski Szaniszló lengyel király és a magyarok (L. S. roi de Pologne et les Hongrois), In : *Honismeret* 1980/4, pp. 33-35.

<sup>18</sup> La correspondance se trouve dans la Bibliothèque Municipale de Meaux, dont une partie en copie manuscrite a été déposée à la Bibliothèque Nationale Széchenyi (OSZKK, Quart. Gall. 55).

<sup>19</sup> ZACHAR (J.), *Franciaország magyar marsallja Bercsényi László* (Maréchal de France B.L.), Budapest, 1987.

<sup>20</sup> OSZKK Quart. Gall. 55/1 fol. 10.

<sup>21</sup> Ibid. fol. 28.

résurrection de l'alliance franco-hongroise qui fonctionnait plus ou moins bien au XVII<sup>e</sup> et au début du XVIII<sup>e</sup> siècles. Pour atteindre ce but, ils essayèrent d'adapter leur objectif aux nouveaux besoins de la diplomatie française. Le principe de la libre élection des rois hongrois suivait la même logique que les aspirations françaises sur la Pologne qui constituaient le noyau du fameux « Secret du roi ». Par ses liens familiaux, le dauphin était certainement un personnage capable d'intégrer la Hongrie dans un système d'alliances comprenant l'Empire ottoman, la Pologne, la Prusse et la Suède. Ce « cordon sanitaire » aurait pu être une redoutable alliance de revers face à l'Empire des Habsbourg et une barrière solide contre les ambitions de plus en plus inquiétantes de la Russie. Cet élément n'avait été inséré dans le projet que par un diplomate expérimenté et vraisemblablement initié au « secret du roi ». Il en résulte la contribution apparente de Tóth qui était en quelque sorte, selon le mot de l'historien américain Orville Theodore Murphy, le prototype des agents et envoyés spéciaux de nos jours qui parfois ne savent pas de qui ils dépendent <sup>22</sup>.

Le projet peut être rapproché des anciennes tentatives des Malcontents hongrois. Le recours à la protection et à l'assistance militaire de la France était presque omniprésente dans les mémoires des chefs « kouroutz » de la fin du XVII<sup>e</sup> et du début du XVIII<sup>e</sup> siècles. Par exemple, le comte Miklós Zrínyi s'adressa à Louis XIV, après la bataille de Szentgotthárd en 1664, dans la perspective de le faire élire roi de Hongrie<sup>23</sup>. De même, les magnats de la conjuration Wesselényi avaient recouru à son appui<sup>24</sup>. Dans son journal, Imre Thököly, chef des Malcontents hongrois et allié oriental du Roi-Soleil, reconnu solennellement la supériorité du roi de France.

« ... ni le roi d'Angleterre, ni les autres rois protestants ne m'ont jamais secouru, par contre Sa Majesté le roi de France, même s'il était catholique, fut mon protecteur, mon patron parmi les rois et princes chrétiens... »<sup>25</sup>.

Les relations étroites qui liaient le prince François II Rákóczi à la France et à Louis XIV sont assez bien connues pour prouver la théorie d'une continuité de l'orientation francophile parmi les kouroutz du début du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>26</sup>. Ce prince était à bien des égards un « chef charismatique » capable de

---

<sup>22</sup> MURPHY (Th. O.), Charles Gravier Comte de Vergennes, French Diplomacy in the Age of Revolution, Albany, 1982

<sup>23</sup> HÉJJIÁS (E.), Français et Hongrois dans la campagne de 1663–1664, In : *Cahiers d'Études hongroises*, 7/1995, p. 66.

<sup>24</sup> BÉRENGER (J.), Francia-magyar kapcsolatok a Wesselényi-összeesküvés idején (Relations franco-hongroises à l'époque de la conjuration Wesselényi), In : *Történelmi Szemle*, 1967/3, pp. 275–291.

<sup>25</sup> *Késmárki Tököli Imre naplója 1693–1694* (Journal de Tököli Imre de Késmárk 1693–1694), Pest, 1863, p. 8.

<sup>26</sup> Voir à ce sujet : BENDA (K.), A Rákóczi-szabadságharc és az európai hatalmak (La guerre d'indépendance de Rákóczi et les puissances européennes). In : *Történelmi Szemle*; Budapest, 1978 ; KÖPECZI (B.) sous la dir., *A Rákóczi-szabadságharc és Európa* (La guerre d'indépendance de Rákóczi et l'Europe), Budapest, 1970 ; KÖPECZI (B.), *A Rákóczi-szabadságharc és Franciaország* (La

réunir les forces des Malcontents hongrois. Sa mort laissa un vide que ses descendants ne purent jamais combler. L'échec cuisant de l'aventure de Joseph Rákóczi pendant la guerre austro-turque de 1736–1739 découragea les émigrés hongrois d'inviter son frère, Georges Rákóczi qui outre ses qualités médiocres n'avait même pas l'appui de la diplomatie française.<sup>27</sup> À l'origine de la candidature du dauphin il y avait donc aussi le manque d'un prétendant valable issu de l'aristocratie hongroise.

En ce qui concerne la réception du projet en France, on est obligé de se contenter des informations tirées de la correspondances des comtes Desalleurs et d'Argenson. La première réponse du comte d'Argenson arriva le 2 juillet 1748 à Constantinople. Le message du secrétaire d'État fut équivoqué : il n'était pas question de secours militaire ni d'alliance diplomatique, pourtant il encouragea vivement l'ambassadeur d'entretenir une relation suivie avec les rebelles hongrois qu'il comparait aux émigrés jacobites en France afin de préparer une éventuelle guerre civile en Hongrie. En ce qui concerne la candidature du dauphin, selon le mot du comte d'Argenson, elle ne devait pas faire « beaucoup d'impression sur l'esprit du Roy »<sup>28</sup>. Dans sa lettre suivante, d'Argenson insista encore sur cette politique envers les Hongrois. Entre temps, la situation avait changé avec la signature des préliminaires du traité de paix. Néanmoins, la mission de Tóth ne fut pas complètement annulée, car le comte d'Argenson encouragea la création d'un réseau d'intelligence en Hongrie.<sup>29</sup> Celui-ci retourna le 1<sup>er</sup> novembre à Rodosto où il reprit le contact avec les émigrés hongrois. Après y avoir passé quelques jours, Tóth reprit son chemin via Varsovie et Berlin vers la France et le projet de diversion fut ajourné pour bien des années.

La réalisation du projet s'était heurtée à de nombreuses difficultés pratiquement insurmontables :

– Grâce à la politique de Marie-Thérèse la situation politique en Hongrie était consolidée. La faiblesse et l'hétérogénéité de l'opposition politique

---

guerre d'indépendance de Rákóczi et la France), Budapest, 1966 ; KÖPECZI (B.), *Magyarok és Franciák* (Hongrois et Français), Budapest, 1985.

<sup>27</sup> Voici l'opinion du comte d'Argenson sur Georges Rákóczi, exprimée dans sa lettre du 16 avril 1748 au comte Desalleurs : « Je ne vois pas que dans ces circonstances vous pensiez de faire aucun usage du dernier rejetton des Ragotzi que nous avons icy dont vous connoissez le peu de merite et de talents. » ADN, Saint Priest, carton 158, lettre du comte d'Argenson au comte Desalleurs (Versailles, le 16 avril 1748).

<sup>28</sup> Ibid.

<sup>29</sup> « Quoy que depuis la signature des preliminaires ait aporté un changement total à la face de l'Europe l'objet pour lequel vous avez emmené avec vous Mr. de Totte n'exige pas une attention suivie de votre part c'est principalement pendant la paix que l'on peut se former en Hongrie des relations et connoitre à fonds les dispositions interieurs du Pays, dont on pourroit faire usage si les conjonctures nous mettoient dans le cas d'y avoir recours... » ADN, Saint-Priest, carton 158, lettre du comte d'Argenson au marquis Desalleurs (Versailles, le 29 juin 1748).

hongroise l'empêchaient de s'organiser. Il n'y avait pas de personnages remarquables au sein de l'aristocratie hongroise qui eussent pu se mettre à la tête du mouvement. En réalité, aucun prince étranger, fût-ce le dauphin de France, ne pouvait remplacer un chef charismatique hongrois.

– La France considérait (comme cela figure dans les documents diplomatiques) la cause des émigrés hongrois de Rodosto comme une affaire turque, ainsi elle leur refusa toute sorte d'assistance. Autre question, la France avait-elle l'intention de financer l'envoi d'un corps expéditionnaire dont le succès était incertain. En tout cas, après l'échec de la tentative des jacobites en Écosse en 1745 le gouvernement français devait être beaucoup plus prudent.

– Un grave problème diplomatique était dû aux énormes différences politiques, sociales et religieuses qui existaient entre les futurs alliés proposés, notamment la Turquie et la Hongrie.

Le dauphin Louis fut écarté du pouvoir pour le reste de sa vie. Cependant, il montra une certaine prédilection pour les Hongrois et notamment envers Josepha-Charlotte, la dernière descendante de la maison de Rákóczi. C'était lui qui la mit sous sa protection à l'âge de dix ans et l'envoya au monastère de la Visitation de la rue Saint-Antoine à Paris.<sup>30</sup> De même, il avait des relations assez étroites avec certains officiers hungarophiles des régiments de hussards français. Sa correspondance avec le comte Turpin de Crissé en est une preuve évidente.<sup>31</sup> Il mourut le 20 septembre 1765 et fut enterré dans l'église Saint-Étienne à Sens.

Compte tenu des circonstances réelles, le projet était dès sa naissance voué à l'échec. Plus tard, le rapprochement de la France avec l'Empire des Habsbourg détruisit définitivement les espoirs des émigrés hongrois. Néanmoins, le vieux Csáky et Tóth élaborèrent un autre projet semblable à celui-ci en 1755 tout à fait contrairement à la volonté du gouvernement français, ce qui souleva un grand scandale dans les milieux diplomatiques et se termina d'une part par le refus du gouvernement et d'autre part par leur mort mystérieuse à Rodosto en 1757. La seule revanche et la récompense posthume des conspirateurs furent offerte par Joseph II, lui-même, qui refusa de se faire couronner roi de Hongrie et entra ainsi dans l'historiographie sous le nom du « roi au chapeau » / « *kalapos király* ».

---

30 PILLIAS (É.), Josepha-Charlotte, la dernière des Rákóczi (1736-1780), In : *Revue d=histoire comparée*, Paris, 1947, p. 208. Les copies des vœux et confirmations de Josepha-Charlotte se trouvent aux Archives Nationales de Hongrie (OL, R 313).

31 VER HEYDEN DE LANCEY (C.), Correspondance inédite du Lieutenant Général Lancelot Comte Turpin de Crissé, littérateur et tacticien du XVIIIe siècle adressée au Dauphin, fils de Louis XV et paraphée ou annotée par lui : 10 mai-10 décembre 1761, Paris, s. d..

## Annexe

Mémoire par lequel Mr. de Totte rend compte à Mr. l'ambassadeur de son voyage de Rodosto et la conversation qu'il a eu avec le Cte Csaky, seigneur hongrois et chef de la dite nation, qui sont en Turquie pensionnaire du Grand Seigneur.

M. Totte etant arrivé le Xbre dernier à la dite ville de Rodosto avec le baron Zay, un des generaux hongrois, y fut reçu avec beaucoup des cordialité. Deux jours se passer dans les conversations ordinaire. Le 3<sup>ème</sup> jour le matin Mr. le comte Csaky vint dans la chambre de Mr. Totte, lequel ayant fait tomber la conversation sur Mr. de Berchinÿ, à dit, que le seigneur à tout lieux d'etre comptent de bon traitement qu'il a en France, et des graces qu'il reçoit de Sa Majesté, mais qu'il ne peut oublier sa patrie, et désireroit ardamment, d'employer le peut de talent qu'il à appris au metier de la guerre, au profit de sa nation pour la cause commune, mais quelle moyens d'y pourroit travailler puisque il n'à aucune connoissance des affaires de Hongrie, etant depuis trante ans passés en France, et hors de porté d'avoir des commerce avec ses compatriotes, il n'à que vous seul dans le monde, de qui il peut recevoir des conseille saluter pour le bien publique, et c'est Monsieur de vous qu'il peut apprendre s'il nous restent encore qullques amis dans le royaume, il vous prie de luy donner quellques eclercissement en prenant confiance en moy, puisqu'il ne peut pas vous en ecrire, à cause du dangé qu'il y à de mettre ses affaires delicate par ecris, et envoyer si loigne sans des precaution bien sollides on comprometteroit ceux qui nous restent des bien intentionné.

Le Cte Csaky aprez avoir reflechye, me dit Monsieur, puisque vous m'assurez que le Cte Berchinÿ pence encore à sa patrie, et à moy qui suis assurément independemment de nôtre alliance bien son serviteur et je ne balanceray pas de luy ouvrir mon cœur puisque le hazard de vôtre voyage avec l'ambassadeur me procure un aussy agreable messenger, ouy je vous connois depuis vôtre tendre enfance et je sçay que vous ne ferez qu'un bon usage de la confiance que je prend en vous pour mander au Cte Berchinÿ de ma part.

Nous ne manquons pas des amis encor dans nôtre patrie et avec les quelles je suis en correspondance. je pourray vous Le faire voir par ecris, ceux qui sont sur les frontieres Sonts N:N:N: tous ses Mrs. nous sont bien intentionnée et a legard du peuple nous somme sures que nous pouvons les soulever tout et quand nous voudrons.

Mais à quoy tout cela nous menera-t'il faire une allerte, qui peut après sera calmée, si nous ne som pas soutenus par quellque puissance, et par des sollide appuis.

Nous avons vües depuis que les allemans ce sonts rendus maitres de la Hongrie trois princes de Transilvanie a la fois, Apafy à Vienne, Tököly à Constantinople et Rakoczy à Paris. Les quelles à la verité etoient des gens de merite, mais sans force et sans appuis. la nation voyant que des pareille guerre civile luy devient toujours plus prejuditable que profitable, ne

pouvant exister de leurs propre force, ce sont randus à la maison d'Autriche à perpétuité ce reservant pourtant la libre election dans la ditte maison, comme il à etoit pratique du tems de nôtre St. Roy Etien dont la race à jouy du tronne tant qu'il y avoit une seulle fille, et meme les anfans qui ont etoit nées des ses princesses.

La Reine de Hongrie / : soit dite : / à jurée à son evemen au tronne, tous les articles des ancienne droit de ce royaume excepté une seulle / : qui ne regarde pas le libre election : / ainsy nous devons jouire du libre election de la maison d'Autriche la quelle maison grace à la providence à eté fertile en princesse et dont plusieurs teste couronnés ont pris des femme.

Nous recourrons au Serenissime Dauphin de France qui à des droits assurement sur la Hongrie par raport à la princesse de Sax, sa femme et peut etre des candidat des Roy de Hongrie toute aussy justement que le fils de la Reine de Hongrie, d'aujourd'hui, d'autant plus que depuis 7 à 8 ans la Pragmatique Sanction à etoit bien negligé pour ne point dire oublié, qu'il plaise à ce heritier presomptueux de la France d'engager le grand monarque son pere de nous prendre sous sa protection, et nous procuer une libre election dans la famille de la maison d'Autriche pour ne point deroger à la promesse et engagement que les Hongrois ont etés obligés d'accepter, Sic volo, Sic jubeo.

Si la nation hongroise etoit assez heureuse pour obtenir la grace que nous demandons, il faudra ce depecher de prevenir le couronnement du fils de Maria theresia dont on parle deja, et elle ne manquera pas de presser les Hongrois d'une assemblée général pour elire son fils. les moyens les plus sures pour faire d'abord retarder laffaire, et ensuite la faire manquer, seroit je croy que la cour de France donne des ordres à son ambassadeur à la Porte de disposer les Turcs / : qui assurement ne cherchent point lagrandissement de la maison d'Autriche : / de nous laisser faire et le regarder comme antraver les droits, comme ils ont fait du tems du prince Rakoczy, et nous trouverions assez des Arnauts et d'autre nation voisins de la Hongrie pour reveiller cette nation pour empcher lasssemblée et la couronation.

Hakim Aly Pacha qui à etoit deux fois grand visir commande dans ce pays la, il est tres bien intantione pour les Hongrois, et je suis sur qu'il nous favorisera, et nous donnera autant de ses troupes que la cour de France voudra sous sa main pour vüe que la Porte ferme les yeux, et cela ce pourroit faire sans drapaux et sans autre ornement de la guerre avec ses troupes nous pourrions soulever les Hongrois ; qui deja tres mecontants des subside continuelle de la guerre qu'il sont obligé de fournir pour une guerre, qui ne les regarde qu'indirectement, ou point du tout, on pourroit en rendre maitre, de tous les comitats qui sont endesa du Danube, pour aller droite à Vienne, en attendant de pouvoir passer le Danube pour aller à Presbourg, lieux ordinaire des Diettes et de couronnement.

Si le Serenissime Dauphin voudroit ecouter favorablement il luy seroit aisée d'engager son auguste per d'envoyer le Cte de Berchinÿ avec qullque

bons officiers françois dans ce pays cy, et pour que cela ne fasse point du bruits, il pourroit aller en droiture dans le pays des Arnauts, ce pays etant voisine de la Croissie, je crois qu'il trouveroit une grande ressource dans la famille de N : avec les quelles il à fait connoissance à Paris il y a quellque anné quand ses seigneurs ont voyagez. C'est famille n'etant pas favorisé de la maison d'Autriche et ne possedent aucune charge considerable dans le royaume, mais puissamment riches et recredité dans Croissie.

Il seroit tres essentielle de gagner les Rassiens ou Illiriennes, ce peuple, demeur partie en Hongrie, et avoit autrefois leur Roy, aujourd'hui il sont gouverné par M. Wladika, il ne seroit pas impossible de la gagner par des grand promesse, et moyennant cela, les frontieres de Hongrie, ou ils demeurent en partie, tomberoit aisement entre nos mains. Peutetre pourrions nous nous rendre maitre des quellques places, comme Temeswar, Varadin, ou Segedin, ses places ayant des foibles garnison et gardées negligemment.

Peutetre que la cour de France regarderoit ce projet comme eloigne à pouvoir mettre un prince de sa maison sur le tronne de Hongrie, à cause qu'il n'y a n'y prince n'y princesse née de la Dauphine d'aujourd'hui qui donne le droit sur ce royaume par un libre election, Sa M. T. Chretienne jugera mieux que nous de la convenance, nous remettons tout nos volontés au pied de ce grand Monarque qui à toujours protégée nôtre nation opprimé sous le jugue des Allemans.

Le Roy de Pologne Electeur de Saxe à plusieurs princes, ils sortent tout de la tige de la maison d'Autriche, cette Majesté est alliée au Roy de France par le meme sens il est apporté de la Hongrie pour y faire tout ce que leur Majestés jugerons convenable pour leurs propres interets et pour rendre l'ancienne lustre a une nation qui leurs sera fidelle par l'obligation et reconnoissance de les avoir tirés de l'esclavage et delivré de la tyranny des Allemans.

Je mande tout ce cy, au (rature) le Cte de Berchinÿ par Mr. de Totte brigadier des armées de S. M. T. Chrétienne comme un veritable amy et parant et comme fidell compatriote pour le bien de nôtre natione, si nous savons le bonheur de la puissante protection de S. M. T. Ch. et que vous veniez dans ce pays cy, il me reste encore quellque chose à vous dire compter sur mon amitie et que je vous donneray tout mes amys. ayant 72 ans passée il ne me reste plus des forces de bras, si vous est chargé de ce fardeau, je seray sincer dans mes amis, si vous en avez besoin en attendant la résolution de vôtre cour, Cor Regum in manu Dei, sur ce projet je trouve le sejour de Mr. Totte necessaire auprez de Mr. l'Ambassadeur de France.

Je luy ay promis d'envoyer en Hongrie un emissaire pour avoir des nouvelles de ce pays la, dicy à ce tems la résolution pourra venir aussy.

Il me reste à vous faire observer dans la propostion que vous faire à votre cour que quoy que les Allemans soyent embarassez à la guerre contre la France, ils appuient la tranquillité de la Hongrie sur la Russie, les quelles ne manqueront pas d'aller à leurs secours sur le moindre soulèvement des

Hongrois, si la Pologne ne leurs dispute le passage, c'est ce que le Roy de Pologne avec la republique pouroit faire aisément, d'ailleurs il y à un traité de garanty de la part des Turcs que les Moscovites n'iront point en Pologne, il est dont absolument necessaire que les Turcs soyent bien intentionné pour faire reussir nôtre projet.

Les Princes de Valachÿe et de Moldavie pourroient nous favoriser 3 ou 4 mil homme pour entrer avec en Transilvanie et recueillir cette nation, mais il ne faisons rien sans le consentement de la Porte.

*(Archives Diplomatiques de Nantes, série Saint-Priest 158)*

## **Le positivisme critique et la nation** **(au sujet de « *Sociologie de nation* » d'Alfred Fouillée)**

Il semble que la monographie d'Alfred Fouillée (*Psychologie du peuple français*), parue en 1898 sur la problématique de la nation et du nationalisme moderne soit l'unique ouvrage répondant aux exigences de compétences au sein de la scientificité contemporaine.

En effet, à plusieurs reprises, on y voit s'entremêler les aspects fondamentaux aux réflexions. Des éléments décisifs du passé et du présent surgissent, les perspectives des deux « tournants » du siècle s'actualisent et on fait appel aux sciences -naturellement surtout, mais pas exclusivement à la sociologie-s'occupant explicitement de la recherche des macro-dimensions sociales. La sphère du problème « nation » est l'une des réalités décisives, de plus des idées du XIX<sup>e</sup> siècle portaient déjà les traits caractéristiques de la notion d'un „grand groupe social”. Il paraît sans doute problématique d'insérer ce domaine de problèmes dans la sphère de la sociologie, du point de vue des sciences dures. La fracture politique (sous tous ses aspects et à chaque période historique) est indissociable du perspectivisme politique et se trouve imbriquée dans les questions essentielles et même subtiles de la théorie des sciences. Le discours sur la nation à l'époque de la science a, dès le début, été marqué par ce parallélisme. Le discours d'un langage scientifique est sans cesse imprégné par les déclarations politiques les plus variées.

L'importance de l'expérience de Fouillée, visant à esquisser la „Psychologie de la nation française” -qui pourrait d'ailleurs être étendue sans aucune difficulté plus généralement à la „psychologie de la nation”- pourrait s'accroître du fait que Fouillée est un excellent savant français en matière de sociologie. En effet, il figure parmi ceux qui ont fait un véritable travail de pionnier pour ce qui est de l'élaboration de la méthodique et de la méthodologie des sciences sociales. Ce savant -tout comme par exemple Durkheim, Guyot, Tarde- se trouvait du point de vue de la logique scientifique dans un contexte favorable au développement scientifique. Durant cette période, il y avait en France, les représentants les plus éminents des sciences sociales qui ont réussi à introduire et à faire prévaloir une réelle révolution scientifique en tant que vrais pionniers -reconnus et consacrés par leur époque- et que figures emblématiques car fondateurs de leurs propres sciences. Cette discussion théorique qui a fait entrer dans la nouvelle vision du positivisme critique portant sur l'unité des sciences des points de réflexions philosophiques sur les sciences concernées (et a engendré, suite à cette dynamique, dans plusieurs cas la création de nouvelles sciences) a été la discussion la plus importante portant sur les méthodes qui ait eu lieu toutes époques confondues.

Le fait qu'Alfred Fouillé ait précisément utilisé cet excellent moment scientifique pour jeter les bases méthodiques justement au niveau de la reconstruction de la „nation” consciente en répondant au niveau scientifique le plus poussé, n'a fait qu'accroître l'importance de son entreprise.

Le positivisme, dans le cadre de la révolution scientifique mentionnée ci-dessus, est devenu d'abord un positivisme critique (ce qui fait que le positivisme a inséré les principes du criticisme philosophique dans ses idées) puis, parmi plusieurs représentants du positivisme critique un positivisme perspectiviste et critique est né (certains exemples d'Alfred Fouillée en sont les illustrations). Il nous semble que l'itinéraire de la science „in nuce” qui a récemment été schématisé, pourrait reproduire les tendances essentielles de la logique scientifique également appliquée par Alfred Fouillée.

On arrive précisément à un moment du perspectivisme philosophique et scientifique qui caractérise non seulement l'idée générale de Fouillée sur la société, mais joue aussi un rôle spécifique et dominant dans la constitution du sujet „nation” contrairement aux réflexions traditionnelles de la sociologie. Etant donné que Fouillée met la soi-disant „Idée-force” au centre de sa vision „sociologique”, il se heurte à un élément heuristique qui induit un trait caractéristique spécifique à la nation en tant que „groupe” à l'égard d'autres groupes (groupes qui sont considérés par la sociologie plutôt comme des objets autonomes). Tandis qu'un groupe nommé habituellement „sociologique” apparaît comme „neutre” donc pas comme un objet prévu par „l'idée-force”, la définition de la nation ne pourrait être „ab ovo” exacte sans cet élément, car elle est un objet qui mobilise simultanément justement l'„idée-force” pour sa propre constitution et reproduction. Sans ce perspectivisme de la vision scientifique s'y rapportant il aurait été totalement impossible à Fouillée d'appuyer son interprétation de la nation sur les éléments de „l'idée-force”, ce qui signifie que cette décision objective et matérialisée n'aurait pas été réalisable, compte tenu des motifs méthodologiques. Une construction de la nation se basant sur un perspectivisme qui comprend tous les individus assure des avantages considérables vis-à-vis d'autres constructions. A défaut de cette modalité de solution cette reconstruction serait forcément dominée par une perspective unique qui n'aboutirait qu'à des distorsions. Distorsions dont les impacts politiques et autres ne seraient guère anticipables.

Cette thèse sur l'„idée-force” serait loin d'être identique aux modèles d'explication, issus de la récente pression extrêmement forte, complexe, intellectuelle et théorique du phénomène national-socialiste – surtout après 1945. Il s'agit de modèles qui décrivent et définissent la nation comme une simple communauté de communication. Il est pensable que dans un certain contexte, on observe la coïncidence des idées-forces mobilisatrices avec la communication appliquée par la nation et la communauté. Cette explication serait inacceptable comme une identité aussi bien du point de vue du contenu essentiel, que de celui de la méthode. De plus, Fouillé entreprend une

tentative d'explication critique et positiviste qui entend travailler légitimement du point de vue sociologique et c'est réellement ce qu'il fait. Les „conditions ethniques” apparaissent comme des explications de la causalité réelle en tant que des conséquences, voire des conséquences de l'action physique du milieu qui font que la cohérence sociologique est complètement assurée entre la thématization de la nation et d'autres thématizations.

Au sein de l'interprétation de Fouillée portant sur la nation, la vision claire et prophétique appartient au milieu intellectuel et politique. Cette optique implique que la vision ethnique (ou dans sa terminologie: „raciste” ou „darwiniste” et aussi „zoologique”) de la nation signifie pour la civilisation et l'histoire européennes non seulement une décadence, mais encore une décadence alarmante. Cette vision nous amène tout naturellement à de nombreuses orientations analytiques et fondamentales. A ce sujet, on ne saurait trop souligner la dimension critique de son propos, car on voit dominer la position généralement partagée que la nation réussit – dès le début – à articuler des dimensions ethniques constamment et sans difficultés.

En outre, il faut faire allusion au fait généralement connu que la problématique de l'action sociale était utilisée par la sociologie -pouvant être nommée déjà paradigmatique – un fait qui peut être clairement reconnu même dans la thématization de la nation. Sous cet aspect, la nation est difficilement définissable car elle n'est pas, à proprement dit, une quelconque institution et ainsi elle est un sujet largement virtuel (dont les „actions” devraient être au centre de la sociologie contemporaine). Cela signifie aussi que les traits caractéristiques du cadre de référence statique et structuré ne pourraient jamais constituer la nation. Il serait également impossible de le faire par l'État ou d'autres institutions réellement existantes. Il va donc de soi que cette fixation heuristique de la nation aux sujets virtuellement hypostasés, mais remplis de la volonté du pouvoir politique et aux sujets statiques, donne à la discussion à l'échelle nationale non seulement un caractère dangereux, mais aussi un caractère nettement totalitaire. De ce fait, selon nous, l'arsenal complet des arguments élaborés à l'encontre d'une telle heuristique par Fouillée est très précieux .

Une nation se définit souvent comme la nation qu'elle n'est pas, plus exactement elle se problématise comme une institution latente, virtuelle qui serait réalisée au cas par cas. Le problème de l'institutionnalisation virtuelle de la nation est l'un des problèmes parmi lesquels on voit se concentrer la difficulté de ce sujet du point de vue de la théorie des sciences. Une grande partie des difficultés a pour origine le fait que toutes les modalités du nationalisme et du „nation-building” pourront remplacer, par leur propre mouvement, les institutions qui respectivement font réellement défaut. Celles-ci préparent de telles institutions grâce à une grande forme dynamique d'existence. Ajoutons que tous les types se sont trouvés dans de nombreuses situations concrètes qui sont dominantes par leur disposition à créer des institutions soit de façon latente, soit réellement. Une autre partie des difficultés est engendrée par la complexité de rendre compte de cette

conscience quotidienne. Par conséquent, il s'agit d'abord d'un problème théorique puis on s'appuie sur la sociologie des connaissances liées pour évaluer des réalités du point de vue social. Pour être conscient de la vie quotidienne, on trouve une difficulté proche de l'impossibilité de se rendre compte de la construction latente des institutions différemment articulées, pour éviter la modalité statique (qui est illégitime et qui désoriente) et recourir plutôt à une modalité dynamique et fonctionnelle (légitime et rationnelle). Sur cette base, la nation est loin d'être problématique, celle-ci étant représentée à ce premier degré selon le modèle d'un „État”, d'une „communauté” pré-moderne ou bien (on ne sera pas surpris) selon le modèle d'un grand „parti de masse”. Il va de soi que cette perception doit être confrontée à un niveau un peu plus élevé tant aux exigences du souci scientifique critique qu'à celles de la démocratie républicaine et de la vie internationale démocratique.

C'est par ce motif de la description de la nation fait par Ernest Renan que tout s'obscurcit. Le plébiscite quotidien est donc une action, par laquelle se réalise cette organisation latente ou virtuelle et elle existe uniquement, parce qu'elle sera réalisée. On précisera encore à ce propos que les difficultés inhérentes au point de départ sociologique pourront être examinées au travers de la nation. Il ne faut pas oublier que Renan a pu élaborer cette définition dynamique et „opérationnelle” dans un pays qui faisait de grands progrès politiques et sociaux par rapport à d'autres pays ou régions d'Europe. Si l'on examinait la plausibilité de cette définition irréprochable, on pourrait en tirer les conséquences et la poser en modèle possible et applicable à tout autre pays en retard par rapport au pays examiné, dans lequel le „nation building” a dû se dérouler vers les années 80 du XIX<sup>e</sup> siècle.

La nation conçue, par plusieurs auteurs, légitimement – mais aussi illégitimement – en tant qu'une institution invisible ou virtuelle, n'est point la nation qui pourrait constituer „un objet normal”. Par contre s'ouvrent d'autres possibilités „socio-logiques” qui se classent d'une part, clairement dans la catégorie des objets habituels de la sociologie, et d'autre part ces possibilités suppriment progressivement la nation en tant que nation et en tant qu'objet. Si la nation conçue comme institution latente, ne peut être décrite du point de vue sociologique, on peut néanmoins décrire la répartition sociologique d'une nation, selon laquelle les groupes sociologiques concernés déploient leurs visions de la nation. Dans le premier cas il est donc impossible de décrire une réalité virtuelle au sens spécifique, tandis que dans le second cas, il est possible de décrire une réalité de telle façon que l'objet en tant qu'objet soit supprimé.

C'est justement cette conception de l'actualisation respectivement à l'idée d'actualisibilité de la nation en tant qu'institution virtuelle qui donne un caractère exceptionnel aux efforts d'Alfred Fouillée. La nation en tant qu'institution virtuelle semble être l'une des institutions, à laquelle participent les individus. Pour y appliquer une terminologie un peu plus moderne, disons qu'Alfred Fouillé déploie une vision fonctionnelle,

pragmatique et interactionniste. Dans la mesure où l'institution virtuelle représente la nation surgit une complexité qui est généralement caractérisée par les émotions, la perception, la pensée et la volonté. Selon Foucault les conceptions fonctionnelles, interactionnistes et pragmatiques représentent la mise en pratique du programme au degré le plus élevé de l'esprit scientifique et critique. Sous un autre angle, cette conception consiste à supprimer intraitablement de toute conception romantique ou romantico-organique portant sur la nation. Il ne faut pas associer cette dernière conception à la nécessité en omettant les contributions nécessaires de la science et de l'esprit scientifique, car les termes devenus ici thématiques, comme „volonté”, „émotions” ou d'autres réflexions sur l'existence assurent un arrière-plan très matérialiste sans aucun trait romantique pour les concepts organiques.

Les actions de réciprocités entre les individus donnent une image conjointe et „collective” qui est caractéristique d'une communauté d'individus. On pourra percevoir un décalage particulier, enraciné dans l'histoire et motivé historiquement, dans les traits caractéristiques généraux de la définition de Fouillée. La perspective historique en mutation permanente, dans laquelle les actions communes pourront être considérées par Fouillée sans aucun problème comme les actions à réaliser subjectivement, semble plutôt être objective ou plus exactement objectivée en ce qui concerne l'analyse actuelle.

En dépit de ce décalage historique la définition pragmatique et fonctionnelle de Fouillée comprend tous les volets concernés par cette optique de réflexion. Il en découle que la nation apparaît comme un groupe déterminé sociologiquement sans la nécessité pour cette sociologie de s'entremêler illégitimement avec la sociologie d'autres groupes. Le caractère national apparaît comme une combinaison particulière de forces physiques qui seront continuellement interverties. Cette interversion exerce une influence sur la psyché de l'individu. A l'intérieur de cet échange réciproque on voit se multiplier et s'homogénéiser des impressions. C'est le premier endroit dans cette oeuvre ou nous pouvons concrètement nommer la différence qualitative la plus importante entre la définition de la nation „pragmatique et fonctionnelle” de Fouillée et les définitions „pragmatiques et fonctionnelles” qui se sont articulées après 1945. Les définitions d'après 1945 appliquent un modèle communicatif et pragmatique – dérivant de la sociologie – et à la société, et à la nation „du haut”, par lesquelles on voit que le contenu tautologique de vérité, l'application non-adéquate et la perte des traits spécifiques de la nation sont garantis. Quand il se trouve face à d'apparentes similitudes, Fouillée fait toujours quelque chose de différent. Il construit le modèle communicatif et pragmatique de la nation de bas en haut et il méconnaît les traits caractéristiques marquants d'une nation. Cette direction consistant à construire „du bas” assure que la procédure de Fouillée ne devient nullement un procédé théorique au sens problématique, chaque élément de cette réflexion peut représenter un moment facile à reconstituer, ou à vérifier. On ne s'y réfère que rarement. Les deux différents points de départ déjà abordés et opposés diamétralement l'un à l'autre, comprennent le

danger de généraliser les choses sans aucun motif, celui d'une métaphysique exerçant des influences invisibles ou celui d'un résidu métaphysique dans une dimension très différente. Il ne fait aucun doute que la procédure „d'en bas" a des positions plus avantageuses de ce point de vue.

Toute détermination commune composant une nation, exerce des influences „momentanées", chaque détermination fonctionne réellement ou peut être réalisée (la nation fonctionne avec la détermination). Aucune détermination respectivement aucun groupe de déterminations n'existe continuellement car si tel était le cas ils seraient statiques et métaphysiques. Ainsi, on identifie une corrélation relativement compliquée. L'objet dont il s'agit, est la nation, un objet qui lors de la rédaction de l'oeuvre de Fouillée a été traité comme un objet plutôt traditionnel que moderne.

## BIBLIOGRAPHIE

1. ALTER, Peter, Nationalismus. Dokumente zur Geschichte und Gegenwart eines Phaenomens. München-Zürich, 1994.
2. BALLA, Bálint, Nation and Expansionism – Viewed by a Sociology of Scarcity. In: Balla, Bálint – Sterbling, Anton (Eds.), Ethnicity, Nation, Culture. Central and East European Perspectives. Berlin, 1998.
3. BAUER, Otto, Die Nationalitaetenfrage und die Sozialdemokratie. Wien, 1907.
4. DEUTSCH, Karl W., Nation und Welt. In: Heinrich August Winkler (Hrsg.), Nationalismus. a.a.O., 49–66.
5. FOUILLÉE, Alfred, Psychologie du peuple français. Paris, 1898.
6. FOUILLÉE, Alfred, La démocratie politique et sociale en France. (2)Paris, 1910.
7. HAUPT, Heinz-Gerhard, Nationalismus und Demokratie. Zur Geschichte der Bourgeoisie im Frankreich der Restauration. Frankfurt/Main, 1974.
8. HODGKIN, Thomas, Nationalism in Colonial Africa. London, 1956.
9. KISS, Endre, Über das neue Phaenomen des Rechtspopulismus, in: Anachronia. Nr. 5. Oktober 1999. 154–165.
10. KISS, Endre, Nation und Nationalismus in der österreichischen Entwicklung. in: Die österreichische Nation. Herausgegeben von John Pattillo – Hess und Mario R. Smole. Wien 1997. (Löcker Verlag). 71–81.
11. KISS, Endre, Ein Versuch, den postsozialistischen Nationalismus zu interpretieren. in: Kollektive Identitaet in Krisen. Ethnizitaet in Region, Nation, Europa. Opladen, 1997. 194–205.
12. KISS, Endre, « Nation and Liberalism ». István Tisza's Etatic-Defensive Nationalism. in: E.K., Against New Metaphysics. Studies on Positive Metaphysics and Everday Consciousness. Cuxhaven-Dartford, 1996. 75–96.
13. KISS, Endre, A Typology of Nineteenth Century Concepts of Nationhood. in: East European Quarterly, XXX. No.1. Spring 1996. 47–62.
14. KISS, Endre, Notizen zum postsozialistischen Nationalismus. in: Geschichte und Gegenwart. 12. Jahrgang, März 1993. 43–52.
15. KISS, Endre, Apponyi Albert, az ideológus és politikus. in: Történelmi Szemle, 1986/1.1–35.
16. LEMBERG, Eugen, Ideologie und Gesellschaft. Eine Theorie der ideologischen Systeme, ihrer Struktur und Funktion. Stuttgart, Berlin, Köln, Mainz, 1971.
17. LICHTENBERGER, Henri, L'Allemagne Moderne. Son évolution. Paris, 1908.
18. POMIAN, Krzysztof, L'Europe et ses nations. Paris, 1990.
19. SCHWEDHELM, Karl (Hrsg), Propheten des Nationalismus. München, 1969.
20. STAGL, Justin, Volkskultur, Hochkultur, Nationalkultur. Typen der Integration kultureller Leistungen. In: Rudolf Flotzinger (Hg.), Fremdheit in der Moderne. Wien, 1999. 121–138.

21. SUGAR, Peter F., External and Domestic Roots of Eastern European Nationalism. in: Sugar, Peter F. and Lederer, John (eds), Nationalism in Eastern Europe. Seattle- London, 1969. 3–54.
22. WEBER, Max, Wirtschaft und Gesellschaft. Grundriss der verstehenden Soziologie. 5. Aufl. Tübingen, 1976.
23. WINKLER, Heinrich August (Hrsg), Nationalismus. Hanstein, 1978.
24. WUNDT, Wilhelm, Die Nationen und ihre Philosophie. Ein Kapitel zum Weltkrieg. Zweite Auflage. Leipzig, 1915.

## La Nouvelle Revue de Hongrie, foyer influant de la culture hongroise

La *Nouvelle Revue de Hongrie*, revue mensuelle publiée en français, a joué un rôle important dans la vie intellectuelle de l'entre-deux-guerres. Cette revue, foyer influant de la culture hongroise, s'est proposé, d'abord et surtout, de transmettre en Europe les principaux acquis de son pays. D'autre part, elle a largement contribué à la propagation des valeurs européennes en Hongrie.

La politique culturelle des périodes bethlenienne et klebelsbergienne – qui ont fait suite à la Première Guerre mondiale – a trouvé très important de faire connaître, à l'étranger, la culture hongroise ainsi que la situation politique et économique du pays. József Balogh, rédacteur de la *Nouvelle Revue de Hongrie*, en accord avec cette prise de position, affirme que la propagation des valeurs hongroises offre, pour le pays, une sorte d'autodéfense.

C'est dans ce contexte que la *Nouvelle Revue de Hongrie* débute en 1932, succédant à la *Revue de Hongrie* qui, pour sa part, paraît pour la première fois en 1908. Le soutien de la *Revue de Hongrie* est la *Société Littéraire Française* qui a souhaité resserrer les relations culturelles franco-hongroises, diminuant ainsi le poids des liens allemands, prédominants jusqu'alors. C'est le vicomte de Fontenay, ancien ambassadeur de France en Hongrie qui a fondé cette société en 1907, sous la présidence de M. Pál Kiss de Nemeskér. Cette société devait faire venir des conférenciers français à Budapest et dans les principales villes de Hongrie. Il y avait des cours gratuits de français pour les employés de commerce afin de développer les relations commerciales entre la Hongrie et la France. Sont également créées des bourses de voyage pour attirer quelques étudiants hongrois. En 1908, la *Revue de Hongrie* voit le jour. La revue mensuelle de la Société ne se limite pas à la présentation des événements marquants de la vie culturelle, économique et politique de la Hongrie, mais transmet aussi la culture française, avec la société qui y figure.

Le rédacteur de cette dernière est alors Vilmos Huszár. Le programme est le suivant: « La *Revue de Hongrie* est une revue hongroise rédigée en langue française. Elle publie des articles écrits par des hommes d'état, des hommes de lettres, des savants hongrois, et ayant trait à la Politique, à la Littérature, aux Sciences, aux Beaux-Arts, aux Finances, à l'Économie Sociale, à l'Histoire, etc. Elle accueille également les travaux de ce genre que lui adresseront des écrivains français et étrangers. Le but de la *Revue de Hongrie* est de s'occuper de toutes les questions qui, d'un point de vue général peuvent, en mettant en relief les choses de Hongrie, intéresser le lecteur étranger, et notamment français. La *Revue de Hongrie* est une tribune ouverte à tous, elle restera indépendante de toute influence de parti. La *Revue de Hongrie* est l'organe de la Société Littéraire Française de Budapest. » En 1931, la mort de M. Vilmos Huszár signifie la fin de cette revue.

József Balogh, pour réorganiser la *Revue de Hongrie*, en achète les droits à Mme veuve Huszár. La revue est publiée par la *Société de la Nouvelle Revue de Hongrie*. Cette société a été fondée en 1931 et a pris la succession de la *Revue de Hongrie*. Y est nommé président Albert Apponyi, coprésident István Bethlen, vice-président Ivan Praznovszky, ancien ministre à Paris et à Madrid. Le directeur de la rédaction est Pál Teleki, qui devient par la suite premier ministre. L'ancien ministre des finances, János Teleszky, a présidé le comité exécutif. La direction de la publication a été confiée à György Ottlik. Lorsqu'il a pris la direction du quotidien Pester Lloyd, en 1939, il a été remplacé par le Général baron Bertalan Láng. Après la mort du comte Apponyi, en 1933, le fauteuil présidentiel est resté vacant pendant plusieurs années, puis Pál Teleki a occupé ce poste jusqu'à l'élection, en 1938, du comte Móric Esterházy, conseiller intime impérial et royal, ancien président du Conseil. Sándor Eckhardt, professeur à l'Université de Budapest a été chargé de la vice-présidence et a démissionné en 1940. Depuis cette date, il est remplacé par Béla Zolnai, professeur à Szeged.

La rédaction de la *Nouvelle Revue de Hongrie* a partagé, dans un premier temps, celle de la *Magyar Szemle*, revue mensuelle de même type, en hongrois, pour s'en détacher en 1936. A ses débuts, le rédacteur en chef est György Ottlik, le rédacteur est Joseph Balogh qui, à partir de 1936, rédige la revue parallèlement à *Hungarian Quaterly*.

Le nom du rédacteur – une des figures intellectuelles les plus importantes – est peu connu aujourd'hui. Il a été une personne déterminante dans la vie intellectuelle de la Hongrie entre les deux guerres. Il a bien vu que la Hongrie ne peut pas être isolée des pays européens et qu'il faut chercher les contacts surtout avec la France et la Grande-Bretagne. Il a bien vu, comme István Bethlen et Kuno Klebelsberg, que le Traité de Trianon était dû au fait que la Hongrie était inconnue en Europe. Il a pensé que la principale tâche était de faire connaître la Hongrie pour réviser le Traité de Trianon. Son père a été professeur à l'école des rabbins et a enseigné la langue hongroise à la ploutocratie. Ses étudiants sont devenus plus tard les personnes les mieux placées dans la vie politique et économique de la Hongrie et ils ont ainsi aidé et protégé le fils de leur professeur.

Miklós Hubay, qui était son secrétaire, affirme dans son mémoire que Balogh fut un homme aussi universel que Széchenyi. László Passuth, rédacteur de la *Revue des revues* et qui a collaboré avec Balogh pendant dix ans, prononce des propos élogieux à son égard, en déclarant qu'il était le meilleur des rédacteurs de son époque.

Cette revue mensuelle qu'est la *Nouvelle Revue de Hongrie* est publiée durant une période de douze ans, de 1932 à 1944, pendant laquelle elle donne un tableau encyclopédique de son temps. Le principal but de la revue consiste à informer les cercles politiques français au sujet de la Hongrie. La revue sert les idées politiques d'István Bethlen, tout en veillant à apporter à la France les acquis de la culture hongroise. La base financière de ceux-ci est fournie

par le Ministère des Affaires Étrangères, ainsi que par les cercles proches de Bethlen.

Le rédacteur Balogh, pour informer ses lecteurs, rassemble toute une équipe de savants collaborateurs. Les membres du comité de rédaction (qui est celle également de *Magyar Szemle*) sont István Bethlen, Zoltán Gombocz, Gusztáv Gratz, Jenő Gyalókai, Ferenc Herczeg, Bálint Hóman, Benedek Jancsó, Béla Kenéz, Móricz Kornfeld, Gyula Kornis, Antal Lepold, Géza Magyarics, Elek Petrovics, László Ravasz, Gyula Szekfü. Après la séparation de la Revue d'avec la *Magyar Szemle*, d'autres noms célèbres apparaissent, ceux de Géza Birkás, János Hankiss, Gyula Illyés, Béla Zolnai, Lajos Vargyas. Cela dit, ce sont les personnalités les plus éminentes de la vie culturelle hongroise qui y font publier leurs écrits.

Le programme de *La Nouvelle Revue de Hongrie* se trouve sur la première page de la revue : « La Nouvelle Revue de Hongrie se voue à la noble tâche qu'indiquent son titre et la langue dans laquelle elle paraît : renseigner en français, dans une langue mondiale, tous ceux qui parlent et lisent cette langue, et en premier lieu ceux dont elle est la langue maternelle, sur l'évolution littéraire et artistique, ainsi que sur les problèmes économiques de la Hongrie, de la nation hongroise. La Nouvelle Revue de Hongrie se fera en outre un devoir spécial de refléter, miroir fidèle et consciencieux, la vie intellectuelle et les problèmes économiques, politiques et sociaux des voisins de la Hongrie, les autres pays du Danube. (...) En lisant la Nouvelle Revue de Hongrie vous êtes renseigné sur toutes les questions d'actualité en Hongrie et dans les pays du Danube, vous connaîtrez la littérature et l'art hongrois et vous saisissez les répercussions des grands problèmes mondiaux sur cette partie de l'Europe en écoutant les échos qui vous en reviendront par cette voie. (...) Pour connaître ses problèmes, il faut étudier ceux des autres. Lisez la Nouvelle Revue de Hongrie paraissant le premier de chaque mois. »

Pour ce qui est de la thématique de la Revue, il est à remarquer que chaque numéro contient une étude touchant à la problématique de l'économie et de la politique hongroises, tout en mettant en valeur tous les grands événements de la politique mondiale. Dans son article, János Győry démontre que dans les années qui suivent la 1<sup>ère</sup> Guerre mondiale, un nouveau type de revue est en train de naître, caractérisé par le syncrétisme de la politique et de la littérature, offrant ainsi une transition entre la revue et le quotidien. Même dans les revues les plus purement littéraires, les actualités socio-politiques de la Hongrie se font jour : l'*Occident* par exemple ne se propose à ses débuts que de la littérature, pour inclure ensuite les problèmes historiques et sociaux. *La Nouvelle Revue de Hongrie* appartient aussi à cette catégorie, où littérature, politique et économie se côtoient dans un heureux équilibre.

Les auteurs de ces articles sont des spécialistes connus et reconnus, tels István Bethlen, Gusztáv Gratz, Sándor Pethő. Nombre d'articles – rassemblés sous le titre de « *La Hongrie et l'Europe* » – traitent aussi bien les problèmes des minorités que ceux du prix du blé ou de la hausse de la bourse. C'est là

qu'on peut lire par exemple l'étude de Bethlen sur les minorités et celle de Tibor Eckhardt relative à la crise agricole.

Dans chaque numéro figure un article de presse, *Revue des Revues*, rédigé par László Passuth. Cette rubrique sert à créer, dans l'esprit du public français, une image de la Hongrie plus positive qu'elle ne l'est en réalité. Nous y trouvons également la rubrique *Chronique du mois* qui présente les actualités politiques, économiques, financières et culturelles du monde. A la fin de la Revue, figure la rubrique des « *Livres* », où se trouvent commentées les publications hongroises et européennes, publications où nous trouvons les nouveautés hongroises, européennes et même américaines.

La principale valeur de la Revue réside dans sa rubrique culturelle, ayant pour fonction d'exposer les plus beaux textes littéraires du patrimoine hongrois.

En douze ans d'articles le lecteur reçoit une image de la littérature hongroise à partir du XIV<sup>e</sup> siècle jusqu'à la période en question.

Balogh réunit autour de lui les meilleurs écrivains, savants et chercheurs et publie en français, dans chaque numéro, le récit d'un auteur contemporain. Il est intéressant de prendre comme exemple un homme de lettres pour voir comment il était représenté dans la revue.

Mihály Babits lui-même – qui connaît Balogh depuis des années – n'hésite pas à écrire pour la *Nouvelle Revue de Hongrie*, alors qu'il est, à cette époque-là, le rédacteur de l'*Occident*. Les premiers numéros contiennent déjà un bon nombre de ses poèmes, de ses études et de ses récits. Babits à son tour est présenté dans la *Nouvelle Revue de Hongrie* par Albert Gyergyai. Dans ce même numéro se trouve *Amor Sanctus*, oeuvre écrite sous l'inspiration de Balogh. Les numéros qui suivent ne manquent pas non plus de ses écrits. Le numéro de juin de l'année 1938 est consacré avant tout à la présentation de l'oeuvre de Babits. Sur la page de titre figure le sous-titre « *Hommage à Babits* ». Dans ce numéro, c'est Antal Szerb qui parle de Babits-poète, Gyula Illyés se consacre à Babits-romancier, Dezső Kerecsényi loue son travail de traducteur. L'étude préliminaire est de la plume de Denis de Rougemont; fasciné par Babits, il affirme que Babits est « le plus profondément magyar de sensibilité, et en même temps le plus européen par la culture. » Le même numéro livre encore deux écrits de Babits. Ce recueil trouve un accueil assez enthousiaste à l'étranger, aussi bien en France qu'en Belgique, ce dont témoigne une lettre de Balogh adressée à Babits.

Le dernier article, relatif à Babits, est un nécrologue écrit par F. Gachot. Balogh lui-même y manifeste son admiration, en faisant ses adieux à l'auteur : « Sans Babits, dit-il, il aurait été impossible de faire comprendre la Hongrie à l'Occident ».

Néanmoins, Babits n'est pas le seul collaborateur de la Revue: on y trouve, en traduction, les écrits du mouvement littéraire intitulé « *Nyugat* » ainsi que les écrivains et poètes de la première génération représentés dans la Revue : Endre Ady, Mihály Babits, Zsigmond Móricz, Margit Kaffka, Gyula Krúdy, Géza Laczkó, Árpád Tóth, Józsi Jenő Tersánszky. Les représentants

des deuxième et troisième générations de l'*Occident* y ont également leur place, comme Gyula Illyés, András Hevesi, Géza Ottlik, János Kodolányi, Sándor Márai, Akos Molnár, Lőrinc Szabó, Károly Pap. Chaque morceau littéraire est précédé d'un portrait d'écrivain : Ady y est vu par exemple par Babits, Kosztolányi par Aladár Schöpflin. Paraissent en français les écrits des meilleurs essayistes, ceux d'Antal Szerb, Gábor Halász, Endre Illés, Gyula Földessy, Aladár Schöpflin, István Sötér, László Cs. Szabó.

Il n'y a pas d'écrivain hongrois contemporain qui n'ait trouvé sa voix sur les pages de la Revue. Les représentants du conservatisme font également leur apparition : Ferenc Herceg, Zsolt Harsányi, Lajos Zilay, Mihály Földi. Nous rencontrons les noms des écrivains et des poètes de la religion. Il suffit de penser à László Mécs, József Nyíró, Ottokár Prohászka. Chaque étude, qu'elle parle du Moyen-Age ou de la littérature contemporaine, tâche d'accentuer le caractère européen du pays. Imre Révész, en publiant un article sur Albert Szenci Molnár – dont on commémore alors le 300<sup>e</sup> anniversaire de la mort –, affirme que le mérite de Szenci est d'avoir transposé en hongrois le patrimoine spirituel des protestants. On est redevable d'un pareil hommage à Bálint Balassi qui, selon Sándor Eckhardt, contribue à l'heureuse fusion de la force créatrice hongroise et des acquis de la poésie de la Renaissance européenne.

La Revue a soin de découvrir la littérature d'expression hongroise des minorités. Ce rôle appartient à Gyula Bisztay, soucieux de passer en revue les écrits venant de Slovaquie et de Yougoslavie. De nombreuses études traitent la Transylvanie.

L'art hongrois est également représenté dans la revue. Nous pouvons lire beaucoup d'articles sur l'architecture hongroise dont les auteurs sont les spécialistes les plus renommés de l'époque, tels que Virgil Bierbauer, Ernő Kállai, Géza Entz, Gyula Gosztonyi. Les articles suivent l'histoire de l'architecture hongroise. Avec l'époque romane, le lecteur fait la connaissance du cloître de Somogyvár, fondé par les franciscains, preuve éloquente des étroites relations interculturelles et spirituelles unissant la Hongrie et la France dès le XI<sup>e</sup> siècle. Les articles constatent que la culture hongroise a toujours entretenu d'étroites relations avec la civilisation européenne, mais elle transforme les grands courants européens selon leurs tempéraments et leurs aptitudes, elle y ajoute sa propre initiative et collabore ainsi activement à enrichir les trésors de la civilisation européenne. Les articles nous présentent également l'activité de nos architectes les plus connus : Ödön Lechner, Miklós Ybl, Béla Lajta, Frigyes Schulek.

La rubrique des beaux-arts est rédigée d'habitude par Zoltán Farkas qui dirige la même section dans l'*Occident*. F. Gachot, conseiller culturel à l'Ambassade de France et ardent défenseur des arts, y collabore aussi. Les spécialistes les plus renommés exposent leurs études : Dezső Dercsényi, István Genthon, Imre Oltványi-Artinger, Ervin Ybl. Ils présentent aux lecteurs les sculpteurs et les peintres hongrois. Parmi les sculpteurs, on peut citer Zoltán Székessy, György Zala, Zsigmond Kisfaludy Stróbl. L'image

présentée sur les peintres est très riche. Presque tous nos peintres célèbres sont présents : Ádám Mányoki, Bertalan Székely, Mihály Munkácsy, László Paál, Béla Czóbel, István Szőnyi pour n'en mentionner que quelques-uns. Cette rubrique est enrichie de précieuses illustrations. Les actualités de la vie artistique sont récentes dans la revue. Les expositions de l'art hongrois sont présentées aux lecteurs.

La richesse du folklore hongrois s'y révèle aussi, grâce aux articles des ethnographes hongrois les plus renommés : Sándor Bálint, István Györffy, Gyula Ortutay, Sándor Solymossy, Ákos Szendrey, Károly Viski. Les articles présentent les endroits pittoresques de la Hongrie, ses peuples et leurs modes de vie, les types des villages hongrois. On peut découvrir les coutumes populaires hongroises, les rites et les éléments païens dans la religion et dans les coutumes, la beauté des ornements hongroises. On nous présente les ballades et les contes populaires, ainsi que les danses hongroises, le csardás et le verbunk. Les articles soulignent le fait que les Hongrois constituent un peuple intéressant en Europe par leur originalité et par leur habileté à savoir unir les éléments de l'Orient à ceux de l'Occident.

La musique a également sa place : les articles sur la musique hongroise, sur la musique tzigane, sur les œuvres des grands compositeurs – Liszt Ferenc, Bartók Béla, Kodály Zoltán – sont tous réunis dans la Revue.

L'attention de la Revue est dirigée avant tout vers la France, étant donné qu'une couche importante du public hongrois s'intéresse aux événements qui s'y passent. Le rédacteur lui-même favorise cette orientation française, en reconnaissant la très grande puissance – politique, économique et intellectuelle – de Paris.

Sándor Eckhardt et János Hankiss se consacrent, dans de nombreux articles, à l'examen de la littérature et de l'esprit français, cherchant à révéler l'influence que ceux-ci exercent en Hongrie. Ils passent également en revue les relations franco-hongroises – considérées sur le plan de la culture, de l'économie et de la politique –, sans oublier d'analyser le Traité de Trianon.

Toutefois, ce n'est pas seulement la France qui se situe au centre de cet enthousiasme : on s'intéresse également à l'Italie, à l'Allemagne, à l'Autriche, voire à l'ensemble de l'espace européen.

La Revue offre un forum d'expression pour les diplomates, les journalistes et les hommes politiques étrangers et, de façon générale, pour tous ceux qui s'engagent dans la transmission de l'esprit européen en Hongrie.

La réception de la *Nouvelle Revue de Hongrie* était bonne, il y avait plusieurs comptes rendus parus dans les journaux et revues partout en Europe. La publication dans la revue de lettres de lecteurs confirme le fait que cette revue a été lue. En France plusieurs institutions conservent des collections de la *Nouvelle Revue de Hongrie* ce qui prouve qu'il y avait un intérêt pour cette revue.

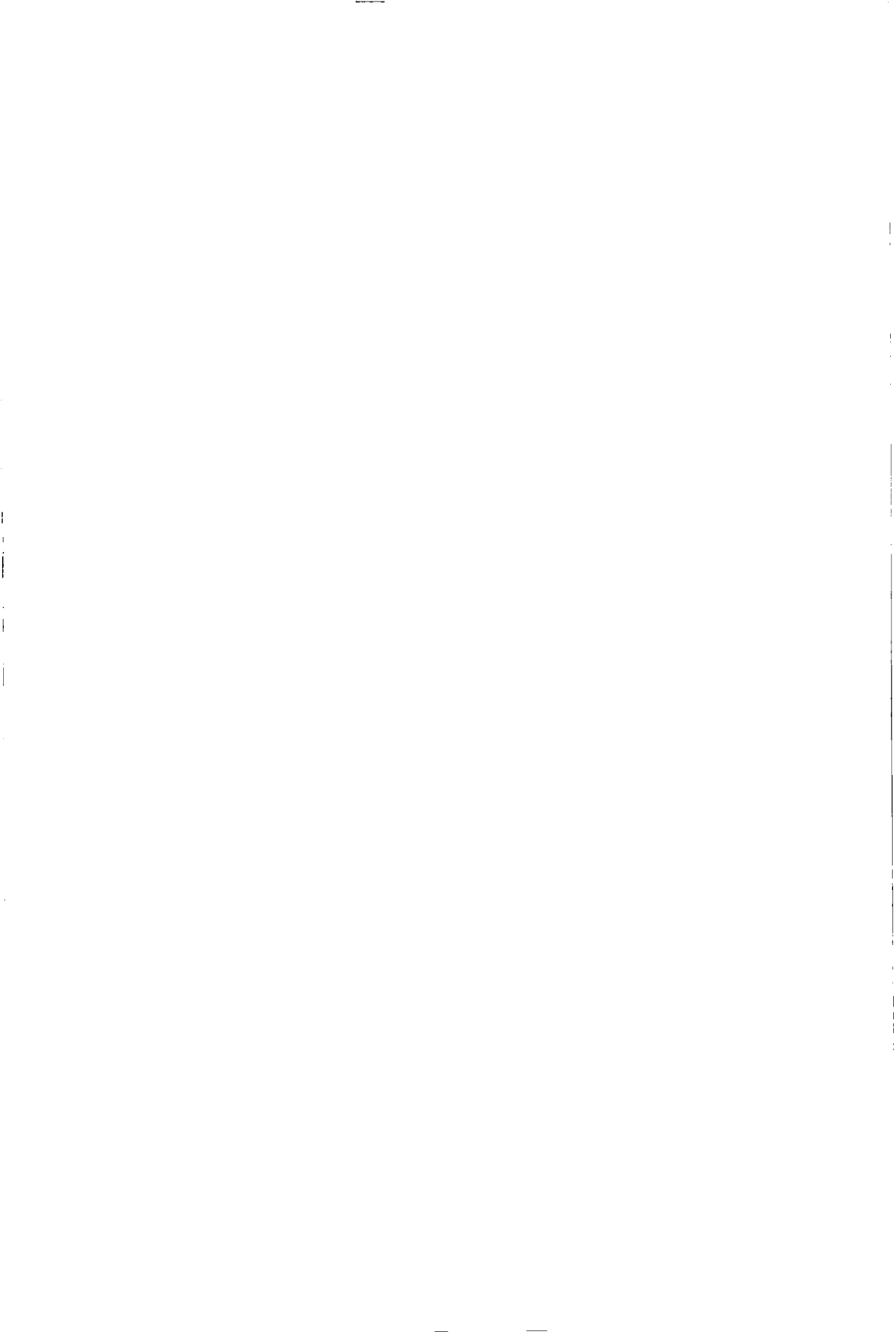
La *Nouvelle Revue de Hongrie* revêt un aspect tout particulier lorsque la puissance allemande se renforce en Hongrie : s'opposant aux Allemands, elle

constitue la base d'une contre-politique. Le rédacteur Balogh paie de sa vie pour avoir entrepris cette tâche.

En effet, après l'occupation allemande, la Revue est mise à l'index : le dernier numéro est publié par Miklós Hubay. József Balogh était contraint de se cacher, mais il a été pris par les Allemands qui, après l'avoir envoyé dans un camp de travail, ont fini par l'exécuter.

En 1942, Béla Zolnai a jeté un coup d'oeil rétrospectif sur les dix dernières années de la *Nouvelle Revue de Hongrie*. Dans son article, il a apprécié le but de cette revue, qui était de rechercher les traces de l'influence et de la présence de la culture hongroise millénaire en France, afin d'établir combien d'impulsions riches la Hongrie doit à l'esprit français. La *Nouvelle Revue de Hongrie* s'est mise dès le début au service du rapprochement intellectuel et de la bonne entente franco-hongrois. Elle a suivi attentivement les recherches relatives aux rapports entre la Hongrie et l'Europe et s'en est fait l'écho. Elle a fait des efforts pour faire connaître à l'élite française, ou parlant français, les problèmes politiques, économiques, juridiques et agricoles. Elle a fait découvrir les aspects de la vie religieuse, sociale et scientifique hongroise qu'il est un devoir européen de connaître et qui reflètent l'esprit européen.

Le chef-d'oeuvre de Balogh – les volumes de la *Nouvelle Revue de Hongrie* – prouve que la Revue mérite une place privilégiée dans notre histoire de la culture et de la presse. La *Nouvelle Revue de Hongrie* est à considérer comme le miroir de l'âme hongroise, âme porteuse de l'esprit européen.



## Le Chemin de fer des pionniers hongrois(*Úttörővasút*)

L'Union des Pionniers Hongrois est un mouvement composé d'enfants "volontaires" âgés de 6 à 14 ans. Les « 12 points » des pionniers qui ont été modifiés plusieurs fois dans l'histoire du mouvement, en résumant l'idéal éducatif et idéologique. Par exemple : « 2. Le pionnier aime sa patrie, son peuple, il combat et travaille pour cela... 6. Le pionnier est prêt à aider les autres... 9. Le pionnier se soumet à l'intérêt public... »<sup>1</sup>

Son histoire remonte à 1919 où pendant la République des Conseils, quarante unités de jeunes pionniers ont été formées en Hongrie.

En 1922, les émigrés politiques communistes hongrois en Union Soviétique ont créé une organisation de pionniers pour leurs enfants. Puis pendant les années trente, il y eut en Hongrie plusieurs tentatives de la part des ouvriers communistes et de gauche visant à former des cellules de pionniers pour leurs enfants.

Après la deuxième guerre mondiale ce mouvement est dirigé par le Parti Communiste Hongrois (MKP), et placé sous la responsabilité des Jeunesses Communistes. Dès mars 1945 un mouvement d'enfants portant le nom d' « Association Nationale des Amis des Enfants » (Gyermekbarátok Országos Egyesülete) est lancé à l'initiative du Parti Communiste.<sup>2</sup> Cette association prend le nom de Mouvement des Pionniers en octobre 1945. Sa première grande manifestation se déroule le 2 juin 1946 à Budapest (Városliget) au cours d'une journée organisée pour la jeunesse. Le 2 juin sera désormais la date anniversaire de la création du mouvement des pionniers.

Les premières unités sont fondées dans les foyers des usines, puis après l'automne 1947, l'organisation continue à se développer dans les écoles primaires. A la suite de la nationalisation des écoles en juin 1948, et de la dissolution du mouvement des Scouts hongrois, une partie des scouts s'est ralliée aux pionniers. Le Mouvement des Pionniers Hongrois devient alors la seule organisation existante pour les enfants.

Dans les années cinquante, l'autonomie du mouvement diminue, l'esprit de liberté est remplacé par l'esprit de discipline et d'assiduité (« Travail mieux » est une des maximes).

En février 1957, le mouvement est réorganisé et prend le nom de l'Union des Pionniers Hongrois. L'objet affirmé de son travail sera l'esprit d'initiative des enfants, la bonne utilisation de leur temps libre. A partir des années soixante apparaissent les concours sportifs, culturels et techniques, un système de formation pour les enfants et pour les adultes qui les encadrent.

---

<sup>1</sup> Numéro spécial de la revue *História*, 1997/5 : *L'enfant dans l'Histoire*.

<sup>2</sup> Záhonyi, Ede, *A magyar úttörőmozgalom rövid áttekintése 1919–1979, Úttörővezető*, 1980/7–8.

L'opinion des écoliers sur leur vie sociale est écoutée et examinée au cours des parlements des pionniers organisés tous les deux ans dans les différentes villes du pays à partir de 1966.

Après la deuxième guerre mondiale, la question de la jeunesse figure en bonne place dans le programme des partis de gauche. D'après le modèle soviétique, le Parti Communiste souhaite offrir aux pionniers d'une part « une république des pionniers » (úttörőköztársaság), c'est à dire un grand camp central, et d'autre part un chemin de fer des pionniers (úttörővasút) qui devait desservir ce camp.

En février 1948 le projet est accepté. On choisit Csillebérc sur les collines de Buda pour l'emplacement du camp et le chemin de fer. La résidence royale de Gödöllő et l'île Marguerite avaient également été proposées pour ce projet.<sup>3</sup> Le trajet du chemin de fer est retenu le 1er avril 1948 par le Ministère des Transports. La Société Nationale des Chemins de Fer Hongrois (MÁV) est partenaire et devra souscrire aux conditions suivantes : le chemin de fer des pionniers circulera entre le terminus du chemin de fer à crémaillère (Széchenyi-hegy) et Hűvösvölgy ; les travaux seront réalisés en trois étapes ; la somme disponible s'élève à 3,2 millions de forints ; 250 personnes travailleront en permanence sur le chantier, quelques centaines de volontaires pendant le week-end et les jours fériés ; le terrain (30 arpents) doit être acheté à la Ville de Budapest qui en est la propriétaire ; le chantier doit être terminé à la fin du mois de juillet 1948.

Ce chemin de fer aura pour spécificité que ce sont des pionniers, des enfants de 12 à 14 ans qui en assureront le service (aiguilleur, contrôleur, caissier, télégraphiste, etc...).

### La construction<sup>4</sup>

Les travaux commencent le 11 avril 1948 sur la colline de Széchenyi. Dans la construction de la première étape, 800 ouvriers aidés par des élèves volontaires ont travaillé 1 million d'heures. La longueur de la première partie est de 3 kilomètres, entre les stations de *Széchenyi-hegy* et *Előre* (« En avant »), desservant les stations *Normafa* et *Úttörőköztársaság*. Les travaux sont difficiles, il faut construire un chemin de fer de montagne à 450 mètres d'altitude dans une vieille forêt pleine de rochers, et en contournant des arbres centenaires. Cette première partie est inaugurée le 31 juillet 1948 en présence de Lajos Dinnyés, premier ministre, Mátyás Rákosi, vice-premier ministre, Ernő Gerő, ministre des transports, György Csanádi, président de la MÁV. Après la fête d'inauguration, les pionniers-cheminots habillés en vrais cheminots ont fièrement chanté :

---

<sup>3</sup> Frisnyák, Zsuzsa, *Úttörővasút a Széchenyi-hegyen*, História, 1997/5-6.

<sup>4</sup> *40 éves az úttörővasút*, MÁV Vezérigazgatóság, 1988.

« *Megy a gőzös, megy a gőzös Csillebércre  
Csillebérci, csillebérci zöld mezőkre,  
Elöl ül az építője,  
Gerő pajtás, az úttörők kedvelője.* »<sup>5</sup>

Le deuxième tronçon, 3,6 km, desservant les stations *János-hegy* et *Ságvárliget* est terminée le 29 juin 1949. Le troisième, avec les stations *Hárshegy* et *Hűvösvölgy*, est inaugurée le 20 août 1950. Le trajet total de ce chemin de fer est de 11,7 km. Le centre de commande est installé dans la station *Hűvösvölgy*. En 1948 trois trains circulent sur les collines, mais très rapidement il faut mettre en service d'autres locomotives et d'autres wagons. Le fournisseur principal de matériel roulant du chemin de fer est l'usine GANZ. Aujourd'hui le Chemin de fer des pionniers possède 24 wagons dont 16 sont des wagons fermés, et trois trains de marchandises.

### **Le service**

Selon l'idéologie officielle, le chemin de fer fait partie de l'éducation socialiste. Les enfants sont choisis d'après leur bulletin scolaire ; les mauvais élèves sont exclus de cette aventure. Les élèves venus de Budapest et de ses environs (96 % des enfants scolarisés en Hongrie étaient pionniers) pour travailler au chemin de fer, ont été formés pendant quatre mois. Ils ont bénéficié d'une formation de cheminots et de postiers. Après avoir passé leur examen, ils ont pu commencer leur service. Leur formation continue est encore assurée après l'examen terminal. Les pionniers-cheminots avaient une chorale, un orchestre, une troupe de théâtre et ils passaient des vacances ensemble dans les camps d'été.

Les pionniers commencent leur service le matin à 7 heures 30. Après quelques informations, instructions, et les cérémonies (mettre l'uniforme, hisser et saluer le drapeau), ils prennent leur poste à 9 heures et terminent le service à 16 heures. Ensuite ils empruntent le dernier train pour *Hűvösvölgy*, et doivent dresser leur rapport journalier. Ils dînent et discutent ensemble jusqu'à 19 heures. Les cheminots-pionniers prennent leur service tous les 15 jours, en manquant l'école. Leur absence est légale et autorisée. Les enfants reçoivent quatre repas par jour.

Le responsable de ce chemin de fer est la MÁV (Société Nationale des Chemins de Fer Hongrois), les enfants assurent leur service sous la responsabilité des adultes. Ainsi, le chemin de fer des pionniers dépend de la MÁV et non pas de l'Union des Pionniers.

Son succès n'est pas lié à l'idéologie communiste. La véritable importance a été que plusieurs centaines d'élèves ont connu le travail réel, la

---

<sup>5</sup> « Le train à vapeur va à Csillebérc, vers les champs verts de Csillebérc. Son constructeur, le camarade Gerő, le grand ami des pionniers, est assis à l'avant. »

responsabilité, la gestion des conflits. Plusieurs d'entre eux y ont ressenti la vocation de cheminot.

Les trains circulent encore aujourd'hui sur les collines de Buda dans une magnifique forêt, non loin du centre de la capitale hongroise. Le chemin de fer des pionniers porte aujourd'hui le nom de « Chemin de fer des Enfants ». Mais l'organisation de son service demeure identique.

## Les procédés de la formation du vocabulaire de l'argot hongrois

Le hongrois, langue agglutinante non indo-européenne, étant bien différent du français du point de vue de sa structure grammaticale, la comparaison des procédés argotiques qui servent à la formation de langages spéciaux de ce type en français et en hongrois pourrait nous permettre de poser certaines questions relatives à l'universalité des argots.

Dans le présent article, nous essaierons de présenter brièvement les procédés essentiels - tels les emprunts, les substitutions de sens et de forme - de la formation du vocabulaire non conventionnel<sup>1</sup> hongrois en les comparant aux procédés équivalents de l'argot français, et nous pensons que cette présentation schématique, faisant partie de la préparation d'une étude comparée plus complète, sera un argument en faveur de la thèse selon laquelle l'existence et les caractéristiques des argots dépendent essentiellement non pas des spécificités de la langue parlée dans un pays donné, mais plutôt du niveau du développement socio-historique ou des conditions, ainsi que des situations, favorisant la naissance et l'emploi des argots.

Par *argot* on entend traditionnellement le langage secret des malfaiteurs. Par extension, le terme s'emploie également pour toute une série de langages spéciaux (par ex., argots des marchands ambulants, de l'armée, etc.),<sup>2</sup> alors que selon une définition plus moderne, l'argot est une langue spéciale, munie d'un vocabulaire parasite et employée par les membres de groupes socio-professionnels plus ou moins clos, par laquelle l'individu exprime et affirme son appartenance au groupe et se distingue des autres, des non initiés.<sup>3</sup>

« L'argot chez nous est sans aucun doute beaucoup plus éloigné de la mentalité du peuple hongrois qu'il ne l'est de la mentalité du peuple français, »<sup>4</sup> écrivit dans les années 30 Géza Bárczi, éminent linguiste hongrois, dans une étude qui resterait longtemps l'analyse la plus complète de l'argot hongrois. Et les Hongrois, même si leur langage quotidien est pénétré de termes d'origine argotique, sembleraient en effet moins conscients et moins "fiers" de leur argot que les Français. De leur argot, qu'on appelle souvent,

---

<sup>1</sup> Ce terme employé dans CELLARD-REY 1991 me paraît d'autant plus utile que même si *argot*, *langue populaire* et *familière* sont des catégories bien distinctes, dans le cas des mots concrets, il est souvent difficile, voire inutile, de trancher s'il s'agit, par exemple, encore d'argot commun, ou plutôt de langue familière.

<sup>2</sup> Cf. DAUZAT 1956, p. 5.

<sup>3</sup> Cf. GUIRAUD 1956, p. 97.

<sup>4</sup> BÁRCZI 1980, p. 246. Traduit par l'auteur. Quant à la place occupée par l'argot au sein de la culture française, cf., par exemple, GOUDAILLIER 1991.

par des mots empruntés à l'anglais ou au français, *szleng* ou *argó*. Les linguistes utilisent volontiers les termes *tolvajnyelv* (langage des voleurs) ou *diáknyelv/iffjúsági nyelv* (langage des étudiants/langage des jeunes), alors que les vieux noms argotiques du langage de la pègre (par ex., *link hadova* = langage faux, *jassznyelv* = langue des voyous) ne persistent que dans les dictionnaires – ce qui n'exclue pas, compte tenu de la nature secrète des argots des malfaiteurs, la possibilité de l'existence d'autres noms plus récents.

La première mention écrite d'un langage secret des malfaiteurs en Hongrie date de 1536 quand M. Oláh, archevêque d'Esztergom, signale l'existence de la « *lingua caecorum* » des gueux de Simánd, mais n'en donne malheureusement aucun exemple. Les premières listes de vocabulaire argotique qui nous soient restées ne furent rédigées qu'en 1775–1782 et contiennent des mots secrets utilisés par des voleurs qui “travaillaient” dans des foires.<sup>5</sup> Ainsi, les premiers documents écrits sont – comme en France – constitués de traces d'argots secrets des malfaiteurs au sens classique du terme, mais il est fort probable que des argots plutôt ludiques et conniventiels que cryptiques existèrent aussi bien avant le XX<sup>e</sup> siècle.

Plus de la moitié des éléments lexicaux de la liste dite de Jablonczay, datée de 1782, sont encore d'origine hongroise: ceci mérite d'être mentionné étant donné que c'est essentiellement par le rôle très important des emprunts dans la formation de son vocabulaire que l'argot hongrois diffère de l'argot français. « En fait l'argotier, autant que le peuple, n'emprunte pas, »<sup>6</sup> écrit P. Guiraud dans *L'argot*, même si, bien sûr, il ne nie pas complètement le rôle de l'emprunt en tant que procédé argotique. Selon lui, à l'emprunt aux langues étrangères, l'argotier préfère l'emprunt aux dialectes indigènes. Albert Dauzat, au contraire, souligne l'importance de la coexistence de plusieurs langues quant à la formation de vocabulaires de type argotique,<sup>7</sup> et nous n'avons peut-être pas tort de supposer que les emprunts aux langues étrangères contribuent davantage à la création du vocabulaire des argots français que Pierre Guiraud ne le pensait. Il est clair cependant que l'emprunt aux langues étrangères a occupé, d'un point de vue historique, une place plus importante parmi les procédés argotiques en hongrois qu'en français.

Selon Bárczi qui examina le dictionnaire de Jenő et Vető publié en 1900, seulement 25 % du vocabulaire de l'argot hongrois du début du XX<sup>e</sup> siècle était d'origine hongroise.<sup>8</sup> Ceci s'explique par le fait que lorsque l'activité de la pègre commença à se concentrer, au siècle dernier, dans la capitale hongroise (Buda et Pest, plus tard Budapest), la première langue de la ville était non pas le hongrois, mais l'allemand, ainsi, l'argot budapestois de l'époque correspondait essentiellement à l'argot allemand, plus particulièrement à une de ses formes, au *rotwelsch*. Dans le courant du XIX<sup>e</sup>

---

<sup>5</sup> Cf. Kis 1997, p. 276–281.

<sup>6</sup> GUIRAUD 1956, p. 88.

<sup>7</sup> DAUZAT 1956, p. 16.

<sup>8</sup> Cf. BÁRCZI 1980, p. 254.

siècle, Budapest devint progressivement hungarophone; en 1900, on peut donc parler à juste titre d'argot hongrois, néanmoins, même dans les années 30, seulement 30 à 35 % du vocabulaire de ce dernier était, selon Bárczi, d'origine hongroise.<sup>9</sup>

Pour terminer cet aperçu historique, il faut ajouter encore que dans le courant du XX<sup>e</sup> siècle, on assiste, en Hongrie aussi, à la formation d'un nouveau type d'argot qui pénètre le langage quotidien, comparable à celui baptisé « argot commun » par Denise François-Geiger.<sup>10</sup> « Encore faut-il noter qu'une autre sorte d'argot – un argot généralisé, ou tout au moins, fort peu compartimenté – se rencontre dans certaines communautés linguistiques, par exemple aux U.S.A., et tend à se développer dans les communautés qui, comme la France, ont connu des micro-argots cryptiques. »

L'argot est en effet une “doublure”<sup>11</sup> du vocabulaire usuel : l'argotier remplace un certain nombre d'éléments lexicaux courants par des mots secrets ou, tout au moins, de connivence. Les procédés essentiels qui assurent la formation de ce vocabulaire spécial sont l'emprunt, la substitution de forme et la substitution de sens.

Dans *Les argots, caractères, évolution, influence*, Albert Dauzat souligne le fait que les régions où se fait sentir l'influence des langues étrangères sont des terrains particulièrement propices à la formation de langages argotiques, et non seulement par la possibilité de leur emprunter des mots, mais aussi par le fait que la connaissance de langues étrangères brise l'union qui attache le mot à l'idée et fournit de nouveaux procédés d'altération.<sup>12</sup> En ce qui concerne les argots hongrois, ce sont l'allemand, le yiddish / hébreu et le romani qui ont le plus contribué à la création de leur vocabulaire. Il est important de noter ici que – surtout dans le cas des mots d'origine allemande et yiddish / hébraïque – il s'agit d'emprunts de vieille date, l'allemand, autrefois la seconde langue du pays, étant réduit au rôle de langue étrangère et l'emploi du yiddish étant depuis longtemps devenu extrêmement rare.

Les mots empruntés à l'allemand proviennent soit de l'allemand usuel – ceux-ci n'avaient donc rien d'argotique en allemand –, soit de l'argot allemand, le *rotwelsch*.<sup>13</sup> Pour ne citer que quelques exemples, *sicher* signifiant ‘sûr’ en allemand usuel s'utilise couramment en argot commun hongrois avec le même sens, mais avec une orthographe modifiée (*ziher*), le verbe *blitzen* / *abblitzen* est à l'origine du verbe hongrois *bliccelni* ayant le sens de ‘ne pas faire son devoir’, mais qui voulait dire originellement ‘partir très vite, comme un éclair (en allemand *Blitz* signifie ‘éclair’), par ex. d'un restaurant, sans avoir payé’. Parfois, les mots allemands ont été repris par l'argot hongrois

<sup>9</sup> Cf. BÁRCZI 1980, p. 254–261 et SZABÓ 1988.

<sup>10</sup> FRANÇOIS-GEIGER 1989, p. 27.

<sup>11</sup> FRANÇOIS-GEIGER 1989, p. 54.

<sup>12</sup> DAUZAT 1956, p. 18.

<sup>13</sup> Pour les étymologies des emprunts, voir BÁRCZI 1980, p. 257–260.

avec un sens quelque peu modifié: *Ritter* (en allemand 'chevalier') s'utilise pour un individu qui se donne de grands airs. En ce qui concerne les mots empruntés au rotwelsch, Bárczi cite par exemple le mot *link* voulant dire 'faux' qui signifie plutôt de nos jours 'incertain, inconsistant, peu fiable'.

Les mots d'origine yiddish / hébraïque sont inférieurs en nombre à ceux d'origine allemande, néanmoins, ils ont considérablement contribué à la formation du vocabulaire de l'argot hongrois. Pour ne donner que quelques exemples, *meló* qui signifie 'travail' en argot commun hongrois vient de *meloche*, *haver* (copain) de l'araméen *chaber*, ou *kajak* (force) de *kajah*. D'ailleurs, ce dernier a donné naissance à l'adjectif *kajakos* (fort), dont la popularité s'explique sans doute en partie par l'attraction homonymique de *kajakos* qui signifie en hongrois 'kayakiste', ces derniers étant considérés comme des individus bien 'costauds'.

Le rôle joué par le romani est d'autant plus intéressant que la langue des Tsiganes sert de lien entre les argots hongrois et français. Le romani a été une des sources les plus riches de l'argot hongrois, et, de nos jours, non seulement le langage des malfaiteurs, mais aussi l'argot commun recèle un grand nombre d'éléments lexicaux d'origine tsigane. Même si, dans le cas de l'argot français, les mots venus du romani sont beaucoup moins fréquents, ils semblent occuper une place plus importante qu'on ne croirait parmi les emprunts que les argotiers francophones ont faits à des langues étrangères. Et c'est grâce à l'influence de cette langue étant à la fois la langue d'un peuple et un langage secret si certains mots argotiques hongrois et français sont semblables voire identiques. *Chourav(er)* et *chourer*, verbes très fréquents en argot français, correspondent à *csórni* en argot hongrois, ces formes étant issues du romani *tchorav* (voler); en français, *mettre les adjas* (partir), terme bien connu de l'argot classique de la pègre, vient du romani *dja* (va). Le même verbe existe en argot hongrois sous la forme de *dzsalni*. Le mot *manouche* signifie en français, comme en romani, un individu tsigane (et également la langue des Tsiganes). En hongrois, peut-être à cause des contacts plus fréquents entre Hongrois et Tsiganes, le même mot (*manusz*) prend un sens plus généralisé qui correspond plus ou moins à celui de *type* en français. On peut faire la même remarque à propos de *gadji* (*gádzsi* suivant l'orthographe hongroise) : la signification du mot en argot français est plus proche de son sens en romani (femme non tsigane), alors qu'en hongrois, il signifie simplement 'fille'. Pour terminer l'énumération par un mot qui a le même sens et – pratiquement – la même forme orthographique dans les argots des deux langues, nous pouvons citer en exemple *lové / lóvé* (argent, souvent au pluriel en français) en ajoutant néanmoins que l'emploi de ce mot est de loin plus généralisé en hongrois qu'en français.<sup>14</sup>

Dans le lexique argotique hongrois, on peut également retrouver des mots empruntés à des langues – par ex. des langues slaves – autres que celles mentionnées plus haut, mais c'est l'influence de ces dernières, surtout de

---

<sup>14</sup> Cf. les entrées correspondantes de COLIN-MEVEL 1990.

l'allemand et du romani, qui a le plus marqué l'argot magyar. Il n'y a que très peu de mots venus du français: Bárczi cite *resti*, de 'restaurant', qui n'a cependant plus rien d'argotique dans le langage courant de nos jours. En ce qui concerne les tendances actuelles, il faut noter, comme dans beaucoup d'autres pays encore, l'influence accrue de l'anglais, par exemple, dans le cas des noms de drogues, ou parmi les mots de connivence des jeunes.<sup>15</sup>

On regroupe d'habitude les procédés les plus productifs de la formation du vocabulaire argotique sous le nom de substitution de sens et de substitution de forme.<sup>16</sup>

Dans le cas des substitutions de sens, la forme du mot usuel qui sert de point de départ n'est pas altérée: le signifiant étant resté le même, nous avons apparemment affaire à un mot standard; pourtant, grâce à un 'glissement de sens',<sup>17</sup> le signifié ne correspond plus à ce que le mot en question dénote d'habitude dans le langage courant. Pour donner un exemple français, *andouille* en français argotique ne désigne plus une sorte de charcuterie, mais – par un glissement de sens motivé par une analogie de nature – un individu stupide, niais, alors que le sens originel ne disparaît pas complètement, mais reste toujours là et assure l'expressivité de la métaphore.

Les métaphores, c'est-à-dire, des comparaisons immédiates sans mot du type "comme", constituent un procédé particulièrement fréquent dans les argots français comme dans les argots hongrois. En français, dans l'argot de la prostitution, *cadeau* est la somme d'argent que le client doit à la prostituée, tandis qu'en hongrois, l'équivalent de 'cadeau' (*ajándék*) signifie une maladie vénérienne donnée en cadeau par la 'fille' à son client. *Nyakkendő* (cravate) est la corde du pendu dans l'argot du milieu, *köcsög* (pot) veut dire 'homosexuel passif', *léc* (latte) s'utilise pour 'jambes', alors que *dohány* (tabac) constitue une manière non conventionnelle très répandue de désigner l'argent, ce qui pourrait s'expliquer soit par l'analogie de la forme (c'est-à-dire, la ressemblance entre la feuille de tabac et les billets), soit par le fait que le tabac a été considéré autrefois comme une valeur sûre. Parfois, les images sont bien pittoresques: *tetűhinta* (balançoire aux poux) signifie, par exemple, les cheveux. Même si, bien sûr, les deux langues n'expriment souvent pas les êtres et les objets à désigner de la même façon, des solutions analogues sont faciles à trouver en français (pensons à *étagère* à *mégots* pour oreille).

Pour continuer notre énumération des procédés de substitution de sens, l'argot hongrois se sert également de la métonymie pour enrichir son lexique: *jó bőr* (mot à mot 'bonne peau') signifie une jolie femme, la partie (peau) étant utilisée pour le tout, ou bien *gumi* (caoutchouc) – c'est-à-dire, la matière – s'utilise à la place de 'préservatif masculin'.

---

<sup>15</sup> À ce sujet, cf. SZABÓ 2002, p. 125–126.

<sup>16</sup> Cf. par exemple GUIRAUD 1956, p. 54–76.

<sup>17</sup> FRANÇOIS–GEIGER 1989, p.37–38.

Dans *L'argot*, Pierre Guiraud distingue également la catégorie des épithètes de nature :<sup>18</sup> ainsi, en argot français, le juge a été désigné comme *curieux*, ou la jupe a été exprimée comme *moulante*. Ce procédé est aussi fréquent dans l'argot hongrois. Pour ne citer que quelques exemples, *döfő* (piquant) signifie 'couteau', *ketyegő* (faisant tic-tac, l'équivalent du français 'tocante') 'montre' ou 'cœur', alors que *surránó* (du verbe *surranni* = 'se glisser') est le nom argotique d'une sorte de chaussures militaires particulièrement lourdes.

Au contraire du jargon, le sens des mots d'argot est souvent vague (le côté expressif, la valeur connventielle ou cryptique étant souvent ressentis comme plus importants que le sens exact), ce qui explique l'existence de ce qu'on appelle séries synonymiques. Il suffit de penser aux noms de fruits pouvant désigner la tête en français, tandis que dans l'argot hongrois, par exemple, les différents noms de volaille renvoient non pas à la police, mais aux femmes : à partir du moment que *tyúk* (poule) signifie 'femme', les mots hongrois pour 'poussin', 'oie', 'dinde', etc., seront susceptibles de prendre la même signification avec des connotations quelque peu différentes.

L'attrance homonymique/paronymique contribue également à la formation du vocabulaire argotique. En ce qui concerne son rôle dans le cas de l'argot hongrois, j'ai déjà mentionné l'adjectif *kajakos*, emprunté au yiddish, dont la popularité s'explique sans doute par le fait que son homonyme signifiant 'kayakiste' a rendu sa signification plus explicite. Par métaphore, *oboa* (hautbois) a pris le sens de mésaventure dans l'argot hongrois (par analogie de forme, cet instrument à vent faisait allusion au membre viril; inviter quelqu'un – plus particulièrement un homme – à prendre le membre d'un cheval ou d'un autre homme dans la bouche est un insulte en hongrois, d'où le sens de mésaventure). Le mot a été tronqué et resuffixé par la suite, devenant ainsi *obi*. A l'époque du succès de *La guerre des étoiles*, par attrance paronymique du nom d'un des principaux caractères, *Obi-van Kenobi*, *obi* a donné *obi-van*, puis, sous l'influence d'un nom anglo-irlandais bien connu, *O'Brien*, il est devenu *obrájen* (à prononcer à peu près de la même manière que le nom que nous venons de citer). C'est à cause de l'attrance paronymique de la marque de chocolat *Kinder* que *skinhead* a donné *szkinder*, et c'est sans doute dû à la ressemblance formelle entre *homoszexuális* (homosexuel) et *homokos* (sableux) si ce dernier a pu remplacer l'autre en argot commun hongrois.

Pour terminer l'énumération – qui est loin d'être complète – des procédés de substitution de sens, il faut attirer l'attention sur l'importance des préverbes en hongrois qui jouent également un rôle important en ce qui concerne la formation de mots d'argot. Ajouté au verbe, le préverbe hongrois peut conférer non seulement un aspect généralement perfectif à ce dernier, mais, bien souvent, il en modifie aussi le sens. Ces préverbes expriment d'habitude

---

<sup>18</sup> GUIRAUD 1956, p. 54–55.

des directions : *fel* (vers le haut) + *menni* (aller) = 'monter'. Néanmoins, il arrive souvent que le nouveau sens soit tout à fait différent du sens originellement attribué au préverbe et au verbe. Il s'agit d'un des procédés conventionnels les plus courants en hongrois, qui est également fort productif en argot. Il ne nous est pas donné ici d'analyser ce phénomène, qui mériterait beaucoup plus d'attention, plus en détail, ainsi, nous ne donnerons que quelques exemples : *át* (à travers) + *verni* (battre), c'est-à-dire, *átverni* signifie 'tromper' en argot hongrois, *le* (vers le bas) + *nyúl* (allonger le bras) égalent 'voler'. Le seul mot tabou *baszni* ('faire l'amour', en plus fort), accompagné de toute une série de préverbes, peut prendre une vingtaine de différents sens argotiques.

On trouve également des onomatopées dans le lexique argotique: en hongrois *nyinyi* est le bruit qu'on associe généralement à un lit qui grince, ce qui explique l'existence éphémère du verbe *nyinyizni* (faire 'nyinyi!) qui signifiait 'faire l'amour'.

Dans le cas des substitutions de forme, c'est le signifiant qui devient plus ou moins opaque grâce à un procédé de transformation, tandis que le signifié n'est pas – ou n'est que légèrement – altéré. En argot français, 'allocation' devient *alloc* par simple troncation, 'chômage' donne *chômdu* par troncation plus resuffixation, alors que 'femme' ou 'cher' sont transformés respectivement en *meuf* et *lerche* par codage systématique. L'argot hongrois préfère la troncation + resuffixation à la simple troncation; l'apocope, donc la suppression de son(s) ou de syllabe(s) à la fin du mot est de loin le procédé le plus fréquent. Le suffixe qu'on ajoute à la forme tronquée est soit un suffixe usuel (par ex., le *-i* du diminutif : *proletár*, le hongrois pour 'prolétaire' devient *proli*), soit un suffixe moins commun, par exemple, *-ó* (*amnesztia* est transformé en *amó*), *-u* (*fizetés*, l'équivalent hongrois de 'salaire', devient *fizu*), ou *-a* (*fekete*, 'noir' - donne *feka*). Même si, par exemple, *-ó* et *-a* se rencontrent aussi dans le langage courant en tant que suffixes, il semble justifié de les appeler suffixes parasites, vu qu'ici, à l'exception de *-i*, les suffixes énumérés n'ont rien à voir avec leurs fonctions originelles. Il serait même probable qu'il ne s'agit que d'accidents phonétiques, c'est-à-dire, de suffixes 'argotiques' qui ont la même forme que certains suffixes usuels. Parfois, le suffixe est ajouté à la forme non tronquée : *csaj* (terme d'argot commun, d'origine romani, qui veut dire 'fille') devient *csajszí*.

L'histoire de l'argot français est également celle de langages codés : le javanais, le largonji, le loucherbem ou le verlan. La transformation systématique du vocabulaire usuel caractérise beaucoup moins l'argot hongrois. Aussi naturel que ce procédé puisse paraître, nous ne connaissons que des exemples isolés de 'verlan' en hongrois, dont *zimó* qui vient de *mozi* (cinéma) est peut-être le plus courant, et même ce mot-là semble désuet de nos jours. C'est dire que ce procédé n'a probablement jamais été systématique en hongrois, ou, s'il l'a été, seulement dans un milieu extrêmement restreint. Il est important d'ajouter cependant que vers le début du XX<sup>e</sup> siècle, un langage

codé appelé *obresz* a été parlé par les habitués d'un café budapestois à la mode : le Gerbeaud (du nom de l'ancien propriétaire de l'établissement, un maître-pâtissier d'origine suisse). Le code consistait à inverser l'ordre des sons, et c'est l'orthographe qui, apparemment, servait de point de départ. Par une orthographe "phonétisante" hongroise, Gerbeaud serait transcrit comme 'zserbó', ce qui aurait donné *obresz*. Malheureusement, cet ancien langage codé reste très peu documenté.

E. Partridge fait état dans son *Slang To-day and Yesterday* du rapport étroit qui existe entre certains jeux langagiers enfantins et les langages codés.<sup>19</sup> De ce point de vue-là, le hongrois ne semble néanmoins pas moins apte à la formation de langages de ce type que le français : les enfants hongrois connaissent plusieurs codes par lesquels ils arrivent à transformer le vocabulaire usuel. Voici un exemple qui évoque notamment le javanais : « Amit akarsz » (ce que tu veux) devient « avamivit avakavarsz ».

Dans ce travail, nous avons examiné brièvement les procédés essentiels de la formation du vocabulaire argotique hongrois en soulignant les similarités qui existent dans ce domaine entre les argots hongrois et français. Les exemples hongrois cités sont en majeure partie des mots qui font partie du lexique de l'argot commun hongrois contemporain; cependant, ils ont été tirés d'un corpus très hétérogène (certains exemples étant fournis par Bárczi, certains provenant de dictionnaires de l'argot hongrois,<sup>20</sup> encore d'autres de questionnaires remplis par mes étudiants à l'Université Eötvös Loránd de Budapest). Cet article fait en effet partie de la préparation d'une étude comparée plus complète des argots hongrois et français qui traitera également des thèmes qui n'ont pas pu être abordés dans le présent travail comme les fonctions de l'argot ou les aspects sociolinguistiques de son emploi.

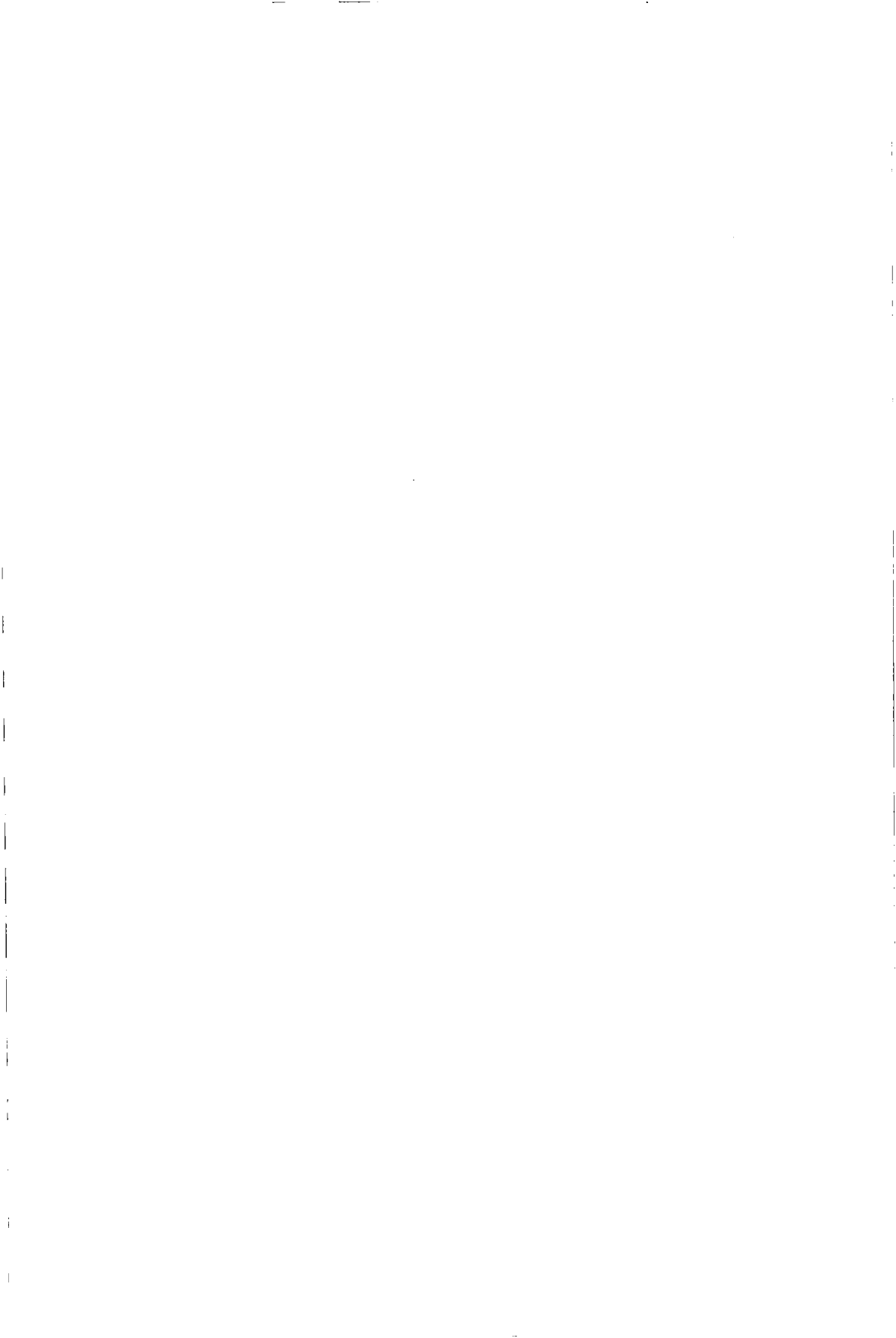
---

<sup>19</sup> PARTRIDGE 1970, p. 278.

<sup>20</sup> ANDRÁS-KÖVECSES 1989, BOROSS-SZÚTS 1990, FAZAKAS 1991.

## Bibliographie

1. ANDRÁS László T. - KÖVECSESI Zoltán : *Magyar-angol szlengszótár*, Budapest, Maecenas, 1989.
2. BÁRCZI Géza : *A magyar nyelv múltja és jelene*, Budapest, Gondolat, 1980.
3. BOROSS József - SZÜTS László : *Megszólal az alvilág... A mai magyar argó kisszótára*, Budapest, IPV, 1990.
4. CELLARD, Jacques - REY, Alain : *Dictionnaire du français non conventionnel*, Paris, Hachette, 1991.
5. COLIN, Jean-Paul - MEVEL, Jean-Pierre : *Dictionnaire de l'argot*, Paris, Larousse, 1990.
6. DAUZAT, Albert : *Les argots, caractères, évolution, influence*, Paris, Delagrave, 1956.
7. FAZEKAS István : *Jasszok, zsarók, cafkavágók. Életképek a vagányvilágból, ó- és új argószótár*, Budapest, Fekete Sas Kiadó, 1991.
8. FRANÇOIS-GEIGER, Denise : *L'argoterie*, Paris, Sorbonnargot, 1989.
9. GOUDAILLIER, Jean-Pierre : *Argotolâtrie et argotophobie*, in : FRANÇOIS-GEIGER, Denise – GOUDAILLIER, Jean-Pierre (sous la direction de) : *Parlures argotiques, Langue française*, n° 90, mai 1991, Paris, Larousse, p. 10–12.
10. GUIRAUD, Pierre : *L'argot*, coll. « Que sais-je ? », Paris, PUF, 1956.
11. KIS, Tamás : Szempontok és adalékok a magyar szleng kutatásához, in : KIS, Tamás (sous la direction de) : *A szlengkutatás útjai és lehetőségei*, Debrecen, Kossuth Egyetemi Kiadó, 1997, p. 237–296.
12. PATRIDGE, Eric : *Slang To-day and Yesterday*, London, Routledge and Kegan Paul, 1970.
13. SZABÓ, Dávid : Les mots d'origine étrangère dans l'argot hongrois, in : *Documents de travail VIII du Centre d'Argotologie*, Université de Paris V, dec. 1988, p. 120–121.
14. SZABÓ, Dávid : La place de l'emprunt dans l'argot de Budapest, in : *Argots et Argotologie, La linguistique*, Volume 38, 2002/1, p. 113–127.



## Vers une nouvelle classe d'adjectifs : *les adjectifs temporels* du français et du hongrois

### \*Généralités

Notre travail porte sur les adjectifs temporels du français et du hongrois. Ce terme – bien qu'il semble clair et évident – est probablement inconnu de la plupart des lecteurs; il date du milieu des années 90 et vient de la terminologie du Laboratoire de Linguistique Informatique (LLI, Université Paris XIII).

En général, on n'associe pas la notion de temps à celle d'adjectif. Pour les linguistes, le temps évoque tout d'abord le verbe et les temps verbaux ou bien – du point de vue de la relation des phrases dans un texte – l'antériorité, la simultanéité et la postériorité des événements. Outre les verbes, on connaît la valeur temporelle

– de certains adverbes (*tout de suite, plus tard, hier, alors, etc.*),

– de certaines prépositions (*avant, après, sous, etc.*),

– de certaines conjonctions (*avant que, depuis que, après que, etc.*) et, bien qu'il ne s'agisse pas d'une catégorie grammaticale, il ne faut pas non plus oublier certains affixes (*post-, pré-, etc.*).

Quant aux autres catégories grammaticales (substantif, adjectif, interjection, déterminant, pronom), leur valeur temporelle n'a pas encore fait l'objet de recherches. Les interjections, les pronoms et les déterminants semblent tout à fait indépendants de la temporalité, autrement dit ils constituent des catégories vraiment intemporelles, mais quelques substantifs et surtout certains adjectifs peuvent nettement exprimer une relation temporelle. Pensons, par exemple, aux substantifs du type *heure, minute, semaine, mois, jour, etc.* qui expriment évidemment une durée (bien précise), ou bien sont liés à des heures plus ou moins précises et évidentes pour tout le monde (*soir, nuit, matin, midi, etc.*) et certains autres à des dates précises: *Noël, Pâques, Pentecôte, etc.* Nous pouvons donc constater que certains substantifs sont en relation étroite avec la notion de temps par leur sémantisme; on ne peut les interpréter que par leur temporalité.

Dans le cas de certains adjectifs, la temporalité est encore plus évidente: *futur, immédiat, prochain, récent, simultané, etc.* ont tous une valeur temporelle bien claire. L'objectif de notre travail est de présenter la typologie de base des adjectifs temporels du français et du hongrois – avec des remarques contrastives. Mais avant de présenter les adjectifs temporels, essayons de définir la notion d'adjectif.

### \*La notion d'adjectif

Aujourd'hui, les linguistes ne mettent en question ni l'autonomie ni l'importance de cette catégorie grammaticale que l'on peut considérer comme

l'une des plus importantes de la langue, car les adjectifs existent (probablement, d'après nos connaissances actuelles) dans toutes les langues du monde, et remplissent une fonction essentielle dans le discours. Mais malgré son rôle apparemment cardinal, l'adjectif représente chronologiquement la dernière catégorie grammaticale autonome, qui n'a été établie que plusieurs siècles après les autres.

C'est chez les Grecs anciens que l'on peut découvrir pour la première fois les traces d'une catégorie qui rappelle la notion actuelle d'adjectif; Aristote range les éléments de ce type dans la catégorie du *ρημα*<sup>1</sup> (rhéma). Un millénaire plus tard, selon Priscien, la catégorie de *nomen* désigne la substance et la qualité. Cette modification représente en fait un grand changement: à partir de l'ouvrage le plus complet de l'Antiquité (*Institutiones grammaticae*, en 18 volumes), "l'équivalent" de l'adjectif apparaît dans la catégorie des noms, sans aucune autonomie. La grammaire spéculative (vers le XIII<sup>e</sup> siècle) reprend la classification de Priscien, avec une légère modification des définitions, l'adjectif n'est pas encore autonome. A ce point, on peut poser la question suivante: « Où et quand la notion d'adjectif est-elle apparue en tant que catégorie vraiment autonome ? »

La question est en réalité beaucoup plus difficile qu'il ne semble à première vue. La première apparition du terme *nomen adiectivum*, en tant que telle, se trouve chez l'un des modistes les plus illustres, Thomas d'Erfurt qui divise la catégorie des noms en deux : 1. *nomen substantivum* et 2. *nomen adiectivum* (« exprime une qualité »). Mais nous pouvons constater que c'est seulement à l'époque des grammaires nationales que les grammairiens reconnaissent l'intérêt de créer une catégorie à part pour ce groupe d'éléments.

Même de nos jours, il est étonnant de voir le très petit nombre d'ouvrages qui s'occupent des adjectifs : on peut dire que c'est la catégorie la moins décrite (et surtout sémantiquement, parce que la grande partie des ouvrages sur les adjectifs ne parlent que de l'aspect morphologique<sup>2</sup> : les règles et les irrégularités de la formation du féminin et du pluriel, les degrés de comparaison, etc.) Pour donner les raisons de ce phénomène surprenant, on pourrait mentionner la formation très tardive de cette catégorie en tant que catégorie autonome. Mais en fait, cet argument manque de force, car l'essor de la description linguistique ne date que du XX<sup>e</sup> siècle et si on fait appel aux

---

<sup>1</sup> D'après la logique de Platon et d'Aristote, *l'onoma* est le sujet dont on dit quelque chose et *le rhéma* est ce qu'on en dit. Un mot du type d'adjectif affirme toujours quelque chose (= le rhéma) au lieu de nommer quelque chose (ce que fait *l'onoma*, essentiellement).

<sup>2</sup> Nous voudrions attirer l'attention des lecteurs sur une nouvelle conception de l'aspect morphologique des adjectifs : Gaston Gross, « Typologie des adjectivaux », in : *Analyse et synthèse dans les langues romanes et slaves*, sous la direction de Harro Stammerjohann, Tübingen, Günter Narr Verlag, 1991.

ouvrages précédents, c'est, le plus souvent, pour en montrer les défauts et les erreurs. Il s'agit donc tout simplement d'une catégorie négligée.

Cela peut expliquer le fait que les définitions de l'adjectif soient insuffisantes par rapport aux autres catégories, mieux décrites. Les deux classes que l'on trouve actuellement (1. *adjectifs déterminatifs* regroupés d'après leur rôle syntaxique comme les adjectifs démonstratifs, interrogatifs, relatifs, etc. et 2. les *adjectifs qualificatifs* pour tout le reste)<sup>3</sup> ne peuvent pas présenter le comportement syntaxique (et surtout sémantique) des adjectifs. De plus, la dénomination d'*adjectif qualificatif* est dans certains cas nettement erronée parce qu'elle attribue aux adjectifs l'expression d'une qualité,

Cf., par exemple, les définitions suivantes :

–le Grand Robert : « *Mot susceptible d'être adjoind directement (épithète) ou indirectement (attribut) par l'intermédiaire d'un verbe (être, notamment) au substantif avec lequel il s'accorde, pour exprimer une qualité (adjectif qualificatif) ou un rapport (adjectif déterminatif).*

–le Grand Larousse : « *Mot que l'on joint au nom pour exprimer une manière d'être, une qualité de l'être ou de l'objet désigné par le nom (adjectif qualificatif ou simplement adjectif), ou pour introduire ce nom dans le discours (adjectif déterminatif) (...)* ».<sup>4</sup>

ce qui n'est pas toujours juste, car ce que l'adjectif exprime n'est pas nécessairement une qualité. Par exemple, en parlant des adjectifs locatifs, il est absurde de les ranger dans la classe des adjectifs qualificatifs :

*Je pense à mon pays lointain.*

*La maison proche du canal.*

*Lointain ou proche*; ces adjectifs, expriment-ils vraiment la qualité d'un pays ou d'une maison ? Absolument pas...

Avant de présenter notre définition sur une base sémantique, il convient de faire une autre remarque d'importance (qui explique, entre autres, le choix de certains exemples dans ce qui suit). Pour nous, le mot *adjectif* ne représente pas simplement une catégorie morphologique, mais une catégorie surtout fonctionnelle. Avant l'élaboration d'un système de critères complet, nous pouvons donner deux critères de base qui sont essentiels et devraient caractériser tous les éléments rangés dans le groupe d'adjectifs :

1. ils peuvent suivre le verbe *être* et

2. on peut les pronominaliser par le pronom *le*.

Prenons l'exemple de l'adjectif *méchant* :

*Cet enfant a été méchant ce matin.*

*Il le sera demain.*

<sup>3</sup> Dans notre travail nous ne nous occupons que des adjectifs de ce deuxième groupe (dits "*qualificatifs*"); en fait, c'est le seul groupe fondé sur une base sémantique.

<sup>4</sup> Le TLF (et les autres dictionnaires) et même les grammaires disent la même chose : « l'adjectif exprime une qualité ou une manière d'être » (TLF), « il qualifie le substantif » (Grammaire Larousse du Français contemporain), etc. Force est de constater que les dictionnaires et les grammaires (même les plus illustres) ne donnent pas d'explication satisfaisante, mais seulement des généralités.

Le pronom *le* remplace seulement l'adjectif et non le groupe verbal *être méchant* – c'est que le verbe *être* est exprimé sous forme de *sera*. Un tour de type :

*\*il le demain*

serait évidemment inacceptable.

Ces critères nous permettent de ranger également dans cette catégorie des éléments qui, du point de vue de la morphologie, ne semblent pas adjectifs. Autrement dit, outre les adjectifs simples, on peut facilement introduire les *adjectifs composés* (ou *adjectivaux*). Ainsi, dans notre système, un groupe de mots comme *de bonne humeur* est un adjectif composé et non un complément de manière ou de qualité : sa fonction syntaxique est strictement identique à celle d'un adjectif simple. S'il s'agissait d'un complément, la pronominalisation par *le* ne serait pas possible, mais par *en* ou *y* – en fonction de la préposition – ce qui est impossible ici :

*Luc est de bonne humeur. 7 \*Il en sera demain.*

La forme correcte est :

*Il le sera aussi demain.*

On peut facilement trouver d'autres exemples :

*Léa est à la mode. 7 \*Sa sœur y est aussi.*

La forme correcte est :

*Sa sœur l'est aussi.*

Pour reprendre le problème du regroupement sémantique des adjectifs, nous avons vu que les définitions actuelles mettaient l'accent sur le terme d'*adjectif qualificatif*. Afin de connaître un regroupement plus complet (mais qui n'est pas encore terminé) nous conseillons aux lecteurs de consulter des ouvrages qui présentent les résultats les plus récents des recherches faites au LLI (articles publiés dans des revues linguistiques – cf. la bibliographie –, mémoires de DEA, thèses de doctorat).

Cf. par exemple : Gaston Gross, « Une catégorie hétérogène : l'adjectif », in : *Studi Italiani Di Linguistica Teoretica e applicata*, Rome, 1997. Dans cet article, M. Gross propose le regroupement suivant :

1. les adjectifs de relation (*la production pétrolière de la France*);
2. les adjectifs de possession (*Doté d'une bonne mémoire, Luc comprend vite la situation*);
3. les adjectifs locatifs (*Ce pays est lointain*);
4. les adjectifs symétriques (*Ces accusations mutuelles ne cesseront jamais*);
5. les adjectifs aspectuels – qui peuvent exprimer
  - a) l'aspect itératif : *Paul fait sa promenade quotidienne*;
  - b) l'aspect ponctuel : *un malaise momentané*;
  - c) l'aspect inchoatif : *un cancer naissant*;
  - d) l'aspect terminatif : *un effort final*;
  - e) l'aspect progressif : *une inflation galopante*;
  - f) l'aspect duratif : *une haine permanente*;
6. les adjectifs de modalité – qui peuvent exprimer
  - a) la modalité 'devoir' : *une lecture obligatoire*;

- b) la modalité 'pouvoir' : *Cette réponse est susceptible d'augmenter l'angoisse;*
- c) la modalité 'possibilité, probabilité' : *retour probable du beau temps;*
- 7. qualité ou quantité (cf. le double emploi de l'adjectif *profond* :
  - a) *L'armoire est profonde de 60 centimètres.* (quantité)
  - b) *Luc a un amour profond pour les horloges antiques.* (intensité)
- 8. les adjectifs circonstanciels :
  - a) les adjectifs de but : *l'effet recherché;*
  - b) les adjectifs de cause : *Cet effet, produisant de graves conséquences, est inévitable;*
  - c) les adjectifs consécutifs : *Cette plante a trouvé un terrain favorable pour se développer;*
  - d) les adjectifs conditionnels : *Les Japonais sont nos clients potentiels.*<sup>5</sup>

### \*Les adjectifs temporels du français et du hongrois

Nous ne citerons pas ici les définitions du temps données par les dictionnaires, car cela pourrait nous détourner de notre sujet proprement dit.

Les adjectifs temporels que nous allons présenter brièvement ci-dessous, représentent la sous-classe la plus nombreuse et, du point de vue des particularités d'emploi, la plus intéressante de la classe complexe des adjectifs circonstanciels. Au sein de ce sous-groupe, la distinction essentielle se fait sur la même base que dans le groupe des subordonnées temporelles qui marquent des rapports divers, tels que l'antériorité, la postériorité, la simultanéité et peuvent aussi exprimer une durée.

Voyons tout d'abord quelques exemples; certains adjectifs temporels

- a) se réfèrent au passé :

*Grégoire de Tours présente des époques antérieures à la sienne.*

*Notre voyage précédent est inoubliable.*

*Je vous parle d'événements récents.*

etc.

- b) se réfèrent au présent :

*Il ne faut pas ignorer certains phénomènes concomitants.*

*Cet auteur contemporain a publié un nouveau roman.*

*Le président actuel de notre compagnie est parti pour le Japon.* etc.

- c) se réfèrent au futur :

*Son futur mari est très gentil.*

*La semaine prochaine, nous partons pour la Hongrie.*

*L'ouvrage suivant de cet auteur sera un roman.* etc.

- d) expriment une durée :

*ce très long/court voyage*

*des idées éternelles*

*un empire millénaire*etc.

---

<sup>5</sup> e) les adjectifs temporels : cf. le point suivant.

Il n'est pas utile de poursuivre l'énumération des adjectifs temporels, mais le présent article se terminera par une courte liste d'adjectifs français et hongrois. Jusqu'ici, le regroupement semble évident.

Mais si on essaye de trouver les équivalents hongrois de ces adjectifs français, on peut constater le plus souvent une coïncidence plus ou moins complète – mais pas toujours :

a) les adjectifs se réfèrent au passé :

*Grégoire de Tours a sajátját megelőző korokat mutatott be.*

*Az előző utazásunk felejthetetlen.*

*Nemrég történt / Nem régi ( / ? Új) eseményekről beszélek.*

b) les adjectifs se réfèrent au présent :

*Nem szabad megfeledezni néhány velejárá jelenségről.*

*Ez a kortárs szerző egy új regényt jelentetett meg.*

*Cégünk jelenlegi elnöke elutazott Japánba.*

c) les adjectifs se réfèrent au futur :

*A jövendő / leendő férje nagyon kedves.*

*A jövő héten megyünk Magyarországra.*

*Ennek az írónak a következő műve egy regény lesz.*

d) les adjectifs expriment une durée :

*nagyon hosszú / rövid utazás*

*örökkévaló (= örökké tartó) gondolatok*

*ezeréves birodalom.*

Nous pouvons constater que dans certains cas nous n'avons pas d'équivalent adjectival : les adjectifs français *récent* et *instantané* n'ont pas d'équivalent exact, mais leur traduction dépend du contexte. On peut donner *új* pour *récent* s'il s'agit par exemple :

*d'un livre récent*

*új könyv,*

et *pillanatnyi* pour *instantané* dans  
*un trouble instantané pillanatnyi zavar.*

Nos recherches actuelles visent à déterminer la cause des différences de ce type et il nous semble indispensable de trouver des critères sémantiques permettant de distinguer les équivalents.

Par exemple, à propos de l'adjectif *pillanatnyi*, nous pouvons constater qu'il ne signifie pas « qui ne dure qu'un instant », mais plutôt « passager, temporaire — qui va passer vite parce qu'il ne dure pas longtemps ». En français on peut dire : *La mort fut instantanée*, mais la traduction de cette phrase ne peut pas être *\*A halál pillanatnyi volt* (formule complètement agrammaticale, car ici on ne peut pas imaginer une interruption qui ne dure qu'un instant, sauf s'il s'agit d'un emploi métaphorique), mais *A halál egy pillanat alatt beállt* : l'équivalent ne peut pas être un adjectif, le hongrois n'a pas d'équivalent adjectival ayant cette signification.

Certains autres types de difficultés émergent aussi du côté du hongrois où la dérivation est très productive; nous avons, par exemple, une classe complète

(et évidente) d'*adjectifs de date* dont l'existence même semble problématique en français (où il n'y a que des adjectifs composés) :

<i>karácsonyi</i>	de Noël
<i>húsvéti</i>	pascal (la seule exception)
<i>tegnapelőtti</i>	d'avant-hier
<i>holnaputáni</i>	de l'après-demain
<i>másnap</i>	du lendemain
<i>előző napi</i>	de la veille
<i>múlt heti</i>	de la semaine dernière
<i>korabeli</i>	de cette époque-là etc.

ou même :

<i>január 3-i</i>	du 3 janvier
<i>június 26-i</i>	du 26 juin etc.

En hongrois, on peut facilement employer ces adjectifs en position d'attribut, la phrase sera absolument grammaticale et naturelle :

*Ez a kenyér tegnapelőtti.*

*Ez az újság január 25-i,*

tandis qu'en français

(?\*) *Ce pain est d'avant-hier et*

(?\*) *Ce journal est du 25 janvier*

semblent beaucoup moins acceptables.

Ce phénomène soulève la question suivante : les composés du type *de + N / Adv* (etc.), peuvent-ils être considérés comme de vrais adjectifs ? La réponse est évidemment *oui* – s'il s'agit de leur fonction; mais la pronominalisation par *le* n'est pas toujours aussi évidente – cf.

\**Ce pain l'est*

\**Ce journal l'est.*

Outre des problèmes morphosyntaxiques, nous pouvons également rencontrer des problèmes purement sémantiques. Il existe un grand nombre d'adjectifs du type *moderne, nouveau, vieux*, etc. qui sont aussi liés à la notion de temps – mais comment expliquer (d'une façon vraiment objective) leur valeur temporelle ? Enfin, peut-on les appeler *adjectifs temporels* ?...

Ou bien à propos des adjectifs qui expriment une durée, on pourrait faire appel à des exemples du type *infantile, juvénile, adolescent, adulte, etc.*, exprimant les âges de la vie. Le problème vient du fait que ces adjectifs n'ont pas de valeur temporelle absolue : ils expriment une période relativement déterminée (qui est toujours relative, mais on peut en indiquer les limites), mais, par exemple, la valeur réelle de l'adjectif *adulte* peut évidemment varier d'une espèce à l'autre : cf. *un insecte / un ours adulte*, etc. Peuvent-ils être nommés *adjectifs temporels* ? ... Peuvent-ils être classés parmi les *adjectifs de durée* ? ... (Ils expriment une durée, un intervalle limité dans le temps.)

Pour l'instant, nous nous contenterons de les appeler *adjectifs temporels secondaires*, mais le statut exact des adjectifs de cette classe reste encore à définir.

Les mêmes problèmes existent en hongrois et dans ce cas, les équivalences (adjectivales) sont souvent exactes :

<i>moderne</i>	<i>modern</i>
<i>nouveau</i>	<i>új</i>
<i>vieux</i>	<i>öreg</i>
<i>infantile</i>	<i>(kis)gyermekkori</i>
<i>juvénile</i>	<i>ifjúi, fiatalos</i>
<i>adolscent</i>	<i>serdülő</i>
<i>adulte</i>	<i>felnőtt</i>

Du côté du français, nous avons aussi des adjectifs composés :

<i>de l'âge adulte</i>	<i>felnőttkori</i>
<i>de la vieillesse</i>	<i>öregkori etc.</i>

### **\*Conclusion**

Notre objectif dans cet article était de porter un regard critique sur la notion d'adjectif qui n'est étudiée, en général, que du point de vue de la morphologie. Le bref aperçu historique met en évidence que les adjectifs représentent la dernière catégorie grammaticale autonome, ce qui peut expliquer l'insuffisance des définitions actuelles et le fait que les adjectifs ont fait l'objet de peu d'études générales ou sémantico-syntaxiques.

L'étude approfondie de la sémantique des adjectifs démontre que la notion actuelle d'« *adjectif qualificatif* » est trop générale et parfois même erronée. Cette vaste classe ne dit rien en fait du comportement sémantico-syntaxique des adjectifs, il est donc nécessaire de les analyser du point de vue de leur sens (ce qui détermine aussi leur comportement syntaxique, les autres éléments auxquels ils peuvent être associés, etc.) et de leur fonction – ce qui peut entraîner la modification même des critères morphologiques permettant de distinguer ce qui est adjectif de ce qui ne l'est pas.

Nous avons présenté les grandes lignes d'un sous-groupe sémantique des adjectifs : les adjectifs temporels. La base de ce groupe est une observation évidente selon laquelle certains adjectifs ont une valeur temporelle, autrement dit ils expriment une relation temporelle quelconque (c'est-à-dire qu'ils peuvent se référer au passé, au présent, au futur, ou bien indiquer une durée).

Par la suite, il semble indispensable de trouver des critères (sémantico-syntaxiques) spéciaux qui ne caractérisent que les adjectifs temporels; cela nous permettrait de définir les limites de ce groupe et de distinguer les adjectifs temporels des éléments appartenant à d'autres groupes sémantiques.

Du point de vue de la contrastivité franco-hongroise, on rencontre de nombreux problèmes qui viennent souvent du caractère différent des deux langues. Pensons aux adjectifs composés du français qui ont souvent un équivalent nettement adjectival en hongrois; les différences de ce type viennent essentiellement de l'opposition qui existe entre deux langues dont l'une est flexionnelle et l'autre agglutinante; la formation des adjectifs (morphologiques) semble plus productive en hongrois, tandis qu'en français plusieurs types d'éléments peuvent avoir la même fonction qu'un adjectif

temporel. En principe, les critères sémantiques doivent être valables pour chacune des deux langues, mais les critères morphologiques seront beaucoup plus hétérogènes et dépendront largement de la langue en question (outre les coïncidences – cf. la liste suivante –, et cela peut même modifier le regroupement sémantique – cf. le problème des adjectifs de date.

### Petite liste d'adjectifs temporels du français et du hongrois

(Certains adjectifs peuvent avoir un grand nombre de significations; cette liste ne présente que le sens de base avec un seul équivalent hongrois, si c'est possible, ce qui est aussi une simplification évidente de notre part. Nous rappelons nos lecteurs que le statut des composés n'est pas toujours clair.)

#### a) se réfèrent au passé :

<i>ancien</i>	<i>régi</i>
<i>antérieur à</i>	<i>régebbi (valaminél)</i>
<i>dernier</i>	<i>utolsó</i>
<i>passé</i>	<i>múlt</i>
<i>récent</i>	<i>nem régi [ / új, en fonction du contexte]</i>

#### composés :

<i>d'autrefois</i>	<i>valamikori</i>
<i>d'avant</i>	<i>azelőtti</i>
<i>d'avant-hier</i>	<i>tegnapelőtti</i>
<i>de</i>	<i>hajdani</i>
<i>d'hier</i>	<i>tegnapi</i>
<i>de l'avant-veille</i>	<i>két nappal azelőtti</i>
<i>de la veille</i>	<i>az előző napi</i>
<i>de + N<sub>temp.</sub> + dernier<sup>6</sup></i>	<i>a múlt + N<sub>temp.</sub><sup>7</sup></i>
<i>de + N<sub>temp.</sub> + passé</i>	<i>a múlt + N<sub>temp.</sub></i>
<i>de + N<sub>temp.</sub> + précédent</i>	<i>az előző + N<sub>temp.</sub></i>
<i>de naguère</i>	<i>minapi</i>
<i>du temps jadis</i>	<i>néhai</i>

#### b) se réfèrent au présent:

<i>actuel</i>	<i>jelenlegi</i>
<i>coexistant</i>	<i>egyidejű(leg létező)</i>
<i>coïncident</i>	<i>egyidejű</i>
<i>concomitant</i>	<i>velejáró</i>
<i>conjoint</i>	<i>együttjáró</i>
<i>contemporain</i>	<i>kortárs</i>
<i>courant</i>	<i>folyó (= folyamathban lévő)</i>
<i>existant</i>	<i>(jelenleg) létező</i>
<i>présent</i>	<i>jelen(legi)</i>

<sup>6</sup> Où N<sub>temp.</sub> = un substantif qui, par son sémantisme, se réfère à une notion ayant une relation quelconque avec le temps. Par exemple : *du mois dernier, du siècle dernier, de la semaine dernière, de l'année dernière, etc.*

<sup>7</sup> Exception : *de l'année dernière = múlt évi, ou bien tavalyi*

<i>simultané</i>	<i>egyidejű</i>
<i>synchrone</i>	<i>egyidejű</i>
<i>synchronique</i>	<i>egyidejű</i>
<i>temporaire</i>	<i>ideiglenes</i>
<b>composés :</b>	
<i>d'actualité</i>	<i>jelenlegi</i>
<i>d'à présent</i>	<i>mostani</i>
<i>d'aujourd'hui</i>	<i>mai</i>
<i>de ce + N<sub>temp.</sub>-là/ci</i> <sup>8</sup>	<i>e + N<sub>temp.</sub> ...i</i> <sup>9</sup>
<i>de l'heure</i>	<i>aktuális</i>
<i>de notre + N<sub>temp.</sub></i>	<i>...nkbeli (p.e. korunkbeli)</i>
<i>du moment</i>	<i>jelenlegi</i>
<i>en cours</i>	<i>follyamatban lévő</i>
<b>c) se réfèrent au futur :</b>	
<i>futur</i>	<i>jöv(end)ő</i>
<i>immédiat</i>	<i>azonnali</i>
<i>postérieur (à)</i>	<i>későbbi</i>
<i>prochain</i>	<i>jövő</i>
<i>proche</i>	<i>közeli</i>
<i>suivant</i>	<i>következő</i>
<i>ultérieur</i>	<i>későbbi</i>
<b>composés :</b>	
<i>à venir</i>	<i>(el)jövendő</i>
<i>d'après</i>	<i>(rá)következő</i>
<i>de demain</i>	<i>holnapi</i>
<i>de + N<sub>temp.</sub> + prochain</i> <sup>10</sup>	<i>jövő / következő + N<sub>temp.</sub></i>
<i>du lendemain</i>	<i>másnapi</i>
<i>du surlendemain</i>	<i>két napra rá következő</i>
<b>d) indiquent une durée :</b>	
<i>bref</i>	<i>rövid</i>
<i>centenaire</i>	<i>évszázados / százéves</i>
<i>continu</i>	<i>állandó</i>
<i>continuuel</i>	<i>örökös, szüntelen</i>
<i>court</i>	<i>rövid</i>
<i>durable</i>	<i>tartós</i>
<i>éphémère</i>	<i>tiszavirág életű</i>
<i>éternel</i>	<i>örökkévaló</i>
<i>fugace</i>	<i>röpke</i>
<i>fugitif</i>	<i>(gyorsan) elmúló</i>

<sup>8</sup> Par exemple : *de ce jour-là/ci, de cette année-là/ci, de ce siècle-là/ci, decette époque-là/ci, etc.*

<sup>9</sup> Par exemple : *e heti, e havi* ; exceptions : *ez évi = idei, e napi = mai.*

<sup>10</sup> Par exemple : *de l'année prochaine, de l'ère prochaine, du siècle prochain, de la semaine prochaine, etc.*

<i>instantané</i>	<i>pillanatig tartó / pillanatnyi</i>
<i>long</i>	<i>hosszú</i>
<i>millénaire</i>	<i>évezredes / ezeréves</i>
<i>momentané</i>	<i>pillanatnyi</i>
<i>nonagénaire</i>	<i>kilencven(év)es</i>
<i>octogénaire</i>	<i>nyolcvanas / nyolcvanéves</i>
<i>passager</i>	<i>múlandó</i>
<i>permanent</i>	<i>permanens / folyamatos</i>
<i>perpétuel</i>	<i>örök(kévaló)</i>
<i>quadrogénaire</i>	<i>negyven(év)es</i>
<i>quinquagénaire</i>	<i>ötven(év)es</i>
<i>sans fin</i>	<i>véget nem érő / végtelen</i>
<i>séculaire</i>	<i>(év)százados</i>
<i>septuagénaire</i>	<i>hetven(év)es</i>
<i>sexagénaire</i>	<i>hatvanas / hetvanéves</i>
<i>transitoire</i>	<i>átmeneti</i>

**composés :**

<i>de longue haleine</i>	<i>hosszú / nagy lélegzet(vétel)ű</i>
<i>de longue date</i>	<i>régóta tartó</i>
<i>de longue durée</i>	<i>hosszú időtartamú</i>
<i>d'un moment</i>	<i>pillanatnyi</i>

**e) adjectifs temporels secondaires (ou adjectifs à peine classés pour le moment qui peuvent avoir une valeur temporelle) :**

**1. adjectifs qui expriment les âges de la vie**

**A) l'enfance :**

<i>enfantin</i>	<i>gyermeki</i>
<i>impubère</i>	<i>serdületlen</i>
<i>infantile</i>	<i>gyermekkori</i>
<i>jeunet</i>	<i>nagyon fiatal</i>
<i>puéril</i>	<i>gyermeki</i>

**composés :**

<i>à la mamelle</i>	<i>csecsszopó</i>
<i>au berceau</i>	<i>pólyás</i>
<i>en bas âge</i>	<i>zsenge korú</i>
<i>en nourrice</i>	<i>csecsszopó</i>
<i>tout jeune</i>	<i>nagyon fiatal</i>

**B) la jeunesse :**

<i>jeune</i>	<i>fiatal</i>
<i>juvénile</i>	<i>ifjúi</i>
<i>nubile</i>	<i>házasságképes [korba lépett]</i>
<i>pubère</i>	<i>serdülő</i>
<i>pubertaire</i>	<i>pubertási</i>
<i>pubescent</i>	<i>serdülő(korban lévő)</i>

**C) la maturité :**

<i>d'un certain âge</i>	<i>korosodó</i>
<i>entre deux âges</i>	<i>öregedő</i>
<i>mûr</i>	<i>javakorabeli</i>
<i>D) la vieillesse :</i>	
<i>âgé</i>	<i>idős</i>
<i>centenaire</i>	<i>százéves</i>
<i>chenu</i>	<i>őszbe csavarodott</i>
<i>décati</i>	<i>(el)vénhedt</i>
<i>décrépité</i>	<i>elaggott</i>
<i>vieilli</i>	<i>(meg)öreg(edett)</i>
<i>vieux<sup>11</sup></i>	<i>öreg</i>
<i>composés :</i>	
<i>d'un âge avancé</i>	<i>előrehaladott korú</i>
<i>sur le retour</i>	<i>idősödő</i>

## 2. autres groupes (sans définition pour le moment)

<i>Type a)</i>	
<i>dernier</i>	<i>utolsó</i>
<i>moderne</i>	<i>moern</i>
<i>neuf</i>	<i>(vadonat)új</i>
<i>nouveau</i>	<i>új</i>
<i>Type b)</i>	
<i>valable</i>	<i>érvényes</i>
<i>valide</i>	<i>érvényes</i>
<i>en vigueur</i>	<i>érvényben lévő</i>
<i>Type c)</i>	
<i>premier<sup>12</sup></i>	<i>első</i>
<i>Type d)</i>	
<i>ajourné</i>	<i>(el)halasztott</i>
<i>différé</i>	<i>(el)halasztott</i>
<i>prolongé</i>	<i>meghosszabbított</i>
<i>renvoyé</i>	<i>elhalasztott</i>
<i>report</i>	<i>elhalasztott</i>
<i>Type e)</i>	
<i>brusque</i>	<i>hirtelen</i>
<i>soudain</i>	<i>hirtelen</i>
<i>subit</i>	<i>hirtelen</i>

<sup>11</sup> y compris les expressions du type *vieux comme Adam / Hérode / Mathusalem*, etc.

<sup>12</sup> accessoirement temporel : un ordre, c.-à.-d. une suite d'éléments se situe forcément dans le temps.

## Bibliographie

1. BENCÉDY, J. — FÁBIÁN, P. — RÁCZ, E. — VELCSOVNÉ, A *mai magyar nyelv*, Budapest, Tankönyvadó, 1991<sup>8</sup>
2. *Dictionnaire des synonymes*, Paris, Éditions Ferdinand Nathan, 1990.
3. ECKHARDT, Sándor, *Francia-magyar szótár*, Budapest, Akadémiai Kiadó.
4. ECKHARDT, Sándor, *Magyar-francia szótár*, Budapest, Akadémiai Kiadó.
5. GROSS, Gaston : « Une catégorie hétérogène : l'adjectif », in : *Studi Italiani Di Linguistica Teoretica e Applicata*, N° 3, Rome, Pacini, 1997.
6. GROSS, Gaston : « Typologie des adjectivaux », *Colloque international de linguistique slavo-romane 5* (1989), Tübingen, Narr, 1991.
7. GROSS, Gaston : « Syntaxe du complément de nom », in : *Linguisticae Investigationes*, XV : 2, Amsterdam, John Benjamins B. V., 1991, pp. 255–284.
8. *Magyar szókincstár*, sous la direction de KISS, Gábor, Budapest, Tinta Könyvadó, 1998.
9. *Le Petit Robert. Dictionnaire de la langue française* (CD-ROM), Dictionnaires Le Robert, Paris, 1996.
10. *Magyar értelmező kéziszótár*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1992<sup>9</sup>
11. RIEGEL, M. — PELLAT, R. — RIOUL, J.-Ch., *Grammaire méthodique du français*, Paris, P.U.F., 1997<sup>3</sup>
12. *Thésaurus* (sous la direction de D. PÉCHOIN), Larousse, Paris, 1992. (1997, éd. in extenso)



## La littérature baroque néo-latine et les Jésuites en Europe centrale

Dans son essai magistral rédigé pour le numéro spécial de la revue *Baroque* (1976) portant sur le baroque en Hongrie, Tibor Klaniczay fit une distinction très nette entre les variantes protestante et catholique du nationalisme servant de base au baroque en Hongrie. Pour ce qui est de la première, la classe nobiliaire protestante (cette couche sociale étant au XVII<sup>e</sup> siècle le dépositaire principal de l'idéologie nationale), elle vit sa spécificité distinctive dans une origine mythique scytho-hunnique, trouva l'époque la plus glorieuse de son passé dans le règne puissant de Mathias Hunyadi, lui-même issu de la classe nobiliaire, et se désigna comme tâche la sauvegarde du pays et des libertés nobiliaires aussi bien contre les envahisseurs musulmans turcs envahisseurs que contre les tentatives de contre-réforme de la dynastie catholique des Habsbourg (dans ce dernier cas, en plus des différends en matière de religion, la germanophobie fut un facteur sentimental non négligeable.) Les protestants se définissaient volontiers eux-mêmes, en tant que classe porteuse d'idéaux qu'ils substituèrent à la patrie, par des images bibliques : ainsi la petite Hongrie attaquée de toutes parts revêtit l'image de « *Sion assiégée* ».

Pour ce qui est du nationalisme catholique, ses tenants et ceux qui avaient élaboré les principes de base de cette idéologie, les Jésuites, cherchèrent à prouver l'authenticité de leur système de pensée non par des ancêtres scytho-hunniques paiens mais en évoquant la figure du premier roi saint, Saint-Etienne, lequel – d'après une hagiographie légendaire médiévale – reçut du pape Sylvestre II non seulement la couronne vénérée par la suite comme sainte mais aussi la qualité de légat autorisant à la propagation de la vraie foi, donc le titre de roi apostolique. Toujours selon la légende, à sa mort, Saint-Etienne, n'ayant pas d'héritier, offra sa couronne à la Vierge et, par cela, mit la Hongrie une fois pour toutes sous la tutelle de Marie, celle-ci étant considérée désormais comme *Patrona Hungariae*.

Au XVII<sup>e</sup> siècle ces deux manières de voir l'histoire se livraient un combat acharné, et il en résulta non seulement une abondance de la production littéraire de disputes théologiques en langues hongroise et latine, mais eut encore une influence marquante sur l'évolution de la poésie aussi. On sait que la littérature latine hongroise – que, dans des termes d'aujourd'hui, nous pourrions appeler centre-européenne, tant il y avait parmi ses auteurs des Allemands de Hongrie, des Saxons de Transylvanie, des Croates de Slavonie, des Slovaques de la Hongrie septentrionale (de Slovaquie actuelle), pour ne pas parler de toute une société internationale d'écrivains humanistes (Italiens, Allemands, Autrichiens, Flamands,

Tchèques, Polonais) venue ou installée en Hongrie – avait des attaches très fortes avec les grands courants internationaux de la littérature humaniste, avec ses chefs-de-file et avec ses poétiques. La propagation de la Réforme ne modifia pas cette tendance. C'est ainsi que dans la poésie et la poétique latines de Hongrie, dès Janus Pannonius, on considérait l'épopée héroïque comme le genre le plus noble. Pendant longtemps encore on ne réussit pas à amalgamer les prescriptions tenues pour saintes de la poétique aristotélicienne et les deux thèmes se montrant propices à une élaboration épique, le mythe des origines de la nation ou plutôt l'histoire de l'arrivée des Hongrois dans le pays, celle-ci étant plus proche du modèle virgilien, et le combat acharné contre les Turcs. Pour ce qui est du premier, si ce thème ne put gagner de terrain, la raison en était double : non seulement l'opposition entre la dynastie catholique et le pays nobiliaire pour la plupart protestant, mais encore le fait que cette dynastie était étrangère. Or, les mêmes humanistes italiens qui, comme par exemple Alessandro Cortesi, élaborèrent au XV<sup>e</sup> siècle les principes de l'aptitude rhétorique pour une histoire du règne du roi Mathias, donc pour la dynastie des Hunyadi, essayèrent de démontrer les origines mythiques de la dynastie des Habsbourg en pleine ascension. (Ce fut le cas de Ricardo Bartolini, humaniste de Pérouse qui écrivit l'origine et l'histoire de la *Domus Austriaca*, donc de la maison des Habsbourg, d'après l'histoire d'Enée le Troyen et de ses descendants, de sorte que les Habsbourg titulaires de la couronne de l'empereur de Rome devinrent de vrais Romains ; ou encore d'un auteur Jésuite anonyme qui, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, rendait compte dans une allégorie latine des victoires de Léopold I<sup>er</sup> contre les Turcs en appelant le fondateur de la dynastie, Rodolphe 1<sup>er</sup> *Aeneas Habsburgus*.) Il est donc clair que pour ce qui est de leur conception épique, les deux variantes de la tradition hongroise – celle, protestante, se rattachant aux mythes huns et celle se référant au roi Saint-Etienne – étaient inconciliables avec cette ascendance romanisée des Habsbourg née dans la même région, en Europe centrale.

La solution de ce dilemme fut offerte par l'historiographe de la cour de l'empereur Rodolphe II, Elias Berger. Cet auteur de Hongrie septentrionale, issu d'une famille allemande convertie de Moravie publia juste au tournant des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, en 1600, son poème intitulé *Rapsodiae de cruce, insignis regni Hungariae* dans lequel il identifie la sainte croix du Christ à la croix Lorraine de l'armoirie nationale de la Hongrie (qui y fut introduite depuis Byzance et selon les héraldistes c'est de là qu'elle arriva par la suite en Lorraine), esquissant ainsi comme arrière-fond à l'histoire des Hongrois, une série d'événements d'histoire mondiale qui concilie l'origine païenne avec le rôle de défenseur de la chrétienté et arrive à contrebalancer l'étrangeté de la dynastie des Habsbourg par le fait que les empereurs portent, en leur qualité de rois de Hongrie, la couronne de Saint-Etienne qui est à la fois un élément de l'armoirie, le lambrequin.

Pourtant, l'influence la plus forte fut exercée sur la poésie latine par une épopée en langue hongroise, le chef-d'oeuvre de la littérature baroque hongroise, *Szigeti veszedelem* (Le désastre de Sziget) de Miklós Zrínyi. Des recherches comparatistes ont démontré que Zrínyi (1620–1554) connaissait bien les épopées et poétiques, rédigées en italien et en latin, de la Renaissance, du Baroque et du Maniérisme (avant tout, les ouvrages du Tasse et de Marino), mais qu'il s'en servait d'une manière autonome, tout comme il se servait des grandes épopées antiques et de la tradition historiographique et poétique hongroise et croate (il descendait d'une famille croate et avait, comme c'était courant à l'époque, une double identité hongroise et croate). Bien qu'il ait inclus des allusions à la généalogie hongroise et que son thème principal fût la lutte contre les Turcs, l'épopée en disait beaucoup plus. Chez Zrínyi, la défaite des Hongrois est une punition de Dieu car ils s'étaient opposés à lui et avaient bafoué ses projets visant à faire d'eux son peuple élu ; l'ordre divin ne sera rétabli qu'au moment où un héros dévoué, l'arrière-grand-père et homonyme du poète, le ban Miklós Zrínyi brise le pouvoir du vice par sa mort héroïque et par cela promet l'avènement du pouvoir des Hongrois, restaurant ainsi le projet de Dieu. Avant de mourir, Zrínyi réussit encore à tuer le sultan Soliman le Magnifique, personnification principale du Mal. De cette manière, le poète Zrínyi plaça dans la perspective des grandes épopées de la littérature mondiale son sujet provenant d'une tradition nationale bipartite et créa une variante nationale hongroise, le pendant centre-européen de l'épopée religieuse de Milton, son contemporain.

Le chef-d'oeuvre poétique de Zrínyi influença avant tout, naturellement, la poésie nationale de langue hongroise, mais aussi, par l'intermédiaire de son frère, Petar Zrinski, la poésie croate également. Il faut mentionner ici l'épopée de László Listius (1628–1663) portant sur le désastre de Mohács, rédigée dans une structure souple, partiellement à la manière des chroniqueurs ; le sujet en était la bataille de Mohács dans laquelle le sultan Soliman le Magnifique infligea une défaite annihilante à l'armée hongroise, au cours de laquelle le roi Lajos II périt et qui marqua en Hongrie le début du règne des Turcs, lequel dura 150 ans. Bien que Listius se serve de quelques accessoires d'épopée, la composition de son oeuvre manque de grandeur. Mieux que Listius, István Gyöngyösi (1629–1704) comprit la hardiesse et le sublime de la conception de Zrínyi. Dans ses épopées inspirées d'Ovide et écrites à l'occasion de noces des grands seigneurs il adapta avec succès les éléments de l'épopée héroïque dans des thèmes imprégnés de mythologie érotique. Jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle c'étaient les poésies de Gyöngyösi qui étaient les plus populaires non seulement auprès des lecteurs mais encore parmi les poètes : ses bravoures linguistiques ainsi que ses digressions rhétoriques exercèrent une influence profonde sur le mode de création de ses successeurs.

Gyöngyösi non seulement imita les poètes antiques mais – et ceci est également remarquable – il suivait avec grande attention les oeuvres de la poésie néo-latine contemporaine. Il rédigea, entre autres, d’après une épopée religieuse d’un auteur jésuite, son ouvrage intitulé *Rózsakoszorú* (*Rosaire*). Ceci signala d’une part sa conversion de calviniste en catholique, mais aussi le fait que dans des circonstances spéciales à la Hongrie en ce qui concerne la culture et la langue, c’était avant tout le latin qui véhiculait les idéaux et les poétiques des poésies baroques française, italienne et espagnole. Qu’il suffise de mentionner ici la poétique de Jacobus Pontanus (1597) dont les enseignements et les commentaires jouèrent un rôle fondamental dans le fait que dans le système scolaire des Jésuites aussi bien que dans la poésie néo-latine d’inspiration jésuite c’est Virgile qui était accepté comme norme. Parmi les traités poétiques ultérieurs, ce sont ceux de l’Allemand Jacobus Masenius et du Français Bussièrès qu’il convient de relever. Le premier, par exemple, recommande tout particulièrement la lutte contre les Turcs comme thème épique convenable et propose comme modèle à suivre dans le genre de l’épopée religieuse sa propre oeuvre *Sarcotis* traitant le sujet de la faute de nos premiers parents, tandis que le second mentionne dans son recueil d’exemples les poètes les plus illustres du genre en Italie, en Espagne, en France et au Portugal. Le Jésuite français Jouveny enseigna comment faire figurer des personnages féminins et comment christianiser les attributs propres à l’épopée antique. (Remarquons au passage que plus tard ce sera encore, en premier lieu, par le truchement de l’enseignement des Jésuites français et italiens que les idées du classicisme apparaîtront dans la poésie latine de Hongrie : qu’il suffise de mentionner les noms de Bouhours, Rapin, La Cerda et Ceva.)

Puisque l’expulsion des Turcs du pays à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle se fit sous la direction du souverain Habsbourg, pendant longtemps les Jésuites ne trouvèrent pas comment allégoriser et narrer la victoire de la Chrétienté sur les Turcs et le rétablissement de l’intégrité du royaume hongrois sans se limiter à la mythologie habsbourgeoise qui s’imposait mais encore en se servant de la tradition nationale hongroise d’origine médiévale, laquelle se rattachait d’une part aux Huns et de l’autre aux rois saints de Hongrie.

Le Croate Paulus Ritter n’était pas Jésuite lui-même, seulement élève des Jésuites. Ce n’est que récemment que la recherche s’est faite une idée nette de l’impact de ses traités et de ses poésies écrits pour la plupart en latin et, en moindre partie, en croate, et se rattachant à la littérature généalogique fantastique de la Renaissance tardive et du Baroque ces ouvrages ont opéré un tournant décisif non seulement dans l’évolution de l’idéologie des Slaves du Sud et, à l’époque de sa redécouverte par le Romantisme, de l’idéologie pan-slave, mais aussi dans la réintroduction du mythe des origines des Hongrois. Nous venons d’apprendre, notamment, que ce fut Ritter qui, sur commande rémunérée, rédigea pour le Palatin Pál Esterházy (1635–1713), poète-mémorialiste de langues latine et hongroise et auteur d’oeuvres

religieuses, une merveilleuse et gigantesque histoire de sa famille, parue sous le nom du mécène, selon laquelle, entre autres, déjà au temps de Jésus Christ, l'un des aïeux du magnat était empereur de Scythie. Ritter se sert de tout un arsenal érudit pour justifier la parenté scytho-hunno-hongroise, et c'est de la même manière qu'il procède dans le cas de ses ouvrages écrits du point de vue des Croates : ici, il identifie sans vergogne les Illyres de l'Antiquité aux Croates et, qui plus est, transforme en Slaves les Grecs, les Roumains et les Hongrois. En poète, Ritter partit, lui aussi, de la tradition des Zrínyi : son premier ouvrage fut une épopée en langue croate dédiée au fils de Miklós Zrínyi, Ádám, et dans laquelle, suivant le modèle ovidien et non à la manière de Virgile, il narra le siège de Szigetvár dans une série d'épîtres héroïques.

Notons au passage que ce procédé d'auto-héroïsation de Pál Esterházy n'est pas qu'une simple drôlerie généalogique mais aussi une première apparition dans la littérature néo-latine du mythe d'Attila, donc de la tradition nationale hongroise avant l'avènement au pouvoir de la maison des Habsbourg.

Par la suite, au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, la figure d'Attila et la tradition hunnique furent portées au centre de la poésie jésuite néo-latine, tout d'abord par Zsigmond Varjú, mort jeune, qui publia son « poemation » intitulé *Divina Metamorphosis seu Hungaria e gentili Christiana* en 1711. Varju réhabilite la tradition nationale hongroise d'une manière bien originale : il adopte les clichés de l'historiographie et de l'hagiographie occidentale, avant tout italiennes et françaises, sur l'origine satanique et les crimes diaboliques d'Attila, pour pouvoir le confronter au roi Saint-Etienne qui libéra enfin le peuple hongrois des ténèbres de l'errance païenne. Cette curieuse oeuvre a aussi, selon toute probabilité, une lecture allégorique qui se rattache aux actualités politiques de l'époque : c'est précisément en 1711 que les Habsbourg finirent par mettre fin dans une paix durable à la lutte d'indépendance qu'avait menée depuis longtemps le prince de Transylvanie, Ferenc Rákóczi II. Quelques années plus tard, pourtant, l'ouvrage volumineux d'un professeur de mathématiques, le Jésuite László Répszeli intitulé *Hunnias*, paru en 1728, non seulement réhabilita Attila en matière de morale et d'histoire, mais créa le modèle qui resta valable et fut suivi jusqu'à l'époque du Romantisme. Répszeli adapta le caractère d'Attila au modèle virgilien et fit du chef hunno-hongrois conquérant le pays un véritable frère jumeau du *pious Aeneas*, conquérant troyen-romain. Pour réaliser cette métamorphose frappante le poète a suivi la poétique du Jésuite polonais Sarbiewski, lequel, à l'époque du Baroque, avait développé et agrandi le symbolisme des commentaires que la Renaissance avait formulé de Virgile. Sous la plume de Répszeli, le pieux Attila se transforma en héros encyclopédique, homme modèle en toutes circonstances, à la messe aussi bien qu'au champ de bataille. Le mérite de l'épopée de Répszeli réside non seulement dans le domaine de l'histoire des idées – il avait fait triompher la tradition nationale hongroise sur celle de la maison des Habsbourg –, mais dans le domaine poétique également : bien des années plus tard, à l'époque

des Lumières hongroises, quand l'enseignement de Voltaire sur l'épopée aussi bien que son *Henriade* furent déjà bien connus, le plus grand poète hongrois du XVIII<sup>e</sup> siècle prenait toujours comme modèle pour son *Arpadias* l'oeuvre de Répszeli.

Répszeli et ses nombreux disciples ne surent utiliser comme machinerie divine que, faute de mieux, la mythologie gréco-romaine. Il faut donc voir un pas décisif vers le Romantisme dans le fait que vers le milieu et pendant la seconde moitié du siècle les historiographes jésuites et leurs opposants piaristes et protestants soulevèrent la question de la religion primitive des Hongrois. György Pray, l'historien jésuite le plus prolifique, qui, après la dissolution de son ordre, devint l'historiographe de la Cour, connaissait fort bien la culture chinoise et les sources chinoises relatives aux Huns de l'Asie. Pray croyait en la relation entre les Huns asiatiques et les Huns européens, qu'il considérait, lui aussi, comme ancêtres des Hongrois, puisqu'il partageait la conviction répandue dans la linguistique de son temps que la langue chinoise était l'aïeule de toutes les langues asiatiques : il établit donc une relation directe entre la langue et la culture hongroises et la langue et la culture chinoises. Par contre, le protestant Daniel Cornides, médiéviste de réputation européenne, vit un parallélisme entre la religion des Hongrois et le dualisme iranien. Ainsi, dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle, deux modèles se présentèrent aux poètes, tous deux essentiellement différents de la tradition tant gréco-romaine que judéo-chrétienne, sur la base desquels ils surent créer la mythologie nationale indispensable à une épopée des origines.

C'est Mihály Vörösmarty, le créateur et le plus grand poète du Romantisme hongrois, qui y réussit le mieux, et, quant à son art épique et dramatique, il est légitime de nous référer à une analogie bien connue. On sait que, concernant la poésie de Hugo von Hoffmansthal, Ernst Robert Curtius a souligné, à juste titre, le rôle stimulant du *theatrum mundi* baroque, et en premier lieu de Calderón. Or, pour Vörösmarty – qui d'ailleurs connaissait bien les oeuvres de Calderón, ce rôle inspirateur fut joué par la poésie jésuite baroque de Hongrie et par les conjectures portant sur l'histoire des Hongrois. En général, on peut affirmer que – surtout si on prend en considération l'influence sus-mentionnée de Zrínyi et de Gyöngyösi – le Romantisme hongrois se rattache en maints aspects au Baroque et, de cette manière, met pour ainsi dire entre parenthèses les principes poétiques de l'époque du Classicisme.

Si, en dehors de l'épopée, nous jetons un coup d'oeil sur l'évolution de la poésie lyrique néo-latine en Europe centrale, nous y trouvons un autre bel exemple du rapport entre le Baroque et le Romantisme. Si les poètes romantiques hongrois et slovaques ont pu découvrir que leurs langues nationales, donc le hongrois et le slovaque sont, l'une et l'autre, appropriées à l'utilisation de la métrique gréco-romaine, c'est que pendant bien longtemps les poètes s'étaient servis du latin comme d'une seconde langue maternelle. En Hongrie, c'est aux noms de deux poètes jésuites, József Rájnis et Dávid Baróti Szabó que se rattache la jubilation de trouver la langue hongroise plus

riche que la plupart des langues modernes car elle se prête facilement à la poésie métrique. Aussi les plus grands poètes du Romantisme hongrois – Dániel Berzsenyi et Mihály Vörösmarty – se servaient-ils volontiers de ces vers. En cela, ils étaient fortement influencés par un poète piariste néo-latin du XVIII<sup>e</sup> siècle, János Krizosztom Hannulik (1745–1816) qui, dans la plupart de l'Europe contemporaine, était connu et vénéré comme l'*Horace moderne*.

Pour terminer, il convient encore de rappeler un autre genre, celui des mémoires et des confessions en prose. En Hongrie, ce genre fut le mieux représenté par Miklós Bethlen (1642–1716) et Ferenc Rákóczi II (1676–1735). Tandis que le premier choisit comme langue de son écriture le hongrois, le second se servit du français et du latin. Bethlen admet, pourtant, qu'il lui aurait été plus facile de rédiger son texte en latin, puisque de cette manière il aurait pu se rattacher plus facilement à son grand inspirateur, Pétrarque, ainsi qu'à Saint-Augustin interprété à la manière de Pétrarque. Par contre, la *Confessio peccatoris* de Rákóczi, que celui-ci rédigea dans son exil en France et en Turquie, se rattache directement à Saint-Augustin interprété selon une mentalité janséniste. Dans ses *Confessions*, Rákóczi parle d'une suggestivité désarmante (préfigurant parfois celle de Rousseau) des secrets de sa vie privée et publique et ne cesse d'y chercher les signes de la volonté divine (quant aux événements de sa lutte d'indépendance, Rákóczi les détacha de cette structure et les rédigea à part, en langue française). En plus de son sort tragique et romanesque, ce sont encore les oeuvres littéraires du prince Rákóczi qui ont fait qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle sa figure est devenue presque un motif littéraire à travers l'Europe.

## BIBLIOGRAPHIE

### I. Manuels et anthologies

1. *A magyar irodalom története 1600-tól 1772-ig*, szerk. KLANICZAY Tibor, Budapest, 1964 (Histoire de la littérature hongroise de 1600 à 1772, publié par Tibor Klaniczay)
2. STOLL Béla – VARGA Imre – V. KOVÁCS Sándor : *A magyar irodalomtörténet bibliográfiája 1772-ig*, Budapest, 1972. (Bibliographie de l'histoire de la littérature hongroise jusqu'à 1772)
3. *Antológia staršej slovanskej literatúry*. Na vydanie pripravil, úvod a poznámky napísal Ján MIŠIANIK. Bratislava, 1964.
4. GORTAN, Veljko – VRATOVIĆ, Vladimir : *Hrvatski latinisti. Croatici auctores qui Latine scripserunt, I–II*. Zagreb, 1970.

### II. Recueils d'études

1. *Neolatin irodalom Európában és Magyarországon*. (Littérature néo-latine en Europe et en Hongrie), szerk. / publié par JANKOVITS László – KECSKEMÉTI Gábor, Pécs, 1996.
2. « Le Baroque en Hongrie. » *Revue Internationale du Baroque* publiée par le C.O.S.I.B. Montauban, 1976.

### III. Essais et études

1. ANGYAL Andreas : *Die slawische Barockwelt*, Leipzig, 1961.
2. KLANICZAY Tibor : « La naissance et le développement de la littérature baroque en Hongrie », *Acta Litteraria Academiae Scientiarum Hungaricae*, 1960, III, 131–190.
3. BÁN Imre : « Problèmes de style du baroque littéraire hongrois » in : *Littérature hongroise – littérature européenne*, Budapest, 1964, 155–168.
4. KLANICZAY Tibor : « L'aspect héroïque et combattant de la poésie baroque », in : *Actes des Journées Internationales d'Etude du Baroque*, Montauban, 1969, 89–95.
5. TARNAI Andor : *Extra Hungariam non est vita*, Budapest, 1969.
6. TARNAI Andor : « Lateinische Übersetzungen französischen Schrifttums in Ungarn des 18. Jahrhunderts », in : *Acta conventus neo-Latini Amstelodamensis*, ed. by P. Tuynman, G. C. Kuiper and E. Kessler, Munchen, 1979, 977–982.
7. SZÖRÉNYI László : *Hunok és jezsuiták. Fejezetek a magyarországi latin hősepika történetéből* (Huns et Jésuites. Chapitres de l'histoire de l'épique héroïque latine de Hongrie), Budapest, 1993.
8. SZÖRÉNYI László : *Memoria Hungarorum. Tanulmányok a régi magyar irodalomról* (Essais sur la littérature hongroise ancienne), Budapest, 1996.
9. BORZSÁK István : « De Francisco Rákóczi, scriptore Latino », in : *Testament politique et morale du prince François Rakóczi, (...)*, texte latin établi par István Borzsák (...), Budapest, 1984, 278–281.

10. DÉRI Balázs : « Le style latin des *Aspirationes* », in : *Aspirations du prince François II Rakóczi, texte latin établi et annoté par Balázs Déri (...)*, Budapest, 1994, 211–214.

#### IV. Articles et études de l'auteur du présent essai:

1. SZÖRÉNYI László : « De carminibus heroicis Ovidiu, Vergiliumque imitantibus a patribus Societatis Jesu Provinciae Austriacae saeculis XV–XVIII sriptis », in : *Acta conventus neo-Latini Amstelodamensis*, ed. by P. Tuynman, G.C. Kuiper and E. Kessler, München, 1979, 964–975.

2. SZÖRÉNYI László : « L'ideale eroico del barocco nel poema gesuitico neolatino in Italia, in Ungheria e nell'Europa Centro-Orientale », in : *Venezia e Ungheria nel contesto del barocco europeo*, a cura di Vittore Branca, Firenze, 1979, 331–350.

3. SZÖRÉNYI László : « Il genere gesuitico 'Metamorphosis' et la poesia di Bernardo Pannagi », in : *Acta conventus neo-Latini Turonensis*, red. par J-C. Margolin, Paris, 1981, 1202–1213.

4. SZÖRÉNYI László : « Poésie en langue latine », in : *Le tournant du siècle des Lumières 1760–1820, Les genres en vers des Lumières au romantisme*, volume publié sous la direction de György M. Vajda, Budapest, 1982, 607–623.

5. SZÖRÉNYI László : « L'Arcadia latina nell'Ungheria del diciottesimo secolo », in : *Venezia, Italia, Ungheria fra Arcadia e Illuminismo, Rapporti italo-ungheresi dalla presa di Buda alla rivoluzione francese*, a cura di Béla Köpeczi e Péter Sárközy, Budapest, 1982, 293–304.

6. SZÖRÉNYI László : « L'Obsidio Szigetiana e la tradizione epica europea », in : *Acta Universitatis Szegediensis de Attila József nominatae, Acta Romanica*, tomus X., Szeged, 1986, 124–154.

7. SZÖRÉNYI László : « Amores Mariani », in : *Laurus Austriaco-Hungarica. Litterarische Gattungen und Politik in der zweiten Hälfte des 17. Jahrhunderts*, hrg. von B. Köpeczi – A. Tarnai, Budapest-Wien, 1988, 72–79.

8. SZÖRÉNYI László : « Panegirico e epopea, Zrinyi e Cortese, 'Il Veltro' », *Rivista della civiltà italiana*, XXXVI/5–6. 1992, 189–202.

9. SZÖRÉNYI László : « Attila's Image in the Poetry and Historiography of the Central European Baroque », in : *Attila, The Man and his Image*, ed. by Franz H. Bauml and Marianna D. Birnbaum, Budapest, 1993, 99–105.



Bertrand BOIRON

Maître de conférences d'études hongroises, Université de la Sorbonne Nouvelle (Paris III)

## László Németh (1901–1975) entre morale et littérature

Une œuvre immense : philosophie de l'histoire, sociologie, philosophie de l'éducation, critique littéraire, linguistique et stylistique, romans, drames, autobiographie... À vrai dire, derrière cette imposante variété, il n'y a peut-être, chez L. Németh qu'un unique thème : L'homme supérieur hongrois dans sa mission de sauver la Hongrie

### Les essais politiques

Dans *Kisebbségben*,<sup>1</sup> 1939 (« *En minorité* »), László Németh fait un tableau très noir de la Hongrie du XX<sup>e</sup> siècle, issue d'un douloureux accouchement tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle qui la laisse pantelante avec la coexistence de deux sortes de Hongrois (à ses yeux) :

- une majorité paysanne, authentiquement hongroise d'où le concept de « Hongrois profonds » (*mélymagyarok*), vivant dans des conditions misérables, parfois infra-humaines ;
- une couche dirigeante caractérisée par la forte part qu'y occupent les assimilés (spécialement Allemands et Juifs), désignés comme « Hongrois nouveaux-venus » (*jöttmagyarok*) et la démagyarisation partielle de ceux qu'il appelle « Hongrois délayés » (*hígmagyarok*).

Il estime que le salut est encore possible, et que cela se fera par l'émergence d'une nouvelle élite grâce à l'action de la faible partie encore saine de la couche dirigeante sur l'énergie et la soif de vivre des meilleurs enfants du peuple des « Hongrois profonds ». Ceux qui se donnent cette tâche sont les écrivains sympathisants du mouvement «populiste».

« En minorité » se termine par un « Petit catéchisme » (*Káté*) qui s'adresse à ces écrivains dont il attend le salut de la Hongrie et qui sont d'abord les jeunes intellectuels «classiques» (dont L. Németh est un représentant) mais aussi les quelques futurs génies issus du peuple. Ce petit catéchisme est d'une exigence morale à la limite du supportable. Il comprend 5 points que nous résumerons :

L'écrivain hongrois doit être un *ascète*. Il ne peut avoir de compagne, qui ne serait qu'une *Dalila*. Il doit savoir perdre en apparence son temps pour préparer l'avènement d'une nouvelle littérature (y compris un théâtre !). Il doit acquérir une vaste culture, et surtout une « GRANDE ÂME » au-delà des frontières de son pays (Grèce, Russie, les petits voisins et frères [!] slaves). Pour lui, Peuple et Esprit seront synonymes.

L'écrivain hongrois doit donc être un *missionnaire* en même temps qu'un *artiste* : le bon missionnaire est un bon artiste, et vice et versa !

---

<sup>1</sup> in *Sorskérdések*, Budapest, Magvető és Szépirodalmi Könyvkiadó, 408–482.

Dans un essai antérieur « *Les Hongrois et l'Europe* » (*Magyarság és Európa*, 1935),<sup>2</sup> L. Németh affirme sa foi dans les valeurs de la civilisation européenne issues des Grecs, ayant subi la greffe du triomphe de la culture chrétienne au début du Moyen Âge et le triomphe de la technique au XIX<sup>e</sup> siècle. Cette civilisation est cependant arrivée à un point d'épuisement qui appelle une nouvelle fécondation, qui ne peut se trouver que chez de nouveaux "barbares" ou, de façon moins traumatisante, chez les différentes nations qui la composent. Et le peuple hongrois peut et doit trouver sa place dans cette renaissance de la civilisation européenne : c'est une « question de destin » (*sorskérdés*).

L. Németh prend alors le pouls des grandes nations, montrant des craintes devant l'évolution autoritaire de l'Italie et de l'Allemagne, de l'admiration un peu effrayée devant la transformation de la Russie, et des espoirs fragiles devant ce que peuvent offrir la France et l'Angleterre, pays trop subtils pour être solides.

Et la Hongrie, justement ! L. Németh se livre à un bilan de l'histoire du peuple hongrois, dont il fait un des piliers de l'Européanité orientale, avec les Tchèques et les Polonais ; les Hongrois formant frontière avec les peuples des Balkans.

Il termine cet essai par 3 « pensées » qu'il refuse de tenir pour des « utopies » :

- a) le nécessaire partage des grandes propriétés hongroises, la naissance de communautés « humanistes » (qu'il appelle des « îles »), qui, en se renforçant, donneront naissance à un « pays-jardin » ;
- b) la pensée de l'Europe centrale : les petits peuples doivent s'unir et les Hongrois savoir renoncer à tout irrédentisme, refus infantile de la réalité ;
- c) la pensée humaniste, c'est-à-dire une résurrection des valeurs des Grecs et des Chrétiens qui laisse aussi sa place à la « poussée vitale » de notre temps ;

La conclusion est un appel à gagner la nouvelle bataille de Salamine.

On aura été sensible à l'influence des idées de Tolstoï en ce qui concerne le programme fixé aux écrivains et des idées de Keyserling (Hermann)<sup>3</sup> en ce qui concerne la place des nations dans l'Europe ; on peut lire dans *La Révolution mondiale et la responsabilité de l'esprit* : « Puisque nous vivons dans l'ère de la révolte des forces telluriques, force nous est de compter sur une longue période de nationalisme victorieux. La meilleure chose qui puisse arriver, c'est qu'il se constitue bientôt une *Internationale des Nations nationalistes*. »

Les idées de L. Németh sont celles de son temps, et il n'y a pas lieu de s'en étonner, sauf à l'avoir voulu prendre pour le prophète qu'il n'est pas.

Après avoir considéré les *exigences morales très élevées* de Németh à l'égard de la collectivité hongroise, et spécialement à l'égard des meilleurs de

---

<sup>2</sup> *ibid*, 252-336.

<sup>3</sup> Hermann de Keyserling, *La Révolution Mondiale et la Responsabilité de l'Esprit*, Paris, Stock, 1934.

ses intellectuels, exigences qui appellent luttes et sacrifices, mais qui manifestent une foi dans le succès, et sont donc « optimistes » par nature, nous avons, comme beaucoup de critiques hongrois, été frappés par le « pessimisme » qui sourd des romans et des pièces de la période immédiatement contemporaine de ces essais. L'interprétation traditionnelle était d'y voir une inévitable « compensation » après l'effort moral *surhumain* demandé par Németh au peuple hongrois et spécialement aux écrivains « purs », dont lui-même.

Admettons en effet que des romans comme « *Deuil* » (*Gyász*, 1936), « *Péché* » (*Bűn*, 1937) soient l'expression du « traumatisme initial » éprouvé par Németh devant la « situation hongroise », c'est-à-dire ce qui le pousse « désespérément » (comme on dit) à vouloir une issue.

Mais, en ce qui concerne les drames “sociaux” de Németh, nous sommes maintenant tentés par une tout autre interprétation :

Loin de subir une dépression, Németh « élargit ses exigences à l'individu au sein de sa famille et de ses proches, et s'intéresse spécialement au sort de l'intellectuel-homme dans ses rapports avec son épouse et ses disciples. »

Jetons un coup d'œil sur ses “dramas sociaux” (*Társadalmi drámák*) d'avant et d'après la guerre :

Commençons par « *À la lumière de l'éclair* » (*Villámfényél*, 1936).

Analyse : Époque contemporaine. Deux couples amis dans un village. Des deux hommes, d'environ 40 ans, l'un est médecin de district (*körorvos*), l'autre maire du village (*jegyző*). Le médecin est un idéaliste qui donne des consultations gratuites, l'autre un coureur de jupons. Survient, de sa pension suisse, la fille du «coureur» : une jeune fille dans l'épanouissement de ses 17 ans : le médecin lui révèle ses pensées qu'il cache soigneusement à sa femme et l'existence d'un ouvrage où il a peint la souffrance du village hongrois. La catastrophe arrive : le médecin révèle à sa femme qu'il a vécu à côté d'elle dans une solitude totale. Il abandonne sa famille et ses biens, s'interdit la jeune fille qu'il aurait pu aimer, et annonce qu'il vivra en « loup désespéré ».

À un certain moment de la pièce, il fera une théorie du rapport de l'intellectuel avec les femmes : il faut être d'une exigence extrême avec celles-ci et préférer rester seul, c'est-à-dire le plus viril possible.

Au premier abord, le contenu est d'une grande banalité : destruction par l'irruption de la fraîcheur de la jeunesse de l'équilibre fondé sur la raison et les compromis. La forme l'est également : suite de dialogues en chambre close avec dénouement « téléphoné ».

Dans la problématique morale qui nous intéresse, le contenu d'une telle pièce est l'aveu que toute réforme, toute révolution de la société hongroise bute contre l'impossibilité de la transformation des liens humains les plus “élémentaires” à cause notamment de la « dureté de pierre » du mariage traditionnel.

Faut-il comprendre par là que toute issue est impossible ? que *l'échec* est au bord de la route que Németh et ses compagnons suivent ? Oui et non. Németh procède à un “bilan prospectif” (si l'on peut dire) des forces en présence. Il n'y a pas renonciation, et dans un interview de 1963, il

caractérisera l'épilogue de cette pièce comme « le commencement d'une vie nouvelle ».

D'ailleurs l'action laisse une place importante au *comique*, voire à la *farce*, ce qui offre au spectateur un plaisir spécifique proche d'une certaine tradition hongroise, et permet d'« habiller » le frisson de l'*échec* des couleurs vives de la sensualité (certains comportements langagiers d'Imre Nagy sont proches de l'obscénité...)

On sera sensible à l'*ironie féroce*, éparse dans la pièce, avec laquelle le médecin traite le travail d'« exploration du village » (*falukutatás*) auquel il a lui-même participé : il considère cela comme de l'*exhibitionnisme*, une *matière à remplir les colonnes des journaux*... Németh rejeterait-il même les pratiques du mouvement populiste ? On peut au minimum noter le mépris de l'*idéaliste* vis-à-vis du travail concret et de ses nécessaires impuretés.

Au-delà de la famille, quel serait donc le cadre au sein duquel l'individu (l'intellectuel / l'homme supérieur) pourrait participer au combat pour une nouvelle Hongrie ?

La *communauté* (colonie) ? : c'est le thème de « *La Cerisaie* » (*Cseresnyés*, 1939) qu'il a considéré comme « le frère de 'En minorité' » (de la même année) : Écoutons Németh dans un interview de 1963. « Dans « *La Cerisaie* », à travers le destin d'un groupe humain vivant une vie modèle, je montre comment il se détache de tout ce qui n'est pas assez fort ni ferme pour supporter les temps nouveaux. Cerisaie, dont le nom désigne à la fois le héros de la pièce et la « *ferme* » (*farm*) qu'il a fondée, et où il s'est retiré avec sa famille, y forme d'authentiques cadres (*vezető*) à partir de paysans, d'étudiants et d'ouvriers. La complication vient de l'incursion des idées et de l'homme contemporain dans ce petit État idéal. »

À la fin de la pièce, Cerisaie reste seul avec une de ses filles (archétype némethien, cf. « *Le Monstre* ») et considère que l'échec est venu de ce que la communauté n'a pas été assez « nazaréenne » et se prépare à écrire une lettre à « ceux qui aimeraient être des nazaréens, avec simplement une vision des choses plus correcte ».

En 1963, Németh admit « *La Cerisaie* » comme sa seule pièce d'échec. Mais il ajoute que son héros continue obstinément la lutte.

Dans ces deux pièces, l'*échec est grave*, mais relève de causes psychologiques et sociales tout à fait *ordinaires*. L'humanité hongroise idéaliste se cogne la tête contre les murs, mais n'abandonne pas le « Grand Œuvre ». On peut estimer que Németh conserve toutes ses illusions concernant la conquête d'une Hongrie nouvelle par des intellectuels «entrepreneurs en morale» comme il l'est lui-même.

Ce n'est qu'après la guerre que Németh semble avoir compris l'impossibilité d'une transformation de la vie sociale par les individus d'exception. Il écrira en 1953 un «drame social», « *Le monstre* » (*A szörnyeteg*). Il s'agit d'une pièce également «historique» puisque l'espace relativement réduit qui sépare l'écriture de l'œuvre du cadre de l'action (la Hongrie des années 30, donc identique au cadre des pièces ci-dessus) correspond à une coupure totale : guerre, transformation politique et sociale.

Le héros, le professeur « *Dragon* » (*Sárkány*), est un universitaire au sommet de ses aspirations. Il a réussi à faire accepter les bizarreries de son comportement intellectuel (historien, il “jingle” avec les autres sciences) et suscite autant d'admiration que de peur parmi ses étudiants. Il épouse une jeune chimiste d'origine paysanne, qui lui accorde toutes les aises et toutes les jouissances, et, se croit plongé dans une exaltation lucide à la manière d'un Gœthe. En réalité, elle est dégoûtée de ses assiduités, de son désir d'avoir un enfant, elle en a peur, et elle s'enfuit de leur nouvelle maison paysanne isolée, symbole de la « conscience populiste » du professeur.

Dans cette pièce, Németh a enfin pris conscience de deux problèmes cruciaux concernant le rôle qu'il voulait donner à l'« homme supérieur » dans ses projets de réforme de la Hongrie :

La consubstantialité de l'*homme supérieur* et de la difficulté relationnelle avec les autres hommes (À sa fille, revenue « par un coup de théâtre » némethien, qui lui dit : « tu connais l'Homme, mais pas les hommes... », il répond : « c'est justement cette suspension de la connaissance des hommes qui m'a permis de vivre jusqu'ici... » le caractère insoluble, à tout jamais, des *grandes questions morales*. « J'avais pris au sérieux les grands mots d'Amour, d'Amitié, de Bonheur, de Mariage, de Patriotisme... alors que tous les autres hommes « se défilent »... » dit aussi le Pr. Dragon.

Sur le plan proprement idéologique, Németh prend ses distances avec l'*idéologie populiste*. De deux manières :

Dragon épouse une jeune intellectuelle « demi-paysanne », croyant ainsi « faire son salut hongrois » et l'installe dans une ancienne ferme typique, mais sa femme n'est sensible qu'à sa solitude avec lui, loin de toute véritable activité intellectuelle. Il est vrai qu'il lui propose par compensation de lui installer un laboratoire où elle s'occupera du perfectionnement des conserves (« c'est si important pour la nation ! ») et une immense bibliothèque de livres français (elle ne connaît pas la langue ? – « Tu apprendras ! »). On se retrouve en plein *Bouvard et Pécuchet* !

L'autre manière de Németh de prendre ses distances, c'est d'opposer dans une discussion Sárkány à un vieux « prophète populiste » ridicule : au « prophète » obsédé du passé, Dragon répond par l'avenir. Il est vrai qu'on peut tenir cela au crédit du personnage. Dans un interview de 1946,<sup>4</sup> Németh s'exprimera ainsi : « la littérature populiste était caractéristique des années 30. Sa place est (maintenant) occupée par la politique populiste. La littérature populiste avant le changement était une excitation, une agitation au sens noble du terme (...), il est naturel que la littérature s'occupe moins de ce qu'on peut réaliser publiquement. » Németh commet ici le péché d'anachronisme, puisqu'il met dans la bouche de son personnage d'avant-guerre ses idées d'après-guerre. Németh est aussi bien naïf et bien généreux quand il se montre en 1953 favorable à un régime qui l'aura interdit de publication de 49 à 54... Consolé par sa fille, Dragon continuera sa carrière ; ce n'est pas une

---

<sup>4</sup> in « *A szellem : rendező nyugtalanság* » (cf. note 4) *Beszélgetés Németh Lászlóval arról, hogy a szellem feljődése biztató*, 93–96 (95).

« gourgandine » (*lotyó*) qui l'abattrà. Redémarrage de l'être supérieur... ou, comme le fait sentir Németh, sortie d'un *clown de l'esprit* ?

Dans la dernière partie de sa vie, Németh semble avoir été pris d'une sorte de *modestie* dans son désir toujours tenace d'un monde meilleur : il renonce à décrire des prophètes de *l'esprit* se cassant la tête contre les murs au profit de ce qu'il appelle la « sainteté laïque », c'est-à-dire l'obstination du *cœur* d'« honnêtes intellectuels » qui ne sont pas des « aigles de l'intelligence » mais de modestes *intercesseurs* entre les besoins moraux de tout être humain et les lois morales.

Ainsi le personnage de Kata dans « *La grande famille* » (*Nagy család*, 1962). Action strictement contemporaine. Autour de Kata, physicienne abandonnée par son mari, va se recréer une « grande famille » dans le cadre de son immeuble : l'ancien professeur et « idéal masculin », l'étudiante qui veut abandonner ses études et son amie vendeuse, le sous-locataire de 56 – par ailleurs linguiste – et son patron, fils de paysan qui s'est élevé au travers de l'installation électrique, le gérant communiste (...) et enfin l'ancienne religieuse devenue aide-surveillante, c'est-à-dire la société toute entière (D'après un interview de 1968).<sup>5</sup>

Cette héroïne de théâtre a son correspondant dans l'héroïne du roman « *Miséricorde* » (*Irgalom*, 1965) : étudiante en médecine courageuse, tourmentée par le mauvais accueil fait à son père retour de captivité par une épouse adultère, et qui épousera généreusement un camarade, infirme... et communiste clandestin. Une des dernières phrases du roman : « l'humanité immense, l'humanité qui boîte, qu'il faut convaincre qu'elle peut courir et en même temps qu'il faut surveiller de peur qu'elle ne tombe victime de sa mauvaise jambe. »

À ces « drames sociaux » viennent s'ajouter les « drames historiques » d'avant et d'après la guerre :

Là encore, l'interprétation la plus fréquente est d'y voir des pièces « noires » : *l'échec éternel* de l'homme supérieur écrasé par les « forces insurmontables de l'histoire ».

Ce sont en fait des œuvres à plusieurs facettes :

– *L'échec* malgré la « puissance » intellectuelle ou temporelle.

– *L'échec* lié aux difficultés relationnelles des *hommes supérieurs*.

Certes, mais l'essentiel n'est-il pas :

– *Le succès décalé* : ces personnages auront eu raison trop tôt.

Pour Németh, ces personnages constituent les *figures de proue du progrès*, ils sont les *héros de la civilisation européenne*.

Deux exemples : « *Joseph II.* » (*II. József*, 1954) : l'empereur d'Autriche (1780–1790) qui vit la quasi-totalité de ses réformes rationnelles et généreuses détruites dans les derniers moments de sa vie.

---

<sup>5</sup> in, « *A szellem : rendező nyugtalanság* » (cf. note 4) *A Nagy család rádióközvetítése elé*, 228–231 (229).

(Avant la guerre : « *Grégoire VII* » (VII. *Gergely*, 1937) de l'action duquel est issu le miracle des X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles : les conditions de 150 ans d'une Europe de grande culture.)<sup>6</sup>

### **En forme de bilan :** *Une ambition démesurée ?*

« Être un grand auteur ? » : oui, mais par le biais d'une véritable *graphomanie* que sanctionnait impitoyablement Márai dans son *Journal* (1965) : « L'écrivain qui, tout jeune, décide d'écrire ses *Œuvres Complètes*. La famille s'inquiète. Le père : « Fais tes études de médecine, mon petit ! ça, au moins, c'est du solide. »<sup>7</sup> Et parce que c'est un bon fils, il fait aussi ses études de médecine. Mais, tout en retaillant les dents creuses, il bricole sur ses *Œuvres Complètes*. Résultat : 30 volumes, reliure toile, achat à tempérament. La nation, qui a toujours besoin d'*œuvres complètes* dit : « nous ne sommes pas si retardés que ça... » et baisse son chapeau (avec satisfaction). Avec ses *Œuvres Complètes*, plus d'un dilettante bavard s'est déjà introduit dans la littérature, en soufflant comme un bœuf. »

« Être un "penseur" (*gondolkodó*) ? : oui, mais Babits, en 1933, attribuait son « exigence de totalité » (*teljességigény*) à un manque de maturité psychologique. Mais Mihály Szegedy-Maszák l'accusera même en 1985, de « manque de formation philosophique ». »<sup>8</sup>

### *Une qualité littéraire discutable ?*

Németh n'apporte aucune innovation d'écriture, en quoi M. Szegedy-Maszák, en 1993, voyait une caractéristique propre à l'ensemble du « courant populiste »<sup>9</sup> : Ses essais sont des « discours à la nation » pleins de la flamme de la sincérité certes, mais d'une rhétorique classique, subissant, comme on l'a vu l'influence de l'«air du temps». Ses romans s'inscrivent dans le cadre du « réalisme socio-psychologique » le plus classique. Son théâtre suit le modèle ibsénien pour les "drames sociaux", avec quelque chose d'un « boulevard à la hongroise », et ses "drames historiques" sont des pièces "nobles" sur un modèle sans doute allemand.

Et puis, il y a le sentiment, corroboré par les aveux mêmes de Németh, que l'art n'est chez lui qu'un *moyen* : Interviewé en 1942, il répondra à la question : « Si l'écrivain met au centre de son œuvre le « problème social », l'art ne passe-t-il pas au second plan ? » en ces termes : « l'art n'est pas un but

---

<sup>6</sup> in, « *Szellem : rendező nyugtalanság* » (cf. note 4) *A bukásában is győztes szellemi ember drámája*, a VII. *Gergely*, 47–78.

<sup>7</sup> in Márai Sándor, *Napló 1958–1967*, Budapest, Akadémiai Kiadó – Helikon Kiadó, année 1965, 253.

<sup>8</sup> in Grezsa Ferenc, *Németh László Tanú korszaka*, Budapest, Szépirodalmi Könyvkiadó, 1990, 16.

<sup>9</sup> in *2.000*, septembre 1993 – Mihály Szegedy-Maszák, *Konzervativizmus, modernség, népi mozgalom*, 41–46.

(*cél*), mais un moyen (*mód*) » et à celle-ci : « Ne vous égarez-vous pas dans la politique ? » par : « La politique peut acquérir des lumières de l'écrivain. Pourquoi l'écrivain ne ferait-il pas de la politique ? »<sup>10</sup>

### *Un grand auteur, quand même ?*

Son œuvre souffre d'une *hypertrophie du moi* qui le met dans la catégorie des Rousseau, des Stendhal et des Proust : c'est toujours la même histoire qui provoque, comme chez les écrivains français cités aussi bien l'amour pour le mystère d'une incarnation que la gêne ou le dégoût devant la déviance (car certains peuvent se demander si son obsession "morale-nationale" n'est pas une ruse permettant de supprimer toute inhibition à un *moi* quelque peu monstrueux).

Ne nous plaignons surtout pas de sa *passion européenne* comme seul débouché de sa *Passion hongroise*, aux antipodes de tout ce que l'on met perfidement, souvent, sous l'étiquette "populiste".

Et puis, sur le plan strictement littéraire, ne serait-il pas l'inventeur dans la littérature hongroise d'une sorte de *tragi-comédie* de l'intelligentsia hongroise, seule issue de toutes les contradictions et tensions qu'il a vécues.

---

<sup>10</sup> in, *A szellem : rendező nyugtalanság* (cf. note 4) Németh László a Cseresnyés kritikáiról, 65–67 (66).

Estelle LAURENT

Université de la Sorbonne Nouvelle (Paris III)

## Phénoménologie du roman absurde : quelle spécificité centre-européenne ?

Même en ne considérant que la production littéraire de notre siècle, voire des cinquante dernières années, impressionnant est le nombre de romans dits *absurdes* alors même que la critique hésite encore souvent sur la définition précise de cette notion. Aussi nous a-t-il semblé opportun de procéder à une lecture purement phénoménologique de quelques romans absurdes afin de constater ce qui s'y passe. Pour cela, nous avons choisi de considérer trois textes assez différents les uns des autres : *Le Solitaire* d'Eugène Ionesco, *Monsieur G.A. à X* de Tibor Déry, et *Ferdydurke* de Witold Gombrowicz. Nous avons tout d'abord tenté, à partir des schémas structuraux des intrigues de ces trois romans, d'établir une morphologie de la situation absurde en littérature en disposant selon un ordre chronologique précis un certain nombre d'invariants puis, après nous être penchée sur l'importance et la signification, du motif de l'exil dans ces romans, nous nous sommes intéressée à la pertinence de l'idée d'un clivage entre les romans absurdes occidentaux et ceux d'Europe Centrale.

### Étude morphologique

L'analyse phénoménologique des romans de Ionesco, Déry et Gombrowicz nous a fait apparaître la succession, dans un ordre identique, de sept grandes séquences narratives (S) :

\*S.0 : *Vie quotidienne*. Le protagoniste est en général un homme, seul, dont le travail l'ennuie, et qui s'interroge sur son existence, voire sur le temps qui passe. Chez Ionesco,<sup>1</sup> le protagoniste est un homme célibataire qui considère qu' « à trente-cinq ans il est temps de se retirer de la course. Si course il y a. Il était déjà tard, je n'avais pas loin de quarante ans. Je serais mort d'ennui et de tristesse si je n'avais fait cet héritage inattendu. » (p. 9) Chez Déry<sup>2</sup>, le personnage est un homme célibataire, sans véritable profession, qui « semblait se chercher un but » (p. 12), qui « n'a plus de goût à vivre ici » (p. 16). Le personnage de Gombrowicz<sup>3</sup>, est également un homme célibataire sans véritable profession, vaguement écrivain, angoissé à l'idée « qu'il ne se passerait rien, que rien ne changerait, rien n'arriverait jamais et, quelque soit le projet, il n'en sortirait rien de rien. » (p. 5)

---

<sup>1</sup> E. Ionesco, *Le Solitaire*, Gallimard, coll. « Folio » n° 827, Paris, 1976.

<sup>2</sup> T. Déry, *Monsieur G.A. à X*, trad. De M. Fougousse et L. Gara, Seuil, Paris, 1965.

<sup>3</sup> W. Gombrowicz, *Ferdydurke*, trad. De G. Sédar, Ch. Bourgois, coll. « 10 / 18 » n°741, Paris, 1973.

\*S.1 : *Rupture*: la vie quotidienne est interrompue. Dans *Le Solitaire*, la rupture est volontaire mais l'idée en a été suggérée par un héritage imprévu. La rupture se fait alors sous forme de déménagement. Dans le roman de Tibor Déry, la rupture est également volontaire puisque G.A. part de lui-même, alors que dans *Ferdydurke* la rupture est involontaire : le personnage est enlevé par un professeur de Lettres. Toutefois, dans les instants qui précèdent son enlèvement, cet écrivain raté s'interrogeait justement sur son désir de fuir la société qui l'entoure, ce qui tend à rendre cette rupture bienvenue.

\*S.2 : *Conséquence* = Isolement du personnage. Chez Ionesco, le personnage est coupé de son environnement professionnel. Chez Déry, le personnage se trouve coupé de son pays, de sa culture. Chez Gombrowicz, Jojo se retrouve coupé de sa génération puisque ce personnage adulte est renvoyé à l'école et re-considéré comme un petit garçon.

\*S.3 : *Rencontre de deux mondes* = Naissance du sentiment absurde. Cette séquence fonctionne comme un pivot dans l'intrigue de nos romans et elle illustre la thèse défendue par Albert Camus dans *Le Mythe de Sisyphe* selon laquelle

« l'absurdité naît d'une comparaison »<sup>4</sup>. Dans *Le Solitaire*, c'est plus le changement d'état (l'inaction contre la contrainte d'un travail chaque jour identique) qui accentue un sentiment déjà éprouvé par le personnage : « Chacun des milliards d'êtres est habité par une telle angoisse que l'on dirait que meurent, dans chaque être, lui-même et tous les milliards d'êtres. Pourquoi cela ? Comment cela ? C'est sans doute le fait que j'ai changé de domicile et parce que je n'ai plus les préoccupations du bureau que cette angoisse m'accable tout à coup. » (p. 78). Dans *Monsieur G.A. à X*, la rencontre de deux mondes est nettement ressentie par le personnage : « La journée commençait comme pour démentir toutes les bizarreries qu'il avait déjà rencontrées à X. Etant donné les événements des deux derniers jours, et la tension nerveuse de son esprit en alerte, il se passait presque le contraire de ce qu'il se préparait à voir. G.A. eut un moment l'impression d'avoir quitté une moitié pour l'autre d'un monde double. » (p. 64) La constante prise à contre-pied des moindres détails de notre quotidien par les habitants de X fait naître un profond sentiment absurde tant chez le personnage G.A. que chez le lecteur. Il y a, enfin, dans le roman de Gombrowicz, toute une esthétique de l'« entre-deux » ; le motif de la rencontre de deux mondes (ceux des jeunes et des vieux, mais aussi par exemple des citadins et des paysans) est récurrent. Dans les trois romans, en faisant naître le sentiment de l'absurde, le choc de la rencontre de deux mondes fragilise surtout l'opinion des protagonistes sur leur propre personne et sur le monde qui les entoure en leur proposant d'autres possibilités d'être, d'agir, de penser. A ce propos, nous avons relevé dans les trois romans (et ce en particulier chez Déry) la présence récurrente

---

<sup>4</sup> A. Camus, *Le Mythe de Sisyphe*, Gallimard, coll. « Folio Essais » n°11, Paris, 1942, p. 50.

des motifs de la diversité et de la multiplicité des possibles, thème également essentiel dans les romans d'un autre écrivain centre-européen, Milan Kundera

\*S. 4 : refus de la nouvelle culture. Moins qu'un refus, il s'agit souvent d'une difficulté d'intégration entraînant une résistance à une différence perçue comme absurde. Ce sentiment s'accompagne généralement de regrets quant au passé et à ce qui semble perdu à jamais. En effet, lors de sa première soirée dans son nouveau logement, le personnage de Ionesco est perturbé par tant de changements : « On est chez soi, on est bien. Est-on si bien que ça ? » (p. 72) Cependant, il est incapable de se révolter et la résignation apparaît paradoxalement comme sa seule possibilité de refuser son nouvel état (l'accepter au plus vite pour ne plus y penser). A nouveau chez Déry, l'étrangeté des réactions des habitants de X et des événements qui s'y produisent est telle que G.A. en est souvent déconcerté au point de ne pouvoir l'accepter : à l'hôtel, « devant la pièce que le portier avait ouverte en s'inclinant courtoisement [G.A.] ne put retenir un mouvement de révolte. » (p. 39), ou encore : « Il se sentait perdu, comme s'il s'enlisait. » (p. 47). De même dans *Ferdydurke* : « Le réel allait Y le réel allait Y devenir un cauchemar, l'absurdité grossirait jusqu'à rendre toute fuite impossible. Il fallait s'y opposer à n'importe quel prix. Mais par où commencer ? » (p. 59)

\* S. 5 : l'habitude s'installe. Le personnage finit par accepter plus ou moins consciemment les conditions de sa nouvelle vie et, par là même, cautionne l'absurdité des choses. Le personnage du *Solitaire* finit par transposer ses habitudes passées dans son nouvel environnement et par s'en trouver d'autres autour desquelles il organise sa vie, ce qui le rassure : « Je me précipite sur le journal et je me délecte d'une façon morose. Ça me fait passer une bonne demi-heure tous les matins. [Puis] il y a les mots-croisés du journal. Ça fait encore une heure. Puis, arrive l'heure de l'apéritif, après c'est le déjeuner, après c'est la sieste. Deux ou trois heures difficiles à passer, et c'est le dîner, et je rentre. Et c'est le sommeil profond qui m'engloutit. Le lendemain matin, la même détresse, et puis c'est le café, je reviens à moi, et ainsi de suite. » (p. 112) Les réactions de rejet de G.A. s'amenuisent elles aussi, malgré lui : « Perplexe et scandalisé à la fois, G.A. constatait qu'il acceptait dorénavant avec indifférence, comme de vieilles connaissances, quasiment, les pluies et les orages d'hiver qui, on l'a vu, s'étaient d'un jour à l'autre abattus sur la ville quelques semaines plus tôt. Il n'y avait plus trace, en lui, de l'incessante révolte qui tendait encore tout son être au cours de l'hiver précédent. Quand il allait par les rues, avec des chaussures pleines d'eau et des vêtements trempés qui jamais ne séchaient sur lui, et qu'il devait stopper brusquement parce qu'une rafale arrachait les tuiles d'un toit en ruine, quelque pas plus loin, ou renversait un mur en construction et que les briques tombant dans la boue l'éclaboussaient, il restait impassible, sans la moindre réaction. S'il scrutait alors son cœur, il y trouvait plus d'excuses que d'indignation pour l'état des choses environnant. » (p. 339) Quant à Jojo, le personnage de Gombrowicz, il prend également conscience du changement qui s'opère en lui : « L'univers semblait s'être défait et reconstruit sur de

nouvelles bases, mes trente ans pâlessaient et redevenaient irréels, la moderne [la jeune fille] à la fenêtre se montrait de plus en plus attirante. » (p. 121) Toutefois, dans aucun des trois romans, cette instauration de nouvelles habitudes facilitant l'acceptation d'un monde jusque là rejeté n'annihile pour autant l'esprit critique des personnages qui n'en restent pas moins conscients de l'absurdité de ce qui les entoure, voire de leur propre existence.

\* S. 6 : Désir d'une nouvelle rupture = conscience de la vanité de l'exil. Dans tous les cas, les personnages finissent par ressentir soit le besoin d'un nouveau départ vers un autre ailleurs, soit le souhait d'un retour à l'état initial. Le premier est inutile (cf. *Ferdydurke* où plusieurs expériences sont tentées), le second est bien évidemment impossible, le tout menant au constat de la vanité de toute tentative de fuite puisque l'on ne peut se quitter soi-même et que, par ailleurs, selon les propres mots de Kundera,<sup>5</sup> « personne ne peut s'échapper nulle part ». Les dernières pages du *Solitaire* constituent un catalogue des souvenirs du personnage. En fin de compte, il ne lui reste que des souvenirs, à présent inaccessibles. Son présent n'est construit qu'autour de ces événements et de ces personnes issus du passé, et la vanité de la recherche d'un ailleurs lui apparaît, ce qu'il avait d'ailleurs déjà soupçonné : « L'univers me semblait être une sorte de grande cage ou plutôt une sorte de grande prison, le ciel, l'horizon me semblaient être des murs au-delà desquels il devait y avoir autre chose, mais quoi ? J'étais dans un immense espace, enfermé cependant. » (p. 30) Dans *Monsieur G.A. à X*, la question du départ, de l'exil, est souvent évoquée et sa vanité paraît évidente même si les personnages continuent à en rêver pour mieux imaginer l'« arrivée », l'« après » : « Si je ne reste pas, c'est pour pouvoir revenir. » (p. 346), mais aussi : « On n'arrive jamais, et d'ailleurs ce n'est pas la peine. B Par bonheur, on ne peut jamais savoir exactement quand on est arrivé, dit un homme d'un certain âge d'un ton posé. Il y a même des gens qui, sans le savoir, sont arrivés avant d'être partis. » (p. 435) Chez Gombrowicz, la volonté de départ est clairement assimilée à la nécessité de fuir son propre corps : « Fabriquez-moi une gueule nouvelle pour que je doive à nouveau vous fuir en d'autres hommes et courir, courir, courir dans toute l'humanité. Car il n'y a d'autre refuge contre la gueule que dans une autre gueule, et l'on ne peut se protéger de l'homme que par l'entremise d'un autre homme. » (p. 310)

L'espace nous manque ici pour illustrer la validité de ce schéma à l'aide d'autres romans comme par exemple *L'Étranger* d'Albert Camus ou encore *Le Château* de Franz Kafka. En outre, évitons le piège de la systématisation en voulant nous limiter à une confrontation des textes absurdes uniquement en fonction de ce schéma structural. En ne considérant que le cas de *L'Étranger* par exemple, il est évident qu'une lecture du roman se limitant au repérage des séquences du schéma de l'intrigue serait très réductrice, en particulier parce que dans le roman de Camus le sentiment de l'absurde se situe à plusieurs niveaux : dans toute la partie du procès notamment, ce sentiment est

---

<sup>5</sup> M. Kundera, *L'Art du roman*, Gallimard, coll. « Folio » n° 2702, Paris, 1986, p. 22.

pour ainsi dire extradiégétique, c'est-à-dire ressenti par le lecteur seul, puisque Meursault est à la fois d'un tel détachement et d'une telle lucidité que les paroles prononcées contre lui ne lui semblent pas absurdes mais bien plutôt logiques et dans l'ordre des faits possibles. Autre exemple autre variante, le schéma de l'intrigue de *La Famille Tót* d'István Örkény correspond à celui que nous avons établi, à la différence que ce n'est pas le personnage Lajos Tót qui quitte son environnement pour un autre monde ou une culture différente, mais c'est cette altérité culturelle qui s'installe dans sa propre maison par l'intermédiaire du commandant Varró, ce qui constitue une variante intéressante puisque les Tót se voient contraints de « quitter » leurs habitudes sans pour autant qu'il y ait déplacement géographique, comme c'est le cas dans les autres textes.

### L'exil de Sisyphe

Avant de nous intéresser à la possibilité d'un clivage est / ouest dans le traitement du sentiment absurde en littérature, nous souhaitons revenir un instant sur la notion de l'exil et sur son importance dans notre schéma structural. En effet, si le terme peut paraître un peu fort à certains, notre analyse morphologique nous a montré que, dans tous les cas, l'intrigue romanesque débute par une rupture d'avec un quotidien évoqué en quelques mots au cours des premières pages du roman. Cette démarche narrative pose trois questions qui méritent notre attention :

a) Pourquoi prendre la peine de retracer, même brièvement, un quotidien que l'on quitte aussitôt ? Bien que bref, le récit du quotidien du personnage avant la rupture permet à la fois d'ancrer le récit dans le réel (et plus le quotidien sera banal, plus la véracité du récit sera attestée) et de proposer au lecteur, à travers le protagoniste, un point de comparaison possible avec le monde que l'on va découvrir après la rupture (n'oublions pas que l'absurde naît d'une comparaison !).

b) Quelle est la motivation phénoménologique de cette rupture ? Nous avons vu que, selon les cas, la rupture est plus ou moins volontaire mais que dans tous les cas elle est ressentie comme nécessaire par le protagoniste, qu'il ne se sente bien nulle part et se cherche un but (chez Déry), qu'il s'ennuie terriblement (chez Ionesco), ou qu'il se sente piégé par son environnement (chez Gombrowicz). En outre, la raison de la rupture et la façon dont elle se produit orientent le style du récit qui suit :

Chez Déry : recherche d'un ailleurs un récit de voyage

Chez Ionesco : remise en question du roman philosophique

Chez Gombrowicz : rejet de la société et grotesque enlèvement u satire de la société et récit mi-fantastique mi-grotesque

c) Quelle est la valeur de cette stratégie littéraire ? Même volontaire, une telle rupture est toujours une cassure, une violence pour le personnage, mais également, d'un point de vue strictement narratif, pour l'intrigue. Comme la

transgression d'un interdit dans le début du conte populaire,<sup>6</sup> la rupture du quotidien permet ici, tout simplement, qu'il y ait histoire donc récit. La rupture isole brutalement et de façon irrémédiable le personnage de ce qui lui servait, même inconsciemment, de point de repère : sa culture chez Déry, son travail chez Ionesco, sa génération chez Gombrowicz ; peu importe le point d'ancrage, tous ces éléments sont des facteurs d'intégration du personnage dans une société que, même lorsqu'il la rejette, il connaît et comprend parce qu'il en est l'un des maillons. Dès les premières pages de son étude, Danièle Masson souligne que le « sentiment d'absurdité est d'abord vertige de l'individu isolé »,<sup>7</sup> idée à laquelle elle revient plus loin alors qu'elle tente de comparer les visions de Camus et de Sade : « l'absurde naît là où il y a déracinement d'un homme qui n' a plus de support dans le monde et sent l'harmonie, l'équilibre de ce monde comme un défi qui lui est lancé, lui l'être sans équilibre. Ce manque de lien, de communion suscite d'abord chez l'homme un sentiment d'étrangeté devant cette nature qui ne lui ressemble pas, qui n'est pas de sa race : « cette épaisseur et cette étrangeté du monde, c'est l'absurde » (Camus).<sup>8</sup> L'emploi du concept de « déracinement » rappelle la force de l'image du déraciné, en particulier dans la littérature romantique où déjà des êtres inadaptés au monde qui les entourait éprouvaient un sentiment d'incompréhension et de malaise, et rêvaient d'un ailleurs. C'est ce même être, déraciné dans d'autres circonstances, qui, dans le roman absurde contemporain, va être confronté à un monde différent de celui qu'il vient de quitter et qui va violemment le percevoir comme absurde.

Relisons Camus : « Une démonstration par l'absurde s'effectue en comparant les conséquences de ce raisonnement avec la réalité logique que l'on veut instaurer. Dans tous les cas, du plus simple au plus complexe, l'absurdité sera d'autant plus grande que l'écart croîtra entre les termes de ma comparaison. Il y a des mariages absurdes, des défis, des rancœurs, des silences, des guerres et aussi des paix. Pour chacun d'entre eux, l'absurdité naît d'une comparaison. Je suis donc fondé à dire que le sentiment de l'absurdité ne naît pas du simple examen d'un fait ou d'une impression mais qu'il jaillit de la comparaison entre un état de fait et une certaine réalité, entre une action et le monde qui la dépasse. L'absurde est essentiellement un divorce. Il n'est ni dans l'un ni dans l'autre des éléments comparés. Il naît de leur confrontation. Sur le plan de l'intelligence, je puis donc dire que l'absurde n'est pas dans l'homme, ni dans le monde, mais dans leur présence commune. »<sup>9</sup> Des mathématiques à la philosophie, ces quelques lignes extraites du *Mythe de Sisyphe* illustrent, nous semble-t-il, parfaitement la spécificité de l'absurde, à savoir qu'il est proportionnel à l'écart né de la

---

<sup>6</sup> V. Propp, *La morphologie du conte*, éd. du Seuil, coll. « Points », Paris, 1965 et 1970.

<sup>7</sup> D. Masson, *Sisyphe ou l'illusion d'optique B Réflexions sur l'absurde*, Diffusion de la pensée française, Paris, 1974, p. 10.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>9</sup> *Op. cit.*, p. 50.

confrontation de deux parties, pas nécessairement contraires mais simplement différentes. Du point de vue de la dynamique du récit, nous avons constaté l'indispensable évocation de la banalité du quotidien avant la rupture de cette unilatéralité, afin de permettre la construction du récit autour de la possibilité d'une altérité référentielle. Plus le quotidien évoqué sera banal et répétitif, plus le personnage sera isolé par la suite, plus le choc de la rencontre avec un monde nouveau sera violent, autrement dit, plus l'écart sera important et donc plus le sentiment de l'absurde sera profond.

Le protagoniste remplit ainsi la fonction de pivot dans le récit, ancré qu'il est par son passé et ses habitudes dans l'« ancien » monde, et confronté sans échappatoire possible à un monde « nouveau ». C'est à travers lui que se produit le choc de la rencontre, et le degré d'absurdité dépend alors de l'importance de l'écart perçu par ce personnage entre les deux mondes. Cette condition mise à la naissance du sentiment absurde est souvent soutenue dans la narration par un récit à la première personne qui accentue l'isolement du personnage à la fois par rapport aux autres personnages issus de son passé dans le monde desquels il ne vit plus, et par rapport aux nouveaux personnages qu'il va rencontrer qui, eux, vivent dans un univers qui lui échappe encore totalement.

Le motif du choc des deux mondes implique toute une esthétique des contrastes, et il souligne surtout la problématique de l'absurde et de l'incontournable subjectivité de ce qu'on appelle très justement un « sentiment ». Prenons un exemple dans le roman de Tibor Déry. Le personnage arrive enfin à X et il y croise pour la première fois ses habitants : « Il ne faisait pas chaud. Pourtant passants et passantes allaient nu-tête, sans manteau, dans des vêtements usagés, souvent en loques. Ils marchaient à pas lents, sans nulle hâte ; personne ne semblait pressé. De temps en temps, un rire joyeux fusait parmi les promeneurs, et aussitôt quelques badauds, hommes et femmes, faisaient cercle autour des rieurs puis reprenaient leur chemin avec un sourire. Par contraste avec leur vêtements fripés et le cadre désolé qui les entourait, les gens avaient pour la plupart des visages lisses où se lisait la bonne humeur. Foule insouciant, pleine de l'innocente gaieté de la foule des dimanches, qui se promenait au milieu des ruines et des tristes maisons de rapport comme s'il se fût agi d'une excursion dans une campagne verdoyante et fraîche où s'envolaient tous les soucis quotidiens. Derrière tous ces fronts sans rides, on ne devinait point d'amertume. » (pp. 29-30) Nous avons volontairement choisi un passage descriptif pour montrer l'importance du point de vue (fondé inconsciemment à partir de nos habitudes, elles-mêmes fruit de notre éducation, de notre milieu, de notre culture) dans la perception des habitants de X. Bien qu'il ne se passe rien de particulier dans cette scène, ces individus nous paraissent certes pas absurdes mais plutôt étranges en raison du contraste entre leur attitude (gaieté et insouciance), leurs conditions (mal vêtus par temps de froid), et leur milieu (un quartier en ruines). Est-il besoin de préciser que, quelques lignes plus haut, le chapitre s'ouvre sur cette phrase de G.A. : « Je connaissais bien Londres. » (p. 29) ? Il est fort probable,

en effet, qu'à Londres, comme à Paris ou ailleurs, nous nous attendrions à ce que, par mauvais temps, des gens peu vêtus traversent des quartiers sinistres en se hâtant et la mine sombre. Comme le soulignait Camus, l'absurde, disons de situation, naît ici de l'écart entre ce que nous nous attendons à voir et ce que nous voyons réellement. Or, à la différence de G.A. qui est un étranger et donc raisonne selon d'autres référents, les habitants de X n'ont pas conscience de ce contraste et seraient probablement surpris d'apprendre qu'ils peuvent sembler étranges.

Posant ainsi la question de la subjectivité, le fondement du sentiment absurde sur un écart entre la réalité d'une chose ou d'un événement et la représentation intérieure que nous en avons, induit le problème épineux du jugement de valeur. Rappelons la définition du Robert : « Absurde B (choses) Contraire à la raison, au bon sens, à la logique » ; mais, serions-nous tentée de demander, *qui* a raison ? La perception que nous avons eue des habitants de X était en réalité fondée sur un jugement de valeur du personnage narrateur qui lui a fait décrire ces vêtements comme usagés et ce quartier comme triste selon ses critères personnels. Il est évident que dans ce roman le contraste est volontairement accentué par la systématique prise à contre-pied d'éléments de notre quotidien que nous ne songerions pas à remettre en question : lorsqu'il fait froid, nous nous habillons chaudement ; ici, le simple fait d'avoir froid est remis en cause. L'importance du facteur « exil » est donc bien fondamentale ici car c'est lui qui donne naissance aux jeux de contraste à partir desquels est construit le récit absurde. Les limites d'un tel roman ne sont plus alors que celles de l'imagination de l'écrivain, et plus le choc de la rencontre des deux mondes sera violent, plus le lecteur sera amené à s'interroger.

En dépit de nombreuses difficultés, les personnages finissent en général par s'adapter peu ou prou à leur nouvel environnement et, paradoxalement, ils en viennent fréquemment à accepter, voire à cautionner, ce qu'ils dénonçaient comme absurde à leur arrivée. Pour autant, leur sentiment de l'absurde n'est pas réduit à néant, il est même accentué lorsqu'ils prennent conscience que leurs actes participent de ces absurdités, et ce jusqu'au vertige, jusqu'au non-sens, comme chez Gombrowicz : « Que faisais-je là, dans cet escalier, où allais-je, pourquoi ? » (p. 288), s'interroge Jojo, avant d'y aller quand même ! Ainsi, l'entrée en pleine conscience du personnage dans le jeu de l'absurde ne l'anéantit pas, même lorsque cela semble conférer un sens à ses actes car, en réalité, « qu'est-ce que l'absurde sinon le déracinement du sens, son errance, son inadaptation permanente ? Ce n'est pas forcément l'absence de sens, mais toujours celle de son fondement. »<sup>10</sup> Or l'errance du sens nous renvoie à celle du personnage, aux raisons de son exil, et au début du récit. Phénoménologiquement, le roman absurde est un roman cyclique dans lequel à la rupture du début répond à la fin, sinon une nouvelle rupture, du moins le

---

<sup>10</sup> A. Karatson et J. Bessière, *Déracinement et littérature*, Université de Lille III, travaux et Recherches, PUL, 1982, p. 60.

désir d'un autre départ. Toutefois, si dans le principe il s'agit bien là du même événement, dans les faits il n'en est rien. Malgré tout ce que nous venons d'en dire, la rupture initiale peut, en un sens, être considérée comme un paramètre positif pour la dynamique du récit ainsi que pour l'évolution du personnage narrateur puisqu'elle marque une prise de conscience par ce dernier de l'inanité de sa situation, ce qui le décide à agir. En outre, qui dit volonté de partir, dit espoir de trouver mieux ou, en tout cas, de trouver autre chose dans cet ailleurs et, à ce point du récit, la rupture intervient comme un moteur qui permet à l'intrigue de fonctionner. Dans *Ferdydurke*, il y a même plusieurs départs, plusieurs ruptures qui sont autant de nouveaux espoirs :

« –Partir ?

Il dressa l'oreille. Il cessa de blasphémer et me lança un regard interrogateur. Il était devenu plus normal et je m'accrochai à cette circonstance comme à une dernière planche de salut.

Partons, partons, Mientus. Laisse tout ça et partons.

Il hésita. Son visage indécis semblait flotter. Moi, voyant que cette idée de départ l'attirait et craignant qu'il ne revint à ses horreurs, je cherchai avec fièvre comment l'encourager. » (pp. 60–61)

En revanche, l'envie d'une nouvelle rupture à la fin marque, même chez Gombrowicz, un constat, conscient ou non, de l'échec de la rupture initiale : finalement, soit il n'y a pas d'ailleurs (comme chez Ionesco), soit cet ailleurs ne vaut guère mieux (comme chez Déry et Gombrowicz). Dans un cas comme dans l'autre, ce désir avorté d'un nouveau départ souligne avant tout le déplacement du sentiment de l'absurde : ce sentiment ne naît plus du choc, dans les faits, de deux mondes mais, pour reprendre les mots de Camus, de la simple coexistence de l'individu et du monde. En d'autres termes, d'un absurde que nous qualifions plus haut de « situation », nous sommes passés à une véritable angoisse existentielle, au sens sartrien du terme.

Le personnage de Déry qui, des trois, est celui qui a le mieux su s'adapter à son nouvel univers grâce à l'amour d'une jeune femme, quitte finalement X, retourne à Budapest, puis revient à X, rappelant ainsi curieusement le mythe du Juif Errant : G.A. ne sait visiblement toujours pas où se trouve sa place mais, contrairement au début, il ne la cherche même plus, se demandant seulement : « Il faut vivre, n'est-il pas vrai ? Mais pour quoi faire ? » (p. 462) Interrogation à laquelle répondent celles du narrateur de Gombrowicz qui, lui non plus, ne sait plus où aller : « Où aurais-je pu fuir ma propre gueule, mon propre cucul, par-devant ou par-derrrière ? A droite ou à gauche ? » (p. 188) La seule issue est-elle alors de sombrer dans la folie, en proie à des hallucinations, comme le personnage du *Solitaire* ? Dans les trois cas, la narration est comme prise au piège, renvoyée à son commencement sans pour autant que celui-ci soit à nouveau possible ; le déplacement d'une situation romanesque absurde vers une interrogation philosophique existentielle empêche la structure cyclique de fonctionner, au risque de se transformer en spirale infernale. Représentations philosophiques d'Ahasverus, condamné à l'errance, ou de Sisyphé, conscient de la vanité de ses efforts ? La différence

est mince, et peu nous importe ici. Ces trois personnages ne sont que les prisonniers éclairés de leur fonction de narrateur d'un récit clos et sans issue. Notons enfin qu'à la différence de nos trois romans, *La Famille Tót* d'Örkény s'achève sur un acte imprévisible au début du roman (et donc ne se laisse pas enfermer dans une structure cyclique), sans pour autant que cet acte, l'assassinat d'un personnage par un autre personnage, puisse véritablement être considéré comme une issue. Cette fin différente nous rappelle cependant que notre schéma structural est à considérer avec souplesse, ce qui nous incite à regarder de plus près, à partir de sa cohérence phénoménologique et sémantique, la fécondité du roman absurde. En effet, nous limitant aux trois romans que nous avons choisis, la mise en perspective de leurs analyses phénoménologiques fait resurgir un paradoxe : malgré une indéniable parenté morphologique, ils sont tous trois si différents les uns des autres qu'au-delà de la qualification d'absurde on peut dire que nous avons là un récit de voyage de type initiatique (Déry), un récit de type philosophique (Ionesco), et un récit de type fantastique (Gombrowicz). La distinction qui nous semble la plus intéressante ici est cependant celle qui s'avérerait révélatrice d'un clivage entre les pays occidentaux et les pays de l'Est. Bien que souvent considérée comme dépassée, la notion d'un clivage ne nous paraît pas complètement inepte.

### Quelle spécificité centre-européenne ?

Aujourd'hui, à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, beaucoup de critiques considèrent que la notion de spécificité centre ou est-européenne commence à dater quelque peu, et il est vrai que l'importance qui lui a été accordée dans les années 60 et 70 a pu se traduire par une lecture réductrice car "orientée" de certains textes. Il nous semble cependant que négliger cette notion serait tout autant réducteur et que le rôle du critique est à présent de s'en servir avec tout le recul dont il dispose, en la considérant comme un élément du contexte littéraire. Aussi nous proposons-nous tout d'abord de rappeler brièvement le fondement de cette notion, puis de la confronter aux romans de Ionesco, Déry et Gombrowicz.

Eugène Ionesco peut à juste titre être considéré comme un cas emblématique de la question du clivage est / ouest. Né en Roumanie, il s'est installé très tôt en France ce qui lui a permis d'avoir une vision plus globale des événements. De la lecture de ses notes et essais se dégage l'idée que la destinée humaine est mauvaise en soi et que donc, *a priori*, la distinction entre les états ne prévaut pas. Toutefois, Ionesco est sensible à la tragédie des peuples soumis à un régime totalitaire, et il considère le désastre soviétique comme le symbole d'une société encore plus mauvaise qu'ailleurs. Autrement dit, selon Ionesco, à l'universalité de l'absurdité de la condition humaine, s'ajoute dans certains pays l'absurdité de la condition sociale et politique. En effet, certains peuples vivent dans des systèmes hyper-absurdes depuis parfois plus d'un siècle (il suffit de consulter des manuels d'histoire pour se

rendre à cette évidence) : l'absurdité événementielle renchérit l'absurdité existentielle originelle, d'où une conscience exponentielle de ce sentiment de l'absurde. Prenons un exemple en schématisant un peu : alors qu'à l'Ouest les institutions sont solides et stables, que le citoyen y croit, qu'il s'y identifie et ne remet pas en question les formes de la société, à l'Est on constate une sorte de schizophrénie entre les formes officielles et la conscience ou la culture personnelles de l'individu (régimes changeants, valeurs et croyances instables, voire changement de la langue nationale), ce qui pose le problème pour le citoyen de la quête d'une unité et de la relativisation des formes. Pour l'homme de l'Est, comme le constate Czeslaw Milosz, plus rien n'est impossible : « L'homme de l'Est ne peut pas prendre les Occidentaux, et en particulier les Américains, au sérieux, justement parce que la plupart n'ont pas passé par les expériences décisives B celles qui nous instruisent sur la relativité de nos jugements et de nos habitudes ; leur manque d'imagination, surtout, est vraiment effarant. »<sup>11</sup> L'environnement social voire idéologique est essentiel car il a un véritable pouvoir sur l'attitude et les réactions de l'individu. « L'homme réagit à son milieu, et jusque dans ses gestes il en subit l'emprise. Son attitude mentale lui est souvent imposée par celle des gens qui l'entourent. Seulement, dans les démocraties populaires, il s'agit d'un jeu conscient, collectif, plutôt que d'une adaptation individuelle spontanée ; ce jeu conscient, s'il est pratiqué assez longtemps, développe, parmi les traits et les aptitudes de chacun, ceux qui conviennent le mieux au type qu'il incarne en tant qu'acteur. Par un entraînement prolongé, l'homme s'identifie à son rôle au point qu'il ne peut plus distinguer son ancien moi du personnage qu'il incarne. Quand l'identification avec le rôle choisi est parfaite, on éprouve du soulagement. La vigilance peut se relâcher ; les réflexes acquis jouent à point nommé. »<sup>12</sup> Il est intéressant de voir à quel point l'évolution des personnages de Gombrowicz et tout particulièrement de Déry est similaire au phénomène décrit par Milosz dans son essai. Les conditions historiques, sociales, politiques, en viennent à occulter la condition proprement humaine.

De la même façon, le rapport au langage est différent à l'Est et à l'Ouest. Examinons l'exemple du marxisme, tel que l'évoque Martin Esslin : « Le langage apparaît de plus en plus comme étant en contradiction avec la réalité. Prenons le cas du marxisme. Là, une distinction est faite entre les relations sociales apparentes et les réalités qu'elles recouvrent. Objectivement, un employeur est considéré comme un exploiteur et, par conséquent, comme un ennemi de la classe ouvrière. Si donc un employeur dit à un travailleur : « J'ai de la sympathie pour votre point de vue. », il peut bien croire ce qu'il dit, mais, d'un point de vue objectif, ses mots sont dépourvus de sens. Aussi fermement qu'il certifie sa sympathie pour le travailleur, il n'en demeure pas

---

<sup>11</sup> Cz. Milosz, *La Pensée captive*, Gallimard, coll. « Folio Essais » n° 108, Paris, 1953, p. 54.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 84.

moins son ennemi. Ce langage appartient au langage de la pure subjectivité et est ainsi dépourvu de réalité objective.<sup>13</sup>

Ainsi, à l'Est, la conscience de la fragilité, de la relativité des valeurs et des institutions, le conditionnement historique et social, et l'habitude de manier un langage au moins double a rendu le sentiment de l'absurde quotidien, ce qui se traduit dans des romans comme celui de Tibor Déry par l'absence quasi totale de toute angoisse métaphysique au profit d'une absurdité réelle et quotidienne. Le monstre n'est plus en nous (angoisse existentielle), il « vient de l'extérieur et on l'appelle l'Histoire ; elle ne ressemble plus au train des aventuriers ; elle est impersonnelle, ingouvernable, incalculable, inintelligible B et personne ne lui échappe. »<sup>14</sup> Si clivage entre les littératures de l'Est et de l'Ouest il y a, c'est peut-être sur ce plan-là qu'il faut le chercher : parmi les quelques textes que nous avons évoqués ici, l'on distingue deux grandes catégories. D'une part les textes de Ionesco et de Camus dans lesquels l'intrigue (quasi a-temporelle) se développe autour d'un questionnement métaphysique face à l'absurdité de la condition humaine, et que l'on peut directement rattacher à la philosophie existentialiste. D'autre part, les romans de Déry, Gombrowicz, Örkény et Kafka dont l'intrigue est profondément ancrée dans l'Histoire, et qui constituent tous une critique, plus ou moins allégorique, de la Société à un moment donné. De fait, cette distinction presque organique se retrouve dans la dynamique des récits : alors que chez Camus et Ionesco les protagonistes sont excessivement passifs et que les intrigues sont quasiment inexistantes au profit de réflexions philosophiques et de questionnements existentiels, les personnages de Déry, Gombrowicz, Örkény et Kafka s'interrogent bien moins sur le sens de leur existence en tant qu'être humain que sur les événements quotidiens, sur la façon d'y réagir, considérant que l'action constitue leur seul espoir de sortir de toute cette absurdité. Ici, le récit n'est plus fondé sur l'idée que l'existence en soi est vide de sens, mais sur le sentiment « qu'elle peut devenir absurde dans certaines situations, à certaines époques ». <sup>15</sup> Afin de souligner cette importance du contexte historique et social, les écrivains de l'Est donnent dès le début de leur récit la vision d'un « monde à l'envers », que ce soit Gombrowicz dont le personnage est enlevé pour être renvoyé dans le passé et le monde de l'enfance, Déry dont le personnage arrive dans un pays où tout système de pensée logique est anéanti, ou encore Örkény qui définit lui-même le grotesque comme « la probabilité de l'improbable. [Le grotesque] suppose une éventualité absurde, et la soumet aux lois du monde réel. Il crée un monde souverain, où par exemple la gravitation est toujours valable, mais avec un signe contraire. L'objet laissé tomber ne tombe pas,

---

<sup>13</sup> M. Esslin, *Le théâtre de l'absurde*, Buchet-Chastel, Paris, 1971, pp. 386-387.

<sup>14</sup> M. Kundera, *op. cit.*, p. 23.

<sup>15</sup> I. Örkény, cité par M. Magyar in « L'absurde et le grotesque chez S. Beckett et I. Örkény », C.E.H. 2/1990, p. 84.

mais il s'élève. Et ceci avec une régularité infaillible. ».<sup>16</sup> Ce parti-pris de situer l'intrigue dans un monde à l'envers donne alors aux romans centre-européens une dimension peu présente chez les existentialistes : celle du grotesque, voire du comique. En effet, rappelons avec Bergson que « risible sera une image qui nous suggérera l'idée d'une société qui se déguise et, pour ainsi dire, d'une mascarade sociale.(Y) Le côté cérémonieux de la vie sociale devra donc renfermer un comique latent, lequel n'attendra qu'une occasion pour éclater au grand jour. ».<sup>17</sup> Or, si le rire exerce une fonction cathartique au regard de la difficulté à vivre au quotidien dans un environnement absurde, il dénote également, de la part de ces écrivains, une volonté de distanciation, voire de dépassement, de leur sentiment d'absurdité, ce qui nous renvoie à l'importance de toute tentative, quelle qu'elle soit, de sortir de la situation absurde.

La réflexion *versus* l'action, ainsi peut-on résumer très sommairement les deux conceptions possibles du roman absurde. Notons toutefois, en conclusion, que malgré cette différence essentielle, la fin des romans étudiés tend à rapprocher ces deux tendances. En effet, si le sentiment de l'absurde dans *Ferdydurke* et dans *Monsieur G.A. à X* est principalement social (et non purement existentiel) et issu du contexte politico-historique, à la fin des récits, lorsque les personnages perdent espoir en comprenant la vanité de l'exil parce que le défaut de sens est avant tout existentiel, il y a déplacement du sentiment de l'absurde événementiel vers un questionnement et une angoisse véritablement métaphysiques. Ainsi, que ce soit face à la condition humaine ou face à la force écrasante et supra-humaine de l'Histoire, de la société, de la politique, les deux types de romans absurdes s'achèvent sur le même constat de l'impuissance de l'homme, ce qui nous rend presque tangible l'idée pourtant cocasse de Gombrowicz de calculer le poids de notre moi en fonction de la quantité de population sur la planète. De ce point de vue, le poids de l'individu devient de plus en plus léger, de plus en plus absurde et léger.

---

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 85. Notons que la place nous manque ici pour approfondir la distinction entre l'absurde et le grotesque. D'autres en ont traité avant nous dans cette revue et ailleurs, et nous y renvoyons notre lecteur.

<sup>17</sup> H. Bergson, *Le Rire B Essai sur la signification du comique*, PUF, coll. « Bibliothèque de philosophie contemporaine », Paris, 1975, p. 34.